N° 779 41e Année T. CCXXIV 1er Décembre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75*** ; plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Voyage d'Amour

OU

l'Initiation vénitienne

Volume in-16 double couronne. Prix . . . . 15 fr

La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pu
fil Lafuma, savoir :

745 exemplaires numérotés de 100 à 844, à. . . . . 40 fr

25 exemplaires marqués à la presse de A à Z . . . . H. C

Il a été tiré dans le format, in-8 raisin :

22 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de
à 22 à 175 fr. . . . . (souscrits

77 exemplaires sur Hollande van Gelden, numérotés à la press
de 23 à 99, à 120 fr. . . . . (souscrits

1 exemplaire sur Japon et 15 exemplaires sur Hollande, marqué
H.C., ne sont pas mis dans le commerce.

BULLETIN FINANCIER

Il était aisé de prévoir l'avènement d'une période d'agitation pendant la quinzaine écoulée.

Effectivement, à la baisse fort rapide de maintes valeurs, a succédé sans transition une reprise très nette appuyée par des interventions bancaires. Mais l'issue du débat parlementaire sur le krach Oustric et la défaillance de 52 banques régionales américaines ont balayé d'un coup toutes les bonnes dispositions du marché.

Il apparaît ainsi qu'on ne saurait se flatter d'avoir rendu à la Bourse cette stabilité qui est le point de départ normal d'un redressement durable de la Cote.

Et voici que certains partis politiques vont se servir de la crise de confiance comme d'une arme contre le gouvernement. Sans préjuger le moindrement de l'avenir du ministère, on peut être assuré que cette innovation ne sera pas de nature à faire disparaître le malaise boursier.

On doit donc craindre sinon l'aggravation de ce malaise, du moins sa persistance. Les résultats publiés par maintes grandes compagnies, dont les comptes ont été arrêtés le 30 juin écoulé, ne sont pas de nature à faire naître un optimisme excessif. Les unes doivent avoir recours aux primes d'émission pour maintenir leurs dividendes antérieurs, les autres sont contraintes d'opérer des prélèvement sur leurs comptes provisionnels.

Il est d'ailleurs difficile qu'il en soit autrement. En 1929, cédant à l'optimisme qui, à ce moment-là, régnait dans toutes les branches de l'activité française, maints dirigeants de sociétés se sont laissés aller à des déclarations flatteuses pour leur avenir. Et aux actionnaires qui prenaient ces déclarations pour base de revendications tendant à obtenir des dividendes plus élevés, il était invariablement répondu que, même dans les périodes de grande prospérité, des dotations importantes aux fonds de prévoyance s'imposaient. Des jours sombres étant maintenant venus, il serait, par suite, délicat de parler de réductions de dividendes.

Le maintien des dernières répartitions, les paroles de grande prudence que prononceront les présidents à l'occasion des prochaines assemblées, n'auront donc pas d'influence stimulante sur la tenue ultérieure du marché. Au contraire, en raison de l'état d'esprit pessimiste qui règne actuellement dans tous les milieux, on peut redouter que tout événement défavorable ne provoque des mouvements boursiers d'autant plus amples qu'ils se produiront alors que les acheteurs feront défaut.

Il est entendu que nombre de grandes valeurs sont actuellement tombées à des cours intéressants, peu en rapport avec les derniers dividendes. Mais encore faudrait-il que ces dividendes puissent être maintenus. Or, il s'en faut qu'il en soit ainsi.

En dépit des efforts faits par des producteurs de cuivre, les cours de ce métal ne se sont pas encore relevés. Les autres matières premières restent également à des niveaux laissant un bien maigre bénéfice à leurs vendeurs. Le pétrole a même baissé aux Etats-Unis, à la suite d'une reprise de la guerre des grands trusts. Comme, d'autre part, ni les salaires ni les impôts n'ont subi de réduction, il est à craindre que nonobstant toutes barrières douanières, le ralentissement des échanges commerciaux avec d'autres pays ne s'accentue encore. Or, la plupart de nos grandes industries se sont organisées, non seulement pour faire face à la consommation nationale, mais aussi en vue de conquérir des débouchés extérieurs.

Les conjonctures économiques ne sont donc pas favorables et la Bourse ne peut que s'y conformer.

Seules continuent à faire preuve de fermeté : nos rentes qui bénéficient de la baisse du loyer de l'argent, nos chemins de fer et les affaires d'alimentation.

Le Masque d'Or.



TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1139.

LE PROBLÈME HINDOU

—

[*Né à Calcutta d'une famille brahmine, M. Arya Kumar Chaudhuri fit ses études à l'Université de Cambridge.*

Son père le destinait au barreau, mais son âme d'artiste le prédisposait peu à la chicane. Dès qu'il fut libéré de la tutelle paternelle, il vint s'installer à Paris, où il s'adonna à la peinture; ses toiles, qui furent très remarquées aux deux derniers Salons des Artistes français, dénotent chez leur auteur un talent rare, infiniment original.

Artiste peintre, Arya Chaudhuri est également écrivain. C'est d'un livre qu'il termine actuellement, dont le titre est Le Vagabond sans amour, *ouvrage mi-politique, mi-philosophique sur la question hindoue, que l'article que l'on va lire a été extrait.*

C'est la première fois qu'un Hindou, et, qui plus est, un brahmine, parle aussi nettement des maux dont souffre son pays, en explique les causes et conclut contre le mouvement nationaliste.

Arya K. Chaudhuri est le fils de Sir Asutosh Chaudhuri, avocat, puis juge à la Cour suprême de Calcutta, fondateur du National Council of Education et l'un des promoteurs du mouvement nationaliste hindou.

La mère d'Arya K. Chaudhuri était Prativa Tagore, nièce du grand poète Rabindranath Tagore. — J. B.-H.]

I

LES POLITICIENS

On parle beaucoup de l'Inde. Des nouvelles peu rassurantes, concernant l'esprit de la population, parviennent

en Europe, plus ou moins tronquées par une censure rigoureuse. Il y a eu des émeutes un peu partout. Elles furent parfois sanglantes. On prononce même le mot révolution.

Que se passe-t-il au juste? On ne peut le dire avec certitude; mais, ce que nul n'ignore, c'est que, depuis quelque temps, un malaise, sans cesse croissant, s'étend sur l'Inde tout entière. Des explosions, bientôt suivies d'accalmies, se produisent fréquemment.

Le feu couve sous la cendre. Peut-être se réveillera-t-il demain avec une intensité furieuse et engendrera-t-il un cataclysme contre lequel toute lutte sera impossible.

Les politiciens sont parmi les principaux responsables d'une situation qui s'avère chaque jour plus grave, et qui ne peut avoir qu'un aboutissement logique : la ruine et l'anarchie.

Imitant en cela bon nombre de leurs collègues occidentaux, les leaders politiques hindous bernent le peuple et cherchent à l'influencer par une éloquence radoteuse et stérile. Conjuguant leurs efforts malfaisants, ils s'entendent comme larrons en foire pour le convaincre qu'ardents patriotes, ils n'ont qu'un but : le bonheur de l'Inde et sa libération. En réalité, ils veulent la maintenir dans la servitude afin de satisfaire leurs mesquines ambitions personnelles.

« Un peuple asservi n'a pas de politique. » Cette phrase produisit une grande impression quand elle fut prononcée lors du *Partition Day*. Bien que n'ignorant pas qu'elle énonce une vérité première, nos leaders nationalistes n'en tiennent pas compte, pas plus qu'ils ne cherchent à ouvrir les yeux des Hindous pour leur montrer qu'eux-mêmes forgèrent les chaînes de leur esclavage.

L'Inde, qui parle de secouer le joug de la Grande-Bretagne et qui réclame à grands cris sa libération, est, avant tout, la victime de sa religion, de ses rites stupides, de ses coutumes ancestrales, de ses conventions ridicules et de

ses traditions d'un autre âge. Ce sont là ses véritables, sinon ses seuls oppresseurs. Et le pays devînt-il libre, que ses fils n'en seraient pas moins asservis de par leur naissance même et leur mentalité. Quand on pense en esclave, on mérite de l'être.

Un homme cultivé et réfléchi ne peut aimer une patrie pourrie d'erreurs et d'hypocrisie et moins encore se sacrifier pour elle.

Ce ne serait pas faire œuvre de patriote que de défendre éperdument son pays en en acceptant aveuglément toutes les tares et tous les vices.

Le vrai patriote, c'est celui qui aime son prochain, uniquement parce qu'il est un homme, comme lui; c'est celui dont tous les efforts tendent à l'amélioration du sort des humains en essayant de les débarrasser des fausses idées dont ils sont intoxiqués et qui constituent d'infranchissables obstacles à leur évolution normale.

En se cramponnant aux conventions moribondes de ses aînés, l'homme va à l'encontre de sa propre destinée.

S'ils veulent, un jour, être capables de se gouverner eux-mêmes, les Hindous doivent tout d'abord sauver l'Inde de sa propre faiblesse et l'arracher à sa superstition et à sa corruption.

Demander un gouvernement national pour une nation inexistante est une pure utopie (1).

Nous devons admirer nos ancêtres dont la philosophie était si pure, et dont les sentiments étaient plus nobles que les nôtres, mais nous ne devons cependant pas nous endormir dans une contemplation admirative et inféconde.

La Tradition est, chez les Hindous, une barrière infranchissable élevée par les prêtres, pour s'opposer à toute infiltration des idées de progrès.

(1) L'Inde est constituée : 1° par quinze provinces, sous la dépendance directe du Gouvernement anglais; 2° par sept cents Etats, théoriquement indépendants, sur lesquels règnent sept cents Rajahs ou Maharajahs. C'est un conglomérat de peuples de races et de langues complètement différents.

Cette Tradition, qui a pu avoir quelque utilité, jadis, alors que l'évolution de nos pères n'était encore qu'embryonnaire, est devenue un véritable fléau et l'esprit de l'homme moderne ne peut que s'insurger contre sa tyrannie. Mais le leader nationaliste, esclave lui-même de la Tradition, ne voit pas le danger et, le verrait-il, qu'il ne s'en soucierait guère.

D'ailleurs, voyons donc quel est son programme. Envisage-t-il des réformes pour combattre l'effroyable mortalité, pour améliorer l'hygiène, pour intensifier la culture, favoriser l'élevage et l'industrie? Non. De tout cela il ne se soucie nullement. Il se contente de réclamer un protectionnisme absolu et de prêcher la rébellion.

Le leader nationaliste a une haute idée de sa personne; il se grise de sa propre éloquence et s'admire avec complaisance :

> Il s'écoute parler, il s'applaudit lui-même,
> Pindarisant ses mots avec un soin extrême,

comme dit le poète français La Fontaine. L'éloquence est sa seule vertu.

Peut-être en arrive-t-il à se convaincre que les opinions qu'il exprime sont sincères. Victime de la même infirmité morale que tous ses frères, il n'échappe pas à la loi commune. Il se croit un grand homme, un apôtre. Ce n'est qu'un pitre.

§

Quand on a vu l'inimaginable misère dans laquelle se débattent des dizaines de millions d'individus, le manque absolu d'hygiène qui engendre, dans les villes comme dans les campagnes, une mortalité terrifiante; quand on a subi l'influence néfaste du sectarisme religieux; quand on s'est rendu compte de l'infâme avilissement de la femme; quand on connaît la bassesse, le manque de sens moral et le fol attachement aux épaves du passé de peu-

ples qu'aucun lien d'aucune sorte n'unit entre eux; quand on a constaté la survivance de l'ignominieux esprit de caste, on ne peut que sourire devant les proclamations sensationnelles et les revendications des Swarajistes.

Le secret de l'Indépendance de l'Inde réside bien plus dans une lutte sans merci contre l'ignorance que dans l'agitation contre l'étranger.

Quand elle aura compris cela et qu'elle aura obtenu, dans cet ordre d'idées, des résultats satisfaisants, alors, seulement, l'Inde pourra se permettre de prononcer le mot LIBERTÉ.

§

Nos leaders nationalistes ne sont que des histrions. Comme ces camelots qu'on rencontre au coin des rues, vendant la chanson à la mode et la chantant cent fois pour la bien faire apprendre aux badauds, nos politiciens serinent toujours le même air aux oreilles du populaire qui, comme un perroquet, sans y rien comprendre, reprend en chœur le refrain dont le *leit motiv* est Liberté.

Et le peuple ne se rend pas compte qu'il sert ainsi, inconsciemment, l'ambition d'une poignée d'arrivistes sans scrupule.

Pour être une grande vedette, il ne suffit pas de tenir un rôle important et de s'agiter sous les feux convergents des projecteurs. Il faut avoir du talent et jouer avec sincérité, avec son âme, avec son cœur.

Aux Indes, les grandes vedettes politiques sont de pitoyables cabotins.

L'Inde ne sera libre et heureuse que le jour où les vieilles forteresses de l'Hindouisme auront été démantelées et où les prisonniers qui y sont enfermés depuis des siècles auront été libérés.

Alors, seulement, commencera pour elle une ère de bonheur et de prospérité.

Pour l'instant, c'est un navire qui fait eau de toutes parts et sur le pont duquel on crie : Sauve qui peut!

II

LA RELIGION ET LES PRÊTRES.

La religion qui développe le sentiment des rapports existant entre l'homme et son créateur est une institution civilisatrice moralisante au premier chef. Cela, on ne peut le nier. Mais elle devient un réel fléau dès qu'on la dénature par des pratiques scandaleuses.

Telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans l'Inde, la religion est, avec son idolâtrie grotesque, une véritable comédie.

Il y a une vingtaine d'années, quelques voix s'élevèrent pour protester vigoureusement contre son odieuse interprétation.

Rammohan Roy, Debendanath Tagore et l'immortel Keshub Sen tentèrent de réveiller l'Inde endormie depuis des siècles.

Ce fut en vain. Leurs voix furent vite étouffées sous l'avalanche des superstitions soigneusement entretenues par le clergé.

Le culte d'amour, de bonté et de pardon que prêcha Keshub Sen durant sa vie, a été, depuis qu'il n'est plus, dénaturé et transformé en un sectarisme amer, où la jalousie et les petites ambitions personnelles se donnent libre cours. Dévoré, comme tant d'autres idéals, par l'orthodoxie d'un hindouisme perverti, il a maintenant perdu toute sa sincérité primitive.

Et la tribune spirituelle de Keshub Sen n'est plus qu'un grossier tréteau sur lequel des paillasses débitent les platitudes décevantes d'une rhétorique fatigante et hypocrite.

Le bramahnisme reconnaît un être souverain : Para-Brahma, éternellement immobile et n'agissant que par

l'intermédiaire de Brahma, de Vichnou et de Shiva, triple manifestation de l'être suprême.

Brahma, c'est le Passé; Vichnou, le Présent et Shiva, l'Avenir. Et c'est par l'entremise d'une infinité de dieux subalternes que ces trois divinités exercent leur pouvoir.

L'adoration de ces dieux innombrables donne lieu à une quantité de cérémonies compliquées, plus stupides les unes que les autres, qui sont, pour les prêtres, une source intarissable de profits; ceci explique pourquoi ils ont favorisé l'évolution du théisme d'hier vers le polythéisme d'aujourd'hui.

L'Inde croit que sa prospérité, présente et future, est intimement liée au strict accomplissement de rites variés.

Si ceux-ci ne sont pas exécutés à la lettre, si la moindre faute a été commise, si, par exemple, un encensoir a été balancé sept fois, alors qu'il n'eût dû l'être que cinq, les pires calamités s'accumuleront sur la maison. Telle est la croyance populaire.

La plus petite erreur au cours d'une cérémonie rituelle sème dans l'assemblée une folle panique. Des lamentations s'élèvent de toutes parts et les présents affluent sur l'autel du dieu dont il importe d'apaiser la colère.

D'un Dieu d'amour, les prêtres ont fait un dieu cruel, insensible aux douleurs des humains et brandissant toujours une épée fulgurante.

L'Inde ne pourra jamais aspirer à la liberté, tant que subsisteront d'aussi puériles superstitions, car seuls les esprits sains créent les situations saines.

L'Hindoustan est une des dernières régions où le culte du Lingam soit encore pratiqué.

Shiva, une des trois manifestations de l'Etre Suprême, est représenté sous la forme d'un lingam et son adoration est prétexte à des pratiques répugnantes.

Dès leur plus tendre jeunesse, on apprend aux filles à vénérer en Shiva les parties sexuelles de l'homme, consi-

dérées comme le symbole de la fécondité. Plus ardente sera leur ferveur, plus nombreuse sera leur progéniture et leur ménage comblé de bienfaits.

Dans certains temples, consacrés à Shiva, les fidèles organisent des cérémonies où la tenue de rigueur est le nu intégral, réunions qui se terminent toujours par une bacchanale infernale.

La stérilité étant considérée comme la pire des calamités, des sociétés se sont formées, dont les membres effectuent un travail identique à celui des étalons dans les haras. Ils parcourent les campagnes, offrant leurs services aux couples sans enfants. Chaleureusement reçus, logés, nourris, ils sont largement payés par ceux qui ont recours à leurs bons offices.

Les prêtres de certains temples rendent aussi les mêmes services, moyennant une honnête rétribution, bien entendu.

Quand un enfant naît dans ces conditions, surtout s'il s'agit d'un garçon, il est accueilli par toute la famille avec des explosions de joie. Il est considéré comme d'essence divine et devient l'objet d'une sorte de vénération.

§

Le Temple, avec son impossible panthéisme, son ritualisme grossier, la luxure et dépravation de son clergé, est le plus grand écueil au développement de la conscience des indigènes.

C'est une maison d'inquiétude et de discorde, une maison de prostitution, et c'est blasphémer que de l'appeler Maison de Dieu. Avec sa hideuse idéologie, ses superstitions grossières, ses rites grotesques, et ses coutumes absurdes, le Temple est une véritable malédiction.

Comme une pieuvre, l'orthodoxie étend partout ses tentacules et ses ravages sont terribles.

Les villes saintes sont le rendez-vous de toute la lie de la population : vagabonds, bandits de toutes sortes,

prostituées s'y mêlent aux pèlerins dont ils exploitent systématiquement l'ignorance et la crédulité.

De nombreux lupanars, temples de la débauche et de l'intempérance, s'élèvent autour des temples sacrés.

D'ailleurs, les offices terminés, les dignes religieux ne répugnent pas à se transformer en sinistres procureurs pour satisfaire les pires instincts des pèlerins. Il n'est pas jusqu'aux Devadasis, les fameuses danseuses sacrées, qui ne soient de vulgaires filles publiques, dont les danses sensuelles n'ont d'autre but que d'exciter l'appétit charnel des hommes.

Un cordon sale en bandoulière, une robe couleur safran, le corps couvert de cendres, voilà les seuls attributs qui distinguent un religieux.

Que de gens parmi les plus tarés et les moins recommandables se déguisent de la sorte, effectuant ainsi une sorte d'auto-ordination qui efface d'un seul coup toutes les traces d'une vie criminelle et leur confère à nouveau la vertu, à bon compte!

Il suffit de frôler leurs pieds, toujours crasseux, pour recevoir immédiatement l'absolution de tous ses péchés. C'est, en quelque sorte, un laisser-passer permettant de goûter plus tard aux divines joies célestes.

Dans aucun autre pays du monde, l'apostolat spirituel n'est aussi facilement accessible qu'aux Indes : un changement de robe, une trempette dans le Gange (2), une invocation devant une idole, le sacrifice d'une chèvre, et le tour est joué. La fripouille la plus endurcie est devenue un saint homme, objet du respect universel.

§

Non contents de fabriquer journellement des miracles, les prêtres, pour chaque besoin, chaque désir de l'homme,

(2) C'est dans le Gange, fleuve sacré, que se déversent les égouts de Calcutta. On y jette les cendres des morts et ses eaux bourbeuses charrient toujours des immondices.

chaque calamité, chaque manifestation violente de la nature, créent de nouvelles divinités. Comme les désirs et les craintes humaines sont sans limite, le nombre des idoles croît sans cesse.

Ils ont fait de Dieu un mercanti sans scrupules qui monnaye sa protection et ses bienfaits, transforme ses temples en boutiques dans lesquelles les absolutions sont tarifées suivant l'importance des fautes.

Conscient de sa toute puissance, le clergé distille soigneusement le venin qui empoisonne les Hindous et les maintient sous sa férule. Renonçant à son sacerdoce de réconfort, il semble se complaire à semer la souffrance.

§

L'Inde est mise en coupe réglée par de vastes et puissantes organisations de sectes mendiantes dont les Nagas ne sont pas les moins turbulentes ni les moins barbares.

A les voir passer, hautains et indifférents, dans leur presque complète nudité, on pourrait se croire transporté dans l'Indra-Loka (3). Leur fanatisme exalté les incite à se livrer à mille excentricités et à s'infliger d'absurdes tortures qu'ils subissent stoïquement. Certains d'entre eux restent pendant des journées et même des semaines entières un bras ou une jambe levés; d'autre reposent sur un lit garni de pointes acérées et semblent s'y trouver aussi à l'aise que sur un doux matelas de duvet... A côté d'eux, sur le sol, une sébile s'emplit de pièces d'argent.

Toutes les sectes sont solidaires les unes des autres et reliées entre elles dans une sorte de société secrète. Elles se communiquent des listes, soigneusement tenues à jour, de personnes orthodoxes et superstitieuses, dont les habitudes, les faiblesses, les manies sont indiquées avec force détails, ce qui leur permet de les exploiter sans vergogne.

(3) Paradis de Brahma.

C'est dans l'Himalaya que se trouve leur quartier général. Ils y passent l'été, dans la seule compagnie des oiseaux, des canards et des oies sauvages, car ce n'est, parait-il, que sur ces montagnes sacrées qu'ils peuvent atteindre la Vérité.

§

Parmi les religieux dont l'influence néfaste sur l'esprit hindou se fait le plus cruellement sentir, il y a les Pundits, spécialisés dans l'étude des Védas et de la mythologie.

Complètement aveuglés par la Tradition, ils passent leur vie en interminables discussions, expliquant les textes à leur gré.

Les conceptions religieuses d'un peuple dépendant uniquement de l'interprétation de la loi divine, ils ont une lourde part de responsabilité dans la déformation mentale des Hindous.

§

Toutes les classes de la Société sont improductives, et l'apathie annihile aussi bien les individus cultivés que les ignorants et les illettrés.

Une fausse conception de Dieu et de la Religion a créé une indolence fataliste qui paralyse l'activité et maintient tout un peuple dans une pitoyable servitude.

III

LES CASTES
BRAHMINES ET PARIAS

La Société hindoue repose sur le système des castes.

Tout en haut de l'édifice social : le Brahmine. Tout en bas : le Paria, dont le nom est devenu le synonyme de misère, de servitude et d'abjection. Entre les deux, toute

une série de castes qui peuvent être comparées aux anciennes corporations.

Les Brahmines sont les maîtres de la Société indienne. Considérés comme les représentants du Très Haut, chargés d'appliquer avec sévérité la Loi Sacrée, ils monopolisent à leur profit la religion et entretiennent le peuple dans l'ignorance pour le maintenir plus facilement dans l'obéissance passive, l'exploiter et en retirer des avantages moraux et matériels qu'ils considèrent comme un droit divin.

Résignation et soumission. Telle est la loi que subissent les Soudras (4). Et c'est là l'oraison funèbre de deux cent millions d'individus.

Voici, d'ailleurs, quelle est la morale des brahmines :

Il est interdit à tout être humain de basse condition de chercher à améliorer son sort. Brahma a voulu qu'il naisse dans la pauvreté morale et matérielle. Sa volonté doit s'accomplir.

Le paria doit travailler sans trêve et ne pas se plaindre. Demain comme aujourd'hui sa misère sera la même et jamais la moindre lueur d'espoir ne viendra illuminer sa triste existence. Soixante millions d'hommes doivent ainsi vivre et mourir dans la plus honteuse dégradation.

Une visite dans les quartiers pauvres des plus grandes villes des Indes est une horrible vision de cauchemar qui hante longtemps la mémoire de celui qui a eu le courage de s'y aventurer. La misère qu'on y coudoie n'a son égale dans aucun autre pays.

Enchaînés par un système de traditions despotiques, démoralisantes, qui dépasse en cruauté tout ce qu'on peut imaginer, le paria, par un travail incessant, ne parvient qu'à grand'peine à se procurer la poignée de riz indispensable à sa subsistance quotidienne.

Si la pauvreté est en elle-même une malédiction, c'est

(4) Ensemble des castes non-brahmines.

aux Indes un effroyable fléau social. Le pauvre y est considéré et traité comme un criminel. Si on le tolère, on ne lui reconnaît pas le droit à la vie qu'a tout être humain. C'est virtuellement un mort vivant. On lui reproche son inertie, son manque de vitalité, son triste fatalisme, comme si ces défauts n'étaient pas communs à tous les Hindous. Comment, d'ailleurs, un sac vide pourrait-il se tenir debout?

Et c'est au nom de la religion que les brahmines entretiennent avec vigilance un aussi atroce état de choses!

§

Le cordon sacré, insigne de la toute-puissance spirituelle des brahmines, étrangle l'Inde toute entière.

Il semble cependant que commence à s'effriter le haut piédestal sur lequel ils s'étaient eux-mêmes juchés et où ils se cramponnaient depuis des siècles. Des lézardes se produisent dans le dur granit du socle qui paraissait défier les injures du temps.

C'était inévitable, car, depuis trop longtemps, ils outrageaient Dieu et sa sublime loi d'Amour et de Fraternité.

Déjà quelques-uns sont tombés. La chute, soudaine et brutale, a dû causer à leur orgueil une cruelle blessure.

Aujourd'hui il n'est pas rare de rencontrer un brahmine sous le costume d'un cuisinier. Après avoir, pendant si longtemps arrangé à leur manière et frelaté les textes sacrés, ils préparent et assaisonnent des mets délicats. Après avoir empoisonné les cerveaux, ils prennent soin des estomacs. L'art culinaire irrésistiblement les attire.

Ces symptômes significatifs sont les premiers d'une crise prochaine. Le ciel se charge de nuages et l'on voit poindre à l'horizon un ouragan qui pourrait bien anéantir l'hindouisme et ses doctrines corrompues.

IV

LA FAMILLE

C'est le régime du patriarcat qui est appliqué dans les familles hindoues.

Poussés par une orthodoxie rigoureuse, les parents, leur vie durant, maintiennent les enfants courbés sous leur joug pesant; c'est, pour ces derniers, quels que soient leur âge et leur situation, l'obéissance passive absolue.

Les règles familiales, basées sur la crainte et déprimantes au suprême degré, constituent une pitoyable préparation à la lutte pour la vie. Elevé dans un esprit de stricte discipline, toute initiative et toute velléité de franchise étant rigoureusement réprimées, l'enfant ne tarde pas à devenir menteur et hypocrite. Il acquiert vite une mentalité d'esclave qui grandit avec lui et dont il est, par la suite, incapable de se débarrasser.

Les parents qui s'égosillent à hurler : Liberté! quand il s'agit de l'Inde, ne se rendent pas compte qu'ils sont eux-mêmes des despotes et que leur propre maison est un lieu d'esclavage.

Les liens du mariage sont fragiles comparés à ceux qui unissent l'enfant à son père. Un homme reste toujours sous la dépendance complète, et parfois brutale, du chef de la famille, dont tous les membres, si nombreux soient-ils, ne sont que des pantins dont il tire les ficelles.

La seule utilité que l'on concède à un jeune homme, c'est de contribuer à arrondir le magot paternel, et, une fois marié, de participer à l'accroissement de la famille. Aussi, la naissance d'un enfant mâle, qui deviendra plus tard un générateur d'argent, est-elle l'occasion de grandes fêtes, tandis que la naissance d'une fille est accueillie avec consternation.

Dans ce dernier cas, oubliant que c'est à une femme

qu'il doit la vie, le père blâme sévèrement l'épouse coupable d'avoir donné le jour à une fille; puis la mère et l'enfant sont reléguées dans l'oubli. Ce n'est que si, plus tard, elle engendre un fils que la femme obtiendra son pardon.

Dans la famille hindoue personne ne peut avoir la plus petite individualité, ni le moindre soupçon de liberté d'action ou de conscience. Chacun de ses membres est étroitement surveillé et, à la plus légère incartade, il est traduit devant un conseil de famille qui le juge sans indulgence.

Malheureusement, la chose n'en reste pas là. Les bruits les plus étranges sur le compte du délinquant suintent à l'extérieur. Ils se propagent, grossis et dénaturés, avec une vitesse vertigineuse, comme un flot dévastateur, pour la plus grande joie de la malignité publique, mais au grand dommage du malheureux auteur d'une faute, le plus souvent anodine, qui subira par la suite les conséquences, parfois funestes, d'une réputation imméritée.

§

Victimes des coutumes archaïques et des préjugés, les femmes sont, dans les familles, maintenues dans un révoltant état de dégradation.

Les mariages d'enfants, la réclusion et le veuvage forcé, sont pour elles de terribles épreuves.

Afin que subsiste chez les femmes l'idée que l'homme est un être supérieur, une sorte de dieu, elles sont entretenues dans une ignorance à peu près absolue, car l'instruction et l'éducation leur permettraient de se rendre compte de la vanité de cette soi-disant supériorité et elles pourraient alors critiquer des droits indiscutés jusqu'à ce jour.

Aucune tentative concernant l'amélioration du sort des femmes n'a jamais abouti, les hommes, peu soucieux de

courir le risque d'assombrir leur auréole, s'y étant toujours formellement opposés.

Les femmes hindoues sont les domestiques du foyer. La société les ignore. Séquestrées, elles ne sont pour l'homme qu'un jouet et une machine à engendrer.

En traitant ainsi ses mères et ses filles, l'Inde se place au ban des nations civilisées.

§

La réclusion des femmes a son origine dans le désir qu'eurent les hommes, à une certaine époque, de mettre leurs épouses à l'abri des incursions et des rapts de peuplades ennemies. Cette précaution avait jadis une raison d'être. Mais aujourd'hui?

Ni l'air ni le soleil ne pénètrent dans les locaux réservés aux femmes; par contre la porte est grande ouverte à la tuberculose, qui fait d'immenses ravages.

Quelques femmes, cependant, ne voulant pas subir cette odieuse tyrannie, s'émancipent; mais elles perdent vite le contrôle d'elles-mêmes. Passant leur temps suivant leur bon plaisir, le plus souvent dans les endroits où l'on s'amuse, elles s'imaginent avoir reconquis leur liberté. C'est une lamentable illusion, car elles continuent à ignorer la véritable émancipation morale et restent les esclaves des passions et des plaisirs des hommes.

Elles croient s'européaniser en imitant les occidentales quant à leur aspect extérieur; mais ce qu'elles ne peuvent acquérir, c'est leur mentalité qui, sous une apparence de légèreté et de frivolité, cache de précieuses qualités morales.

Toutes les grandes nations possèdent des femmes de valeur. Ce sont les femmes qui sauvèrent l'Angleterre et la France, durant la grande guerre. Abandonnant pour un temps les futilités féminines, elles remplacèrent partout les hommes, même dans les plus durs travaux, tout

naturellement, comme si elles étaient nées et avaient été élevées pour cela.

§

Le cerveau de la femme hindoue est hanté par les questions sexuelles.

L'acte procréateur étant sa seule distraction, devient chez elle une véritable obsession.

On veut rendre l'ancienne religion responsable de ce goût anormal pour les choses sexuelles. C'est une grave erreur et une contre-vérité manifeste. Les anciens livres sacrés s'élèvent, au contraire, avec énergie contre les abus de ce genre et contiennent même des principes d'hygiène qui doivent être observés pendant les règles et au cours de la période de conception. Mais ces conseils ne sont pas plus suivis que ceux donnés par la science moderne. Les soins de propreté et la plus élémentaire hygiène sont, il faut bien le dire, complètement méprisés par les Hindous, en général, et les orthodoxes en particulier.

Il ne faut pas croire qu'en exposant ainsi les défauts intimes de mes compatriotes, je cherche à vanter inconsidérément l'Occident. Non. C'est parce qu'à mon avis, c'est le meilleur moyen, sinon de les faire disparaître, du moins de les atténuer.

La femme, dont l'orthodoxie aveugle est irritante au suprême degré, est pour une part responsable de son infortune.

Tandis que, rusée, l'Européenne s'efforce de s'attacher son mari par sa coquetterie et le soin qu'elle prend de sa personne, l'Hindoue, au contraire, dès qu'elle est mariée, se néglige, estimant qu'elle n'a plus besoin de plaire.

Ses enfantements répétés exacerbent ses sens, et sa philosophie devient une véritable philosophie de lapins. On vante sa fidélité, l'une de ses principales qualités, dit-

on; mais comme il lui est difficile de faire autrement, cette qualité apparaît, à mes yeux, bien médiocre.

Qu'on lui accorde demain la liberté dont jouit l'Européenne, elle ne gardera pas longtemps sa proverbiale chasteté, et, perdant toute contrainte, elle sera prise d'un vertige sexuel qui lui fera commettre les pires folies.

V

LE MARIAGE

Le Gouvernement britannique a récemment interdit les mariages d'enfants. Aussitôt de véhémentes protestations se sont élevées, et, comme un décret ne peut détruire en un instant une institution millénaire, on continue à les célébrer comme avant.

Cette monstrueuse pratique est une des causes primordiales de la dégénérescence physique et morale de la race.

On marie les enfants dès leur prime jeunesse. S'ils sont trop jeunes, et le cas est fréquent, ils restent dans leur famille jusqu'à leur puberté, et ce n'est qu'à partir de ce moment qu'ils cohabitent.

On peut facilement s'imaginer ce que peut être un mariage dont le mari a seize ans et la femme dix ans! Si ce n'était que comique! Mais il y a, hélas, la pernicieuse inflluence que ces unions prématurées exercent sur la santé des jeunes époux et sur celle de leur descendance.

Les statistiques médicales constatent qu'un grand nombre de fillettes deviennent mères à dix ou douze ans, certaines mêmes à huit ans. Cependant, à la décharge des parents criminels qui consentent à une semblable monstruosité, il faut dire que la croyance populaire est que donner en mariage une fille impubère, c'est s'assurer les plus pures joies célestes.

Cette croyance est si profondément ancrée dans l'esprit du peuple qu'il est bien difficile de lutter contre elle.

§

Les agences matrimoniales jouissent d'une prospérité inconnue partout ailleurs. Dès qu'elles apprennent par la rumeur publique qu'une jeune fille ou une fillette est à marier, elles dépêchent au père des courtiers porteurs de longues listes de jeunes gens susceptibles d'être agréés.

Le choix étant arrêté, les parents du prétendant sont convoqués pour examiner leur future belle-fille.

L'entrevue a lieu suivant les règles d'un sévère protocole. La jeune fille, qui ne doit pas prononcer une parole, va, vient, virevolte, fait mille grâces... On l'examine en détail, on la palpe, on suppute ses qualités de fécondité. Quant au père, il vante les charmes de sa progéniture, comme un maquignon pressé de vendre une jument poulinière.

Si l'examen a été satisfaisant, on agite la question primordiale: la dot. Et la question est ainsi posée : « Combien êtes-vous disposé à donner pour que nous vous débarrassions de cet obstacle à votre vie future? » On discute chiffres, longuement, âprement. Si l'accord ne se fait pas, on fait revenir les courtiers et la chasse recommence. Si, au contraire, tout va bien, on fixe la date de la cérémonie des fiançailles, qui consiste en une grande fête à laquelle les futurs époux n'assistent pas.

Ce n'est d'ailleurs que quelques jours avant le mariage que le jeune homme est présenté à la famille de sa future femme; quant à cette dernière, il ne fera sa connaissance qu'après la cérémonie.

Cette conception du mariage est, pour les nouveaux époux, une source de surprises parfois infiniment tristes.

Elevés dans des milieux souvent entièrement différents, leurs mentalités, si éloignées l'une de l'autre, font qu'un infranchissable obstacle les sépare. Ils n'en sont pas moins indissolublement liés. La mort seule pourra les délivrer.

C'est un raffinement de cruauté que d'unir ainsi, par le sceau religieux d'un mensonge prémédité, deux êtres qui s'ignoraient la veille, deux êtres insuffisamment armés pour la vie, et d'en faire, dès le début de leur existence, les esclaves de conventions étriquées.

Cette question du mariage est une des formes les plus graves de notre aveuglement national. Elle réclame un remède immédiat.

§

Les femmes ne sont considérées par les hommes que comme des instruments de plaisir, indispensables à la satisfaction de leurs besoins physiques, aussi le mariage n'a-t-il pour but que l'assouvissement des instincts sexuels.

L'amour, cette poésie des sens, cette communion parfaite de deux cœurs n'ayant qu'une même âme, un même idéal, est un sentiment complètement inconnu aux Indes. On lui préfère une basse et bestiale parodie, qui n'apporte que les plus amères désillusions.

Le mariage, c'est la mutilation de la femme, la ruine de sa santé. Mais qu'importe à l'époux, du moment qu'il peut satisfaire son appétit charnel?

Contrairement aux animaux, qui ne recherchent l'accouplement qu'à certaines époques de l'année, les humains n'ont ici nul repos; la grande obsession les poursuit toujours. L'anormal est devenu normal.

Les hommes tirent vanité de leurs facultés amoureuses, et ni la maternité proche, ni l'allaitement ne mettent obstacle à leur bestialité.

§

Nombreux sont les individus qui ne peuvent nourrir leur trop nombreuse famille. Et pourtant un Hindou n'admettra jamais que, pour élever décemment et confortablement ses enfants, leur nombre doit être fonction

de sa situation et de ses moyens de fortune. Mais. la Nature se charge de rétablir un juste équilibre, les épidémies ayant tôt fait de réduire les familles à de plus normales proportions.

C'est le devoir d'un bon Hindou d'accroitre sans cesse sa descendance, aussi la moindre précaution pour en limiter l'importance est-elle considérée comme une impardonnable faute.

Il y aurait fort à faire pour éduquer le peuple sur ces questions pourtant primordiales, mais une fausse pruderie exige qu'on ne les agitent jamais.

Un rapport plus étroit qu'on ne le pense généralement existe entre la procréation et l'évolution du progrès, de la santé et de la valeur intellectuelle et physique d'un peuple.

VI

LE VEUVAGE FORCÉ

Le veuvage forcé est encore un indice d'une déformation morale qui confine à la sauvagerie, et la honteuse façon dont les veuves sont traitées est une ignominie, indigne d'un pays qui se dit civilisé.

Les mariages d'enfants ajoutent encore à l'horreur de la situation de ces malheureuses. Une enfant mariée avant sa puberté, vers l'âge de six ans, par exemple, si elle perd aussitôt son mari (et c'est fréquent, étant donné la formidable mortalité infantile) traînera une vie misérable et sera condamnée à pleurer pendant tout le cours d'une triste existence un époux qu'elle n'aura jamais connu.

Considérée comme responsable de la mort de son mari, la veuve perd tout en le perdant. Alors qu'hier elle régnait au foyer, elle devient subitement une esclave, un objet de répulsion et de mépris pour tous, et les plus basses besognes lui sont réservées.

Dépouillée de toutes ses parures, elle devra dorénavant se vêtir d'une robe grossière. Son repas se composera de riz, sans assaisonnement, et c'est à même le sol qu'elle devra se reposer.

Tenue à l'écart, comme une pestiférée, il lui sera désormais interdit de pénétrer dans la chapelle familiale et de participer aux cérémonies rituelles. Si elle désire y assister, elle devra se tenir au delà de la porte qu'il lui est défendu de franchir, et si, par un hasard malencontreux, il lui arrive de frôler un assistant, porteur d'une offrande, celle-ci sera immédiatement rejetée comme impure.

Une veuve n'a plus aucun droit sur sa dot, qu'elle doit partager entre tous les membres de la famille du défunt, et s'il lui arrive d'en utiliser une parcelle, si minime soit-elle, pour elle-même, elle encourt la réprobation et la colère de toute la maison. La plus insignifiante velléité de coquetterie la fait soupçonner d'inconduite.

Si elle se révolte, c'est alors pour elle le renoncement aux joies de l'au-delà, qu'elle perdra comme elle a perdu celles d'ici-bas.

Et c'est, une fois de plus, la Religion que nous retrouvons à la base de cette monstruosité.

VII

NOTRE SAINTE MÈRE LA VACHE

La religion brahmane interdit la destruction de tout être vivant, et les aliments d'origine animale sont rigoureusement bannis de l'alimentation des Hindous qui font grief à leurs frères musulmans de n'être pas comme eux exclusivement végétariens. Cependant les mœurs de ces derniers, qui tuent les animaux pour se nourrir de leur chair, sont infiniment moins cruelles que celles des Hindous qui leur épargnent la vie, mais les martyrisent.

Il est incompréhensible, par exemple, que les ortho-

doxes d'aujourd'hui ne traitent pas de façon plus humaine les vaches, animaux sacrés entre tous. Qui dit adoration dit amour, et l'on serait tenté de croire qu'un animal sacré est l'objet de soins particuliers. Il n'en est rien et les préceptes d'Ahimsa, qui recommandent la bonté envers les animaux, sont mieux compris et pratiqués en Occident qu'en Orient.

Si l'Hindou blâme la cruauté de l'Européen, c'est sans doute pour mieux dissimuler la sienne.

Le respect de la vie des animaux n'est qu'une fable, et la vache sacrée est réduite à l'état de squelette par ses maîtres bienveillants. Les principaux accessoires de son culte consistent en un fouet, un bâton et une mangeoire vide!

Le cruel charretier et le non moins cruel fermier ont, dit-on, une excuse : ce sont gens simples et ignorants, ils ne savent pas. C'est possible, mais il n'en est pas moins vrai que dans les classes les plus cultivées on ne trouve pas non plus le moindre sentiment de pitié à l'égard d'un animal.

Il faut dire toutefois que les livres sacrés déclarent que le manque de sensibilité est une vertu; mais c'est de l'hypocrisie que de dénaturer délibérément le sens de cet enseignement, dans le seul but de flatter et d'excuser les instincts brutaux des hommes.

Chaque fois qu'on a tenté d'améliorer le sort des animaux domestiques, de violentes protestations se sont élevées. Chaque fois que le gouvernement britannique a voulu faire quelque chose dans cet ordre d'idées, on l'a accusé de vouloir substituer la machine à l'animal pour ouvrir de nouveaux débouchés à son industrie.

On reste stupéfait devant une aussi puérile et mesquine mentalité.

Où qu'on se rende en chemin de fer, on traverse des centaines de kilomètres de terres incultes, dont le terrain fertile pourrait être utilisé pour la production de

fourrages. Mais les politiciens nationaux, leurs myrmidons et les journaux indigènes protestent contre l'idée même de la création de pâturages, chaque pouce de terrain devant, disent-ils, être cultivé, pour nourrir les hommes et non les animaux.

Utiliser le bétail pour les plus durs travaux et le faire mourir de faim, quelle étrange conception pour un peuple religieux!

L'Inde, pays des plus grandes détresses physiques et morales, est le pays de la famine.

L'Inde manque de tout.

D'immenses territoires restent improductifs, alors qu'ils pourraient produire d'incomparables richesses. Mais l'Hindou, trop veule et trop fataliste, préfère le jeûne plutôt que de faire un effort. Rien ne trouble sa sérénité : il continue sa route en fermant les yeux.

Les nationalistes n'ignorent pas le tragique de la situation; c'est pour cela, sans doute qu'ils proposent la suppression totale des importations, dans un pays présentement incapable de se suffire à lui-même.

C'est un remède comme un autre!

VIII

CONCLUSION

Ce court exposé des faiblesses, des défauts et des tares des peuples de l'Inde démontre à quel point le mouvement nationaliste actuel est inopportun.

Le problème de l'Inde n'est pas, pour l'instant du moins, un problème politique, et sa solution ne peut être envisagée que dans le retour à une mentalité plus saine, à un esprit plus large et dans le renouveau d'une activité naturelle, depuis trop longtemps endormie.

Tant que prévaudront les conditions actuelles, tant que subsistera le rigide et néfaste esprit orthodoxe, tant que l'ignominieux esprit de caste ne sera pas anéanti, tant

que la religion ne sera qu'une comédie destinée à asservir le peuple et à servir les intérêts personnels des prêtres, l'Inde n'aura pas le droit d'esquisser le moindre geste de révolte.

Quand on se jette à l'eau sans savoir nager, on est à peu près sûr de se noyer.

La situation présente n'est pas due au caprice d'un pouvoir mystérieux décidé, coûte que coûte, à maintenir l'Inde sous le harnais. Ce sont les Hindous eux-mêmes, je l'ai dit, qui ont fabriqué de leurs propres mains le joug qui leur semble maintenant si pesant.

L'homme peut utiliser sa volonté comme il l'entend : pour sa liberté ou pour son esclavage; ses pensées et ses actions sont les causes déterminantes de sa propre destinée.

Il n'y a pas de formule générale de progrès; mais il y a, par contre, une infinité de degrés dans la valeur des hommes.

L'Inde au glorieux passé a vendu son héritage pour un plat d'arlequins. Elle a abandonné son vrai culte et aliéné sa liberté pour se soumettre volontairement à une tyrannie de formes et de faux idéals qui n'ont abouti qu'à une pitoyable servitude.

Pourquoi rendre la Grande-Bretagne responsable de cet état de choses?

C'est à elle que nous devons la paix et la sécurité; elle nous a préservés de l'anarchie. C'est beaucoup. Si son influence ne s'est pas fait plus nettement sentir sur la prospérité du pays, nous devons nous en prendre à nous-mêmes et les multiples provocations des nationalistes contre un gouvernement d'ordre ne peuvent servir à rien, bien au contraire.

Si, au lieu de dissiper notre énergie dans des chamailleries inutiles, nous la réservions pour avancer dans la voie du Progrès et de la Vérité, nous aurions fait un grand pas vers la matérialisation de notre rêve.

L'Inde doit se ressaisir, elle doit se révolter, non pas contre l'Etranger, mais contre le despotisme de la Tradition et remplacer par un Dieu d'amour le tyran depuis trop longtemps sur l'autel.

Combattre l'Angleterre, c'est favoriser les théories destructives de Moscou, c'est offrir au communisme un terrain friable, éminemment propice à la culture de sa doctrine malsaine.

Le salut de l'Inde ne peut venir que de la coopération et non de la révolution.

Les haines de race et les préjugés ne servent qu'à étouffer les meilleurs sentiments. La suspicion engendre la suspicion, et la discorde sème la discorde.

La folie politique actuelle fait oublier les question réellement importantes, qui, seules, pourraient remettre de l'ordre dans la maison.

Les partisans d'une action raisonnée pour un acheminement progressif vers un « Self-Government » sont restés muets de stupeur devant l'inconcevable maladresse de Mahatma Ghandi, qui, délaissant sa sage politique, a, par une action irréfléchie, brusquement déchaîné les passions et mis en péril la prospérité du pays.

La situation est tragique, il ne faut pas chercher à se le dissimuler.

On ne peut comprendre que Ghandi, avec sa belle intelligence et sa profonde perspicacité, n'ait pas su apprécier à sa juste valeur le caractère du vice-roi lord Irwin.

Ce parfait gentleman, épris de justice, qui poussait à leurs extrêmes limites la patience et la tolérance, ce partisan convaincu des méthodes de douceur et de mutuelle compréhension, cet ennemi déclaré de la violence et de la répression, Ghandi l'a mésestimé. Il n'a pas su ou pas voulu comprendre que l'Inde avait tout à gagner d'une étroite collaboration entre eux, éminents représentants de l'Orient et de l'Occident.

Accusé de faiblesse par les Hindous, lord Irwin a été ridiculisé dans son propre pays. Il ne le méritait pas.

On peut regretter que Mahatma Ghandi ait laissé fuir une si belle occasion de résoudre pacifiquement la crise. Il est maintenant trop tard.

Les nationalistes réclament la création de manufactures nationales pour la production des produits de première nécessité. Quelle stupidité! Ce serait sonner le glas de l'inégalable artisanat hindou et détruire les merveilleuses qualités artistiques d'un peuple pour les remplacer par un industrialisme à bon marché.

Laissons donc l'Occident nous fournir à bon compte des marchandises de première nécessité et gardons nos précieux dons artistiques. N'oublions pas que l'Europe est le meilleur débouché pour les productions de l'art oriental.

Le boycottage que prônent les swarajistes est une manifestation inefficace et dangereuse, car les stocks sont, pour ainsi dire, inexistants et ce ne sont pas quelques usines mal outillées qui peuvent suffire aux besoins d'une population de deux cent quarante millions d'individus.

Jusqu'à nouvel ordre, les Hindous devront se contenter d'un cache-sexe. Cet embryon de vêtement ne sera peut-être pas du goût de tous, car l'Inde n'est pas encore, que je sache, l'Indra-Loka.

§

La diversité des langues et des dialectes est également un facteur de dissensions intestines, un dangereux écueil pour l'unité du pays. Les nationalistes demandent leur maintien et pour justifier cette prétention ils invoquent la Nationalité et l'Esprit national!

Il ne pourra jamais y avoir d'unité sans un langage commun. Pourquoi ne serait-ce pas l'anglais? On le parle dans toutes les villes et ce serait le seul moyen de réunir les différentes peuplades en un Etat homogène.

§

L'Inde ne sera sauvée que s'il surgit un nouveau spécimen d'homme, viril, d'esprit ouvert, accessible au progrès et ne craignant pas de faire table rase des erreurs du Passé.

Quant à la politique, il n'y faut pas compter.

§

Ces lignes ne me vaudront pas d'unanimes approbations. Je ne me fais sur ce point aucune illusion.

Je serai vilipendé par mes compatriotes, renié, traîné dans la boue, considéré par les orthodoxes comme un renégat.

Que m'importe!

J'estime remplir ici mon devoir et, seul, mon grand amour pour mon pays m'incite à porter brutalement le fer dans la plaie vive, afin d'en extirper les éléments gangréneux. Il est des actes infiniment douloureux qu'il faut néanmoins accomplir.

L'heure est grave. Puissent mes frères se ressaisir!

ARYA KUMAR CHAUDHURI.

Adapté du texte anglais inédit par J. BRACONNIER-HENNEQUIN.

UN ROMANTIQUE LIBRE

GUSTAVE DROUINEAU

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE

—

Aux arrière-neveux de G. Drouineau,
MM. Albert et Marcel Drouineau.

D'une improvisation poétique assez méchante — dans les deux sens du mot, — que Musset fourbit au cours d'un bal chez Achille Devéria, et qu'il donna sur-le-champ au comédien Régnier, mon ancien maître, nous n'extrayons que ce trait final :

...Et DROUINEAU devient rêveur!

Quel était donc ce Drouineau, qui se qualifiait lui-même : « *romantique libre* » ? Pourquoi un écrivain dont la production abondante connut, de 1825 à 1835, une notoriété de bon aloi est-il aujourd'hui oublié? Comment une œuvre lue chez Mme Récamier et appréciée par Chateaubriand, Lamartine, Béranger, n'a-t-elle point laissé de trace? Est-ce parce que l'auteur entendit demeurer indépendant? Est-ce parce que, trop épris de mesure et de juste milieu, il ne daigna prendre parti ni pour les classiques pur sang, ni pour les romantiques? Toujours est-il qu'il resta, pendant ces dix ans de pseudo-gloire, une sorte de solitaire assez méconnu, et que, bien qu'il ne soit mort, après avoir été enfermé tout ce temps dans un asile, qu'en 1878, la notice du Larousse à son sujet contient de foncières inexactitudes, que cette étude aura tout au moins l'avantage de rectifier.

§

Gustave Drouineau naquit le 22 février 1798, à La Rochelle. Fils d'un directeur de pensionnat, il fut reçu bachelier ès lettres en 1817, passa l'année 1818 comme maître d'études au collège de Civray et revint, en 1819, collaborer avec son père.

L. Delayaud, qui fut son élève, note ce détail :

Quand il faisait faire une dictée, il improvisait sur un mot les vers qu'il déclamait avec feu, avec habileté. Je me rappelle qu'avec une ardeur très communicative il nous faisait lire beaucoup de latin. Nous expliquâmes les quatre livres des Georgiques en moins de trois mois, non pas sans contre-sens probablement, mais non sans un assez vif sentiment de leurs beautés. Pour moi qui jusqu'alors n'avais guère mordu qu'aux mathématiques, je sais que c'est depuis ce temps que j'ai aimé les lettres. J'ai gardé de Drouineau une impression qui ne s'est pas effacée, et qui ne se fût pas effacée, je crois, n'eût-il pas eu son moment de célébrité...

Réformé pour faiblesse de constitution, il resta toute sa vie d'aspect assez frêle, de santé fragile, bien que doué, tant qu'il eut sa raison, d'un caractère des plus énergiques.

Sa vocation littéraire se manifesta tout de suite. Frais émoulu de son collège, et disciple de Delille, il se met à parfaire une tragédie, *Antigone*, et, le 9 juillet de l'année 1820, il était admis, à La Rochelle, au sein des « Amis des lettres ». Entre temps, il composait quelques vers de circonstance.

A son ami d'enfance, Théodore Méneau, qui sera avec son frère, Paul Drouineau, à peu près son seul correspondant, il prodigue les dissertations littéraires :

Il me semble que, pour faire une bonne tragédie, il faut un grand repos d'esprit. Toute autre occupation ralentit les élans du poète, qui ne peut avoir cette filiation d'idées, qui doit exister non seulement dans les matériaux, mais encore dans

les détails. Un bon ouvrage se fait d'un jet. Il doit être un. On a trouvé nécessaire les unités de lieu, de temps et d'intérêt. Moi j'en trouve une encore plus nécessaire, c'est l'unité des idées. Car dans un drame je ne vois qu'une idée à laquelle toutes les autres sont subordonnées.

Son ami le supplie, en octobre 1820, d'activer son *Antigone*. Drouineau lui répond mélancoliquement :

J'y travaille avec tant de distraction, je suis toujours si peu content de moi que je ne puis t'en parler avec chaleur. Ah! si je pouvais me livrer tout entier à ce bel art; si je pouvais jouir de cette indépendance littéraire dont je suis si jaloux; si je trouvais dans ce monde un cœur qui comprît le mien, une femme qui pût m'aimer, la terre deviendrait pour moi un paradis, le bonheur des anges n'approcherait pas du mien! Du moins, si je ne puis jouir de tous ces biens, j'ai le plaisir secret de m'en sentir digne...

Il écrit, quelques jours après :

Je suis maintenant au 5e acte d'*Antigone*, et, quand tu reviendras, elle sera sûrement finie, nous la lirons ensemble. Tu as vu Mlle Duchesnois! Tu me dis qu'il n'y a qu'elle qui puisse jouer *Antigone*, mais, mon cher Méneau, il y a tant de tragédies au premier théâtre que je crains que ma pièce ne pourrisse dans les cartons. Je partage ton opinion sur les ballets. Je veux comme toi un spectacle qui parle au cœur, et la Comédie-Française me sera toujours chère.

A la phrase qui termine cette lettre, sur le seul instant que l'homme voudrait éterniser, celui où il reçoit d'une bouche adorée le plus tendre aveu, on devine que le poète est amoureux. Il s'est épris en effet d'une jeune fille dont il fera le portrait dans son roman d'*Ernest*. Il voudrait se marier; mais il n'a pas de situation. Ses futurs beaux-parents ne veulent avoir pour gendre qu'un avocat. Drouineau fera donc son droit, mais à Paris ; et il partira, avec son *Antigone* en poche, afin de présenter son œuvre à l'Odéon.

Mais sa tragédie ne peut être représentée. Il songe alors à mettre à la scène, après Ancelot, une *Conjuration de Fiesque*. Il va souvent chez Molière; le parterre de la Comédie lui devient familier; il s'enthousiasme pour l'art de Mlle Duchesnois. En observant la vie parisienne, il se persuade qu'avec de la persévérance, de l'activité, du talent, un jeune homme doit s'y faire valoir. Et il se raidit contre les obstacles, qui l'étonnent sans l'abattre.

En 1823, il publie son *Epître à Casimir Delavigne :*

Oh! comme ton langage est doux à mon oreille!
Quels nobles sentiments en mon âme il réveille!
Quels transports!... Mais d'où vient qu'une sombre douleur
De tes vers éloquents a passé dans mon cœur?
. . . .

Drouineau exprime là ce que la plupart des Français pensent alors du barde des *Messéniennes*.

Dans son *Epître à quelques poètes panégyristes* (1824), il satirise les louangeurs excessifs de Charles X, et ce n'est point sans une certaine mélancolie que nous trouvons sous la plume du poète, qui plus tard devait sentir sombrer sa raison, des vers comme ceux-ci :

Mais, depuis qu'il ont lu que dans la Germanie
Il faut être un peu fou pour avoir du génie,
Tous veulent être fous : avant peu, Charenton
Deviendra le palais des bâtards d'Apollon;
Et là, sur des lambris tout surchargés de rimes,
En caractères d'or, on lira : Fous sublimes.

L'épître eut du succès et se vendit bien.

En avril 1824, Drouineau mande à son frère Paul qu'il a lu *Fiesque* dans plusieurs salons :

C'est un tort que j'ai eu, écrit-il. M. Ancelot, instruit de mon intention de présenter *Fiesque* à l'Odéon (car j'avais cédé aux exhortations des personnes qui ont entendu ma pièce), m'a devancé; et, après avoir fait recevoir sa tragédie au premier théâtre, a pris jour au deuxième théâtre. Ainsi, le fruit de tant de travail est anéanti. Je dis adieu aux muses publiques

pour ne plus adorer que les muses solitaires. Si l'on te parle à La Rochelle de cette pièce, réponds hardiment que je n'écris plus que de la vile prose et que je n'aspire qu'à être avocat.

As-tu lu les vers de Lamartine à Delavigne? Voilà comme il faut écrire!

Il garde pourtant quelque espoir, car nous apprenons que le manuscrit du *Fiesque* est entre les mains du tragédien-sociétaire Lafont; mais le poète n'est qu'à demi rassuré :

La Comédie-Française ressemble à une ville prise d'assaut; tu ne saurais te figurer le désordre qui y règne. Six auteurs se disputent les planches : les uns prétendent avoir onze, neuf et cinq ans de date, les autres des tours de faveur; des acteurs répètent aujourd'hui *le Cid d'Andalousie;* d'autres, demain, répéteront *Germanicus*; ceux-ci parlent du *Léonidas,* de M. Pichat, ceux-là du *Virginius,* de M. Guiraud. Qui est-ce qui l'emportera? Je n'en sais rien!

On lui propose un « courrier des livres » chez un des plus gros libraires parisiens; il refuse; il préfère travailler loin du bruit.

Mais voici l'aurore du succès. Le 30 janvier 1826, *Rienzi, tribun de Rome,* triomphe à l'Odéon, malgré un feuilleton assez sévère du *Journal des Débats*. Le critique, qui d'ailleurs reconnaît les qualités de « dramatique » de l'auteur, paraît avoir été indisposé par les acclamations exagérées du parterre. On avait traîné le poète sur la scène, on lui avait lancé une couronne! Drouineau fut le premier à sentir le ridicule de cette ovation prématurée. Il n'hésita pas à écrire à Bernard, directeur du Théâtre Royal de l'Odéon :

Monsieur,

Je ne puis que désapprouver hautement le mouvement irréfléchi de bienveillance qui a porté, hier soir, un spectateur à jeter une couronne sur la scène, au moment où MM. Ligier

et Auguste m'y entraînaient malgré moi : une telle récompense ne m'appartient nullement.

Agréez...

GUSTAVE DROUINEAU.

Le *Moniteur Universel* analyse la pièce avec une certaine indulgence :

C'est de l'ouvrage de jeune homme; il mérite toutes sortes d'encouragements.

La réussite de *Rienzi* avança le bonheur matrimonial du poète amoureux, puisque le 19 avril 1826 il épousait la fiancée depuis longtemps chérie. Il est heureux. *Rienzi* est monté dans toutes les grandes villes de France. La Rochelle offre un banquet à son poète. On réclame l'auteur dans toutes les maisons « académiques ».

Avant de partir de Paris, je ferai paraître : *Trois nuits de Napoléon.* J'ai lu la seconde chez Lacretelle, le royaliste. Mes vers semblaient des boulets qui lui faisaient baisser la tête. Il l'avait voulu, et j'étais bien sûr de montrer aux ultras rassemblés, qu'il y avait encore écho en France quand on parlait d'honneur et d'indépendance...

Enfin, le 25 avril 1826, il fait part de son bonheur à son frère Paul. Il est en pleine lune de miel, aux environs de La Rochelle, à Lafond, cette localité même où, neuf années plus tard — tragique ironie du destin, — il sera, pour si longtemps, interné dans un asile.

Il goûte pleinement les quelques moments de joie qui lui sont dévolus. Il chante le travail, l'amour et la terre natale :

Qui t'a mis en nos cœurs, amour de la patrie?
Qui nous attache aux lieux où l'âme fut nourrie
D'exemples paternels et de sages leçons?

Pourquoi la quitta-t-il, cette terre natale? Plût au ciel qu'il n'eût jamais abandonné son vaste jardin rochelois, plein de silence et de labeur champêtre! Mais Paris l'at-

tire! Il s'évertue et va donner la série de ses œuvres sincères, toujours écrites dans la fièvre, un peu trop au courant de la plume, mais s'imposant par un mélange d'analyse impitoyable et de réalisme ingénu. Il va lutter, souffrir, connaître les pires déceptions.

§

A la fin d'août, la lecture de *Fiesque* à l'Odéon n'ayant pas donné ce qu'il en espérait, le bouillant écrivain se rebiffe et maltraite le second Théâtre français au profit du premier :

Mlle Mars a émerveillé ma chère femme dans les *Fausses confidences* et dans les *Femmes savantes*. Je ne sors jamais de la voir jouer sans avoir une idée de plus en plus haute de la Comédie-Française. On y joue; mais à l'Odéon on retrouve trop souvent la province.

Cela ne l'empêche point de publier ses *Trois nuits de Napoléon*, dont la forme classique ne nuit point à la conception vigoureuse. Plusieurs scènes font « images », sont comparables aux toiles du baron Gros. La *première nuit, La défaite, 30 mars 1814*, contient un tableau, largement brossé, de la retraite de Russie. Dans la *seconde*, sous le titre *Les Adieux, Fontainebleau, 20 avril 1814*, il évoque ce qu'aurait pu être l'homme de Brumaire

Si sa main eût orné d'impérissables fleurs
Le coq aux ailes d'or, l'écharpe aux trois couleurs...

Le Retour de l'île d'Elbe fait l'argument de sa *troisième nuit*. Les dialogues de Napoléon sur le brick « l'Inconstant », entouré de ses généraux et de ses soldats, qui lui parlent librement, sont de qualité supérieure. Le poème se termine à l'aurore, lorsque le navire est en vue de Cannes.

Avant de livrer son manuscrit à l'imprimeur Tastu, il était allé consulter Népomucène Lemercier, qui avait

connu très intimement Bonaparte, mais qui n'aimait pas qu'il se fût mué en Napoléon. Drouineau écrit, le lendemain de sa visite :

J'ai eu avec l'auteur d'*Agamemnon* une conversation sur ce grand homme; il m'a raconté des faits entièrement ignorés et que je rédigerai; ils prendront place dans mes ouvrages futurs. La veille de son couronnement, Napoléon recevait ses anciens amis. Lemercier arrive et lui reproche sa trahison : « Vous vous perdez, lui disait-il; vous réussirez d'abord, mais vos succès armeront l'Europe contre vous. Vous ferez le lit des Bourbons, et vous ne coucherez pas dedans. » Lemercier est un des plus honorables caractères de notre siècle; s'il n'a pas toujours réussi sur la scène, c'est qu'il a négligé son style.

Ce reproche, Drouineau pourrait se l'adresser à lui-même! Il en est au quatrième acte de sa *Françoise de Rimini*, qu'il doit lire au Théâtre-Français. Il épilogue, selon la tradition, sur le marasme où se traîne l'art dramatique :

Cet art ne peut être sauvé que par le courage des auteurs qui gardent encore le feu sacré! Nous ressemblons aux Romains du Bas Empire, qui préféraient les combats d'animaux, les farces des saltimbanques, aux jeux de la scène. Molière, Racine et Corneille, Voltaire sont dédaignés pour des parades sans goût, sans vraisemblance, honteusement écrites; c'est pourquoi il est important, urgent même, de trouver les moyens de réveiller le spectateur par des efforts nouveaux, et que le goût de notre scène puisse approuver.

Les *Trois nuits de Napoléon* réussissent, quoique la presse n'en parle guère, au gré de notre auteur :

Il a été peu annoncé dans les journaux. La cause ? Mon ami, je ne fais point mes articles moi-même; je n'ai point de libraire-éditeur qui fatigue les rédacteurs ou achète les éloges. Voilà pourtant où nous en sommes. Si tu entrais dans le dédale d'intrigues qui se croisent en tous sens, tu voudrais

n'y mettre les pieds de ta vie. Les journaux ministériels se gardent bien de parler de mes *Nuits*. *Le Constitutionnel* et *le Courrier français* m'ont promis, et j'attends. Croirais-tu que, dans un de ces journaux, un des rédacteurs m'a dit, en présence des autres : Ecrivez vous-même votre article. Il paraîtra demain!

Bien entendu, l'honnête Drouineau refuse et se donne tout à sa *Françoise de Rimini*. Il entretient couramment son ami Méneau de ses gestes et de ses pensées :

Je te l'ai dit souvent, et je te le répète encore, la tragédie de Corneille, Racine, Voltaire est admirable; mais il ne faut point la copier, parce qu'elle n'est plus en harmonie avec le siècle. Les productions de ces grands hommes seront dans quelque temps comme de vieux monuments qu'on admire, mais qu'on n'imite plus. Les acteurs manquent déjà à ce beau genre qui demande tant de feu et de talent...

L'auteur qui saura créer un genre mixte, plus près de la nature que la tragédie, moins de convention que la comédie, où la dignité de l'histoire s'alliera à la gaîté et au comique, cet homme-là fera une révolution. Quand je suis arrivé à Paris, j'avais l'espoir que Talma, selon sa promesse, prendrait un de mes rôles. La mort est venue déranger toute l'économie de mes plans. Semblable à ces chevaliers des beaux et bons temps féodaux, je me vois désarçonné, mais si j'ai le bonheur de me remettre en selle, je pourrai briser plus d'une lance avant de succomber.

Françoise de Rimini est enfin agréée au Théâtre-Français.

Sur ces entrefaites, en septembre 1827, notre poète assiste à quelques-unes des représentations shakespeariennes données par la troupe anglaise; il manifeste son enthousiasme; puis il ajoute :

As-tu lu le *Cromwell* (1)? Chef-d'œuvre de folie et de déraison, extravagance historique en un volume, absurdité où il y a du génie qu'on admire quelquefois, mais qui fait hausser les

(1) *Cromwell*, de Victor Hugo.

épaules et rejeter le livre avec dédain, drame archiromantique!... Pour moi qui suis Girondin, j'attends que la tourmente révolutionnaire s'apaise.

Le jour de la première représentation d'*Amy Robsart*, il se décidera une grande question. Le directeur de l'Odéon fait pour plus de quinze mille francs de dépenses pour ce drame romantique, s'il en fut jamais!... Te rappelles-tu que je te disais à mon départ de La Rochelle, que j'espérais n'être pas à la queue du mouvement qui s'opérait en littérature. Comme j'ai été débordé, j'ai été perdu dans ce bouleversement...

En janvier 1828, Drouineau a terminé son *Rochester* en cinq actes, mais il apprend que Sauvage et Moreau viennent de rafistoler, sur ce sujet, un vieux vaudeville pour l'Opéra-Comique. D'autre part, les comédiens français ont un Rochester de *la Jeunesse de Henri IV*, d'Alexandre Duval. Que faire? S'armer de courage et travailler sur nouveaux frais.

Il donne à la Porte Saint-Martin, en collaboration avec Merville, *l'Ecrivain*, dont les deux premiers actes vont aux nues, tandis que le dernier est sifflé. Il prépare un autre mélodrame, *le Fou de la Salpêtrière*, — toujours cette hantise — pour l'Ambigu, que l'on est en train de bâtir boulevard du Temple.

Avec son courage habituel, il renonce au pseudonyme qu'il avait choisi (Saint-Edmond) et signe de son vrai nom *l'Ecrivain*, dès qu'il a entendu les sifflets du dernier acte. Il veut combattre à visage découvert. Il en est récompensé, car la pièce se relève, grâce à quelques changements.

Tout en se mettant à son premier roman, à ce curieux *Ernest ou les Travers du siècle*, il improvise d'autres drames. C'est de la littérature « alimentaire ». Il faut vivre. Il est à sa table de travail douze heures par jour.

Douze heures de travail. Dans ma tête alourdie
Se brise tout ressort, tout hardi mouvement.

Il trouve pourtant moyen d'écrire presque quotidien-

nement à l'épouse chérie, qui languit, en traitement à La Rochelle.

Le 2 août, il lui mande :

Je viens de terminer mes corrections sur *Françoise*. Sans aucun doute cette pièce y a beaucoup gagné. Le rôle de Dante et celui de Françoise ont été développés, avec prudence toutefois. La folie de Bertold est plus marquée, plus romantique, plus vraie. J'attends la réponse du Comité, qui, m'a-t-on dit, va se réunir incessamment. Dans un mois j'enverrai la pièce à la censure.

Je vais, dans quinze jours, revoir *Don Juan*. J'attends que les affaires de l'Odéon s'arrangent. Sauvage ayant fait pour plus de 300.000 francs de dettes retient toujours ce théâtre dans un fâcheux état. Cependant, la maison du roi aidant, l'Odéon se relèvera.

Mon roman m'occupe fort en ce moment. Tu connais ma manière de travailler : je jette d'abord beaucoup d'idées sur le papier, puis je reviens lentement, et je corrige avec soin. Quand pourrai-je te communiquer mes écrits? Ta chère présence double mes forces.

Du même, à la même, le 6 août :

Je travaille au plan de l'*Adultère*. Quel effroyable titre! Enfin, c'est avec cela qu'on réussit de nos jours. Je suis plus que jamais déterminé à composer incognito des ouvrages lucratifs pour le boulevard et à soigner ceux sur lesquels je compte pour ma renommée littéraire. Pas de nouvelles encore du Comité! Il paraît qu'il n'y aura d'assemblée qu'au retour de Mlle Mars, qui est à Lyon! Tu sais qu'elle est l'âme de la Comédie-Française. Aussitôt son retour, j'irai la voir.

Et, le 9 août :

J'ai vu hier M. Albertin, qui m'a dit que, si le Comité ne m'avait pas encore répondu, c'est qu'il désirait m'envoyer une réponse favorable, qu'il avait des affaires à régler avec la maison du roi touchant les tours de représentations, mais qu'il comptait sur mes talents. Ils me demandent *Don Juan*,

mais j'ai fait la sourde oreille. L'Odéon est toujours *in statu quo*. On a arrêté l'autre jour Sauvage. On l'a jeté dans un fiacre, et on allait le conduire à Sainte-Pélagie, quand un de ses amis a payé la somme pour laquelle on l'arrêtait : 8.000 francs.

Le 17 avril :

J'ai reçu une réponse du Comité. Il ne me fixe pas l'époque pour la mise en scène de *Françoise*, mais après les compliments, il me dit qu'il saisira l'occasion la plus prompte. Firmin m'écrit dans le même sens. Il demande *Don Juan*. J'attends, pour me décider, d'en causer avec toi.

Croirais-tu que ce diable d'Ancelot vient d'obtenir un tour de faveur; il a du talent sans doute; mais, s'il n'avait que son talent, il n'irait pas si vite; au reste, il paraît que c'est lui qui a fait annoncer que sa pièce allait être mise en répétitions, ce qui est faux.

Les lettres à son cher Méneau alternent avec les lettres à sa femme.

Le 21 août :

J'ai reçu une lettre de Messieurs de la Comédie-Française. Si des compliments sur mon talent poétique et des prestations d'intérêt suffisaient pour avancer mes affaires, *Françoise* serait demain à l'étude. Mais MM. Jouy, Arnault père et fils, Ancelot passé maître en intrigues, Halévy journaliste, Dumas jeune débutant dans la carrière font valoir ou des tours de faveur ou des tours de droit antérieurs au mien. J'ai l'intention aussi de lire *Don Juan* à leur Comité, comme il m'en prient. Leur situation est critique; le siècle semble se refroidir sur notre beau mouvement dramatique. Notre admirable théâtre manque à la vérité d'interprètes. Le public trouve au Vaudeville, au théâtre de Madame un spectacle superficiel, mais qui l'amuse; il y va. Ces spirituelles esquisses, sans profondeur, mais gaies, le distraient, le charment; et le grand genre, le genre si éminemment difficile de la tragédie et de la comédie est abandonné. Molière même ennuie, quand Mars ne le soutient pas. Les auteurs cherchent

à réveiller le goût qui s'éteint à vue d'œil; les uns se jettent dans l'absurde; les autres restent encore attachés à des règles qui ont fait en définitive la gloire de notre scène et ne veulent que des changements, des modifications en harmonie avec les besoins intellectuels de l'époque. On a démoli, et l'on ne reconstruit guère. Le théâtre français demande un ouvrage qui le relève. Ancelot s'est présenté, avec *Olga*. On l'a reçu à l'unanimité...

Françoise, qui d'après mes nouvelles corrections réussirait infailliblement, ne ferait pas assez de sensation pour la crise actuelle. C'est une pièce que très certainement le Théâtre-Français jouera, mais non pas dans un instant décisif, tel que celui dans lequel il se trouve. Je crois *Don Juan* susceptible de frapper le Comité, et je compte le lire dans un mois.

...J'ai travaillé à *Ernest*. Je ne compte pas l'écrire tout en lettres; je varierai la forme. Au reste, je regarde l'exécution de cet ouvrage comme très difficile. La matière est vaste; j'y mettrai mes soins.

Du même au même, 30 novembre :

Je sors de ce long silence pour t'annoncer que *Don Juan d'Autriche* vient d'être reçu à l'unanimité par le comité de l'Odéon. Je pense que cette pièce sera jouée cet hiver, et que *Françoise de Rimini* comparaîtra aussi devant ses juges à peu près à la même époque.

L'art dramatique est toujours bien malade, parce que : 1° les auteurs visent plus à l'argent qu'à la gloire; 2° les interprètes manquent; 3° le public a été peu à peu conduit à des spectacles odieux et troubles, et les émotions conformes à la saine raison ne lui suffisent pas.

10 mars 1829 :

Je suis assez content d'*Ernest*. Le sujet est du moment; c'est une question d'ordre social. J'attaque notre éducation de collège, si insuffisante, si ridicule. Les pédants crieront contre moi. Je désire que notre éducation soit mise en rapport avec nos autres institutions. Je propose à ce sujet des idées; elles auront le sort de n'être pas approuvées par nos

gens en place sans aucun doute. N'importe, j'aurai rempli mes devoirs de citoyen...

Le théâtre n'est guère en meilleur état que la librairie, je crois même qu'il est pire. J'ai appelé de tous mes vœux des réformes littéraires dans l'art dramatique et on a tout révolutionné. Nous en sommes au mélodrame déguisé sous le nom de drame historique. Le succès de *Henri III* semble avoir décidé la question de fait. Les classiques, dit-on généralement, sont enfoncés. On a insulté dans le foyer de la Comédie-Française les bustes de Voltaire et de Molière, et ce à propos d'un nouveau drame!

Ma foi, entre l'ennui d'écouter des tartines de cent cinquante vers à la Arnault et le dégoût des scènes des romantiques ultras, je préfère les sensations épicées ; cela vous remue au moins!... *Le Fou* sera joué dans peu de jours.

17 mars :

Je crois que mon horizon s'embellit et que le sort me sera moins injuste qu'il n'a été depuis deux ans. Défilons mon chapelet.

D'abord *Le Fou* réussit complètement. Tout nous fait espérer une cinquantaine de représentations, dont le bénéfice sera assez honnête. Je ne me suis mêlé en rien de la mise en scène de ce mélodrame; toutefois deux journaux ont laissé entendre d'une manière flatteuse pour moi qu'on sentait que j'y avais travaillé.

Ernest est terminé. Le projet de traité est conclu avec mon libraire, M. Dehay. Ce matin, nous en avons arrêté les bases. Et une poignée de main a validé le contrat. Demain, nous signons. C'est une affaire décidément finie; et elle m'est avantageuse.

3 juin :

Ernest est chez le libraire. Quel sera le sort de mon livre? Nous verrons bien. Toutefois je m'applaudirai de l'avoir écrit, car, mérite à part, il a quelque chose de généreux et de touchant. J'y démasque l'hypocrisie. J'y plains l'infortune de tant de jeunes gens; j'accuse la nochalance incroyable du

gouvernement en présence des souffrances trop réelles de la société. Le rôle d'opposant au mal est mon rôle à moi. Je n'aurai ni croix ni pension; j'aurai le témoignage d'une conscience droite et courageuse quand il le faudra.

Le roman d'*Ernest ou les Travers du siècle* est trop copieux. L'auteur en convient; mais l'ouvrage abonde en aperçus intéressants et la fin en est pathétique. On ne prévoit pas encore cependant le mâle auteur que va devenir Drouineau dans *Résignée* et dans l'*Ironie*.

Il s'étend longuement, au cours de sa préface, sur les réformes à apporter à l'instruction publique. Il semble être contre l'étude du grec et du latin poursuivie pendant huit ans. L'instruction ne doit pas être une, car son but n'est pas de niveler les esprits, mais de les développer en les utilisant. Il est pour l'instruction obligatoire, pour la création d'écoles intermédiaires entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire.

On a pu croire que ce roman n'était qu'une autobiographie. L'auteur proteste contre cette interprétation. Il a voulu prouver simplement que l'amour de la gloire est hostile au bonheur. C'est l'histoire du « déraciné ». Les travers du siècle consistent à vouloir briller à Paris et à y perdre ses illusions, tandis que l'on pourrait se faire une vie heureuse au pays des ancêtres.

Aveuglé par son orgueil, un petit commerçant rochelais a envoyé son fils à Paris, hors de sa condition; et celui-ci soufre de ses maigres mensualités. Cela ne fait que développer ses sentiments d'envie. Toutes les divagations de Chatterton sont là en substance. Il suffira d'une influence mauvaise, d'une liaison féminine dangereuse pour accélérer le désastre.

Le jeune Ernest Elvin est incapable de se suffire à lui-même en arrivant à Paris. Il se dit mélancoliquement : « A quoi me sert mon éducation, si je ne trouve pas en moi les ressources nécessaires? Le dernier des artisans, s'il aime le travail, s'il a de l'activité, est assuré de sa

subsistance; et moi, je ne le suis pas de la mienne. Je vis, j'enlève à mes pauvres parents le pain de leur vieillesse; je suis d'autant plus malheureux, que je le suis par moi seul. Je n'ai jamais pu aimer l'honorable profession — celle de notaire — qui m'eût rendu l'époux d'une femme angélique (la fille du notaire, son patron). — Est-ce encore là le fruit de mon éducation? Pourquoi ai-je rougi d'enfouir au fond d'une campagne des talents que j'entendais vanter et qui ne sont bons à rien qu'à me tourmenter? Qui m'avait donné le droit d'être si dédaigneux? Mais comment triompher de dégoûts invincibles?... » Il prend la résolution de sortir de cet état; la résolution solennelle de n'avoir recours qu'à lui-même, à ses efforts... Hélas! la destinée lui réserve des humiliations, des épreuves terribles; et il en arrive à vouloir s'empoisonner, comme Chatterton, ou se loger une balle dans la tête, comme Werther.

La vente de ce premier roman, malgré quelques difficultés, sera plus qu'honorable. La presse accueille le livre avec éloge, bien que les deux premiers volumes — il y en a cinq — soient un peu chargés d'éléments « à côté ». Drouineau avoue qu'il s'est trop laissé aller au plaisir de philosopher.

Mais notre poète se sent bien seul à Paris; ses lettres à sa femme se font plus pressantes; on dirait qu'il devine que le triste dénouement est proche, qu'ils n'ont plus que quelques mois à vivre ensemble.

Le 12 juillet 1829, il écrit :

Va, je sens en moi de l'avenir, mais il me faut du courage. Il faut que je travaille beaucoup, il faut que j'adopte le nouveau genre et que d'un pas hardi je prenne ma place. J'y réussirai, mais ne nous quittons plus. Ces inquiétudes qui suivent les départs, ces attentes, ce vide qu'elles me laissent seraient funestes à mon talent...

Reviens, enflamme mon imagination, travaille à ma gloire

qui sera la tienne, aide-moi par des encouragements à conquérir la place, qui m'est due peut-être...

Le 13 juillet :

Je crains, avec un talent assez généralement reconnu, de manquer de cet aplomb, de cette confiance en soi qui fait prospérer tant d'autres. Certainement, je n'aurai pas le second tour à l'Odéon; Arnault entre en répétition demain... Rassure-toi cependant. Oh! si je prends une détermination! si je vais trouver Taylor (1 *bis*)... je crains que cette démarche ne me soit pas favorable si elle est éventée et si je ne suis pas accueilli avec une très grande faveur à la Comédie-Française. Que je voudrais que tu fusses ici ! Voici une époque décisive de ma vie : il me faut redoubler de courage; j'en aurai...

Le 17 juillet :

...Je suis allé chez Taylor. Il m'a fait promettre de lui donner ma pièce (2) si M. Harel (3) ne tient pas à ses paroles. Il y tiendra; aussi rassurons-nous...

Il y a aujourd'hui un bon article sur *Ernest* dans la *Gazette de l'Instruction publique.*

Le 20 juillet :

Je te dois une relation de ma journée de dimanche. Elle a été délicieuse. Je suis parti par les Meudonnaises accélérées, à neuf heures. Il pleuvait. Arrivé à Meudon, le temps s'est éclairci. J'ai gravi la montagne. M. et Mme Empis étaient à table, car le mauvais temps m'ayant arrêté dans le village bas et onze heures étant sonnées, ils s'étaient mis à déjeuner; ils commençaient. Ils ont agi sans cérémonie avec moi et m'ont prié d'en faire autant. Un page à la livrée du roi, aiguillettes sur les épaules, m'avait conduit respectueusement, chapeau bas, jusqu'à leur appartement, qui est au deuxième étage. De là, la vue est sublime. Paris est jeté là comme un ornement dans un paysage immense coupé de bois, d'eau, de

(1 bis) Commissaire du Gouvernement auprès de la Comédie-Française.
(2) *La Sibylle.*
(3) Directeur de l'Odéon.

coteaux! Après le déjeuner, nous avons parcouru le parc réservé. Mme Empis s'est mise à dessiner dans une allée; elle est douée d'un fort joli talent pour le paysage; elle est élève du fameux Watelet, je causais littérature avec M. Empis. Rentrés à deux heures, en attendant Bonnechose, il m'a lu un acte du *Changement de Ministère,* comédie reçue aux Français. Le premier acte m'a paru très bien. A trois heures, Bonnechose est arrivé de Saint-Cloud, où il est bibliothécaire.

J'ai lu. Mme Empis était là. Tu sais qu'elle est jeune, jolie et très spirituelle. Le premier acte lui a paru très bien; son mari a demandé encore quelques explications, quelques développements. Le deuxième acte a produit de l'effet. Le troisième et le quatrième les ont enlevés; le cinquième... c'est là que le cœur m'a battu... eh bien! le cinquième les a enlevés encore. Il a gagné cent pour cent (expression commerciale). J'étais dans une agitation que mes auditeurs partageaient. Mme Empis, assise, s'appuyait sur une table, et son bras soutenait son joli visage enflammé par cette lecture. Il est vrai que j'ai lu avec une force et une justesse qu'on a louées. M. Empis s'écriait : « C'est admirable; il y a là un succès de vogue; mais il faut encore travailler le premier acte. » J'en suis convenu, j'ai goûté ses observations. Mes mains tremblaient d'émotion. Je me suis approché de la fenêtre. La scène que présentait la nature en ce moment était admirable; une teinte bleue très prononcée régnait sur la vallée; le Mont-Valérien était éclairé; une côte située à huit lieues de là était brillante de lumière; la Seine étincelait; et pourtant le soleil s'était à demi voilé. En peintre, en artiste (car Mme Empis l'est par goût; sa position sociale ne lui ôte pas l'amour des arts) elle s'est récriée sur la beauté de cet effet, vraiment magique. « Votre lecture, me dit-elle, et l'émotion qu'elle m'a laissée me font mieux sentir la majesté du tableau qui est sous mes yeux. » On s'est mis à table. Mme Empis n'a pas pu manger, ni moi non plus. Un peu de vin de Madère m'a remis pourtant, et le dessert m'a retrouvé vif et dispos. Nous nous sommes promenés dans le parc anglais du château et la nuit seule nous a fait rentrer. MM. Empis et Bonnechose n'ont pas cessé de me prédire un beau succès. Mme Empis s'est unie à ces messieurs. Je me suis retiré à

neuf heures, j'ai descendu la terrasse, et à onze heures une meudonnaise accélérée m'a remis à ma porte.

Cette journée a laissé en moi une impression délicieuse; mon amour-propre a été vivement exalté; cela compense bien des inquiétudes. Comment pourrai-je, après cette vie de littérature et de mouvement, me plaire à une existence terre-à-terre? Non! il me faut des succès! il faut emporter d'assaut une situation à la fois modeste pour la fortune et brillante pour la considération...

Le 21 juillet :

Il y a de l'embellie dans le ciel de nos affaires; cela finira par être un petit paradis; espérons! Toutefois, j'ai fait un peu la grimace à M. Harel, hier. Il est content de ce que M. Empis lui a dit; mais il m'a prié de lui rendre un service, c'est de lire ma pièce devant un comité de lecture qu'il vient d'organiser. Il y a des gens que je n'aime pas : Janin, l'auteur de l'*Ane mort* et de *la Femme guillotinée;* Soulier, de *la Quotidienne*, romantiques enragés. Je le suis aussi, mais pas à leur manière. A. Dumas a lu *Christine* à la Porte Saint-Martin; il a été refusé; il a lu *Elfride aux longs cheveux* à la Comédie-Française; il a été refusé. Hugo y a fait recevoir à l'unanimité *Marion Delorme* ou *Un Duel sous Louis XIII.*

Le 28 juillet :

Ma lecture est différée ; elle est renvoyée à la semaine prochaine. Ne t'en inquiète pas; ce retard provient des embarras d'une administration qui s'organise...

J'ai une imagination ombrageuse qui se tourmente elle-même; cette disposition de mon esprit provient un peu des contrariétés auxquelles j'ai été exposé, condamné depuis notre mariage. J'entrevois depuis quelques mois un avenir plus riant. J'ai besoin de le savourer près de toi. Je l'ai éprouvé, pas de bonheur pour moi sans Elisa. Mon existence est incomplète loin de toi. Mes facultés même ne sont plus aussi développées; il y a affaissement en mon esprit et vide en mon âme.

Viens, ma bien-aimée, le bonheur dont nous allons jouir

te rendra la santé plus vite que les ordonnances de la médecine. Tu auras devant toi la perspective d'un succès pour ton Gustave. Moi, je rassemblerai toutes mes forces pour composer un nouvel ouvrage qui m'élève encore plus haut; je tâcherai de tirer parti de ceux que j'ai en portefeuille. Nous ferons quelques promenades hors de Paris, nous ajouterons quelques belles journées à nos souvenirs, quelques plaisirs purs et doux même par leur simplicité à ceux que nous avons goûtés ensemble; il nous faut si peu de chose pour être heureux, quand nos bras se touchent, quand nous marchons au hasard devant un peu de verdure. Viens, ma bien-aimée, si nous avons quelques nouvelles contrariétés, nous nous consolerons en sentant qu'il est au fond de nos cœurs des sentiments d'amour et d'une piété douce que les hommes ne sauraient nous ravir...

De Drouineau à son ami Méneau, Paris, 4 août 1829 :

...Eussiez-vous ouï qu'après les éloges dont on m'a accablé, après les promesses écrites, verbales, réitérées, *La Sibylle* serait refusée par le comité de l'Odéon? Ce coup m'a été sensible. Je m'y attendais si peu. M. Taylor, que je suis allé voir le lendemain, m'a dit que ce rejet était une chose arrêtée d'avance. M. Empis en a été indigné. Valmonsey (4) m'a fait inviter à déjeuner par l'intermédiaire de M. Taylor. Dimanche, je lui ai lu ma pièce; elle en a été très contente, sauf quelques changements qu'elle désirait, changements faciles à faire. Lundi, je lis au comité du Théâtre-Français; et *La Sibylle* est accueillie assez favorablement; reçue, mais on y veut des corrections. M. Taylor est chargé de me les indiquer.

Ainsi, deux lectures en quatre jours! Je ne vous raconterai pas tous les incidents de ce drame en action; ils me sont peu agréables et me fatiguent à écrire...

Une consolation s'offre à moi dans cet ouragan continuel de contrariétés et de revers. *Françoise de Rimini* va être joué cet hiver. Valmonsey désire ardemment le rôle, et Taylor me l'a promis formellement et de lui-même...

(4) Jeune sociétaire de la Comédie-Française.

Il faut avouer qu'il y a de quoi abattre le courage le plus ferme. Le mien a été un instant ébranlé; il renaît encore. Est-ce la fatalité qui me poursuit? La fatalité n'est qu'un mot... Manquerais-je de talent? Quelques années d'effort me l'apprendront!

Je regrette que cette nouvelle arrive précisément au moment du départ d'Elisa. Consolez-la; dites-lui qu'enfin ma pièce est admise, et que *Françoise de Rimini* va être représentée. A quels chagrins je l'ai associée !

§

Voici les jours des grandes épreuves! Sa femme est revenue à Paris à l'automne. Le mal fait d'effrayants progrès. Drouineau a noté *La dernière promenade.*

Viens, la voiture attend : il fait beau, le soleil
Brille sur la feuille jaunie;
Viens, les chevaux d'un mouvement pareil
Nous conduiront au pas sur la terre aplanie;
Un reste de verdure est doux à tes regards,
Un air frais te vaut mieux que celui de ta chambre;
Allons, le soleil de novembre
A de l'éclat encor le long des boulevards.

La compagne adorée meurt dans la nuit du 24 décembre 1829. Le poète conclut,.après de longues, douloureuses incertitudes, par la foi la plus ardente, par le besoin physique et moral de se réfugier en Dieu :

Aime ton Dieu; combats; ta vie est une lutte.
On peut se relever plus grand après la chute;
Il est beau de tomber en de si hauts combats;
On n'en ramasse point les palmes ici-bas.

Et son dernier cri est celui du Chrétien; il évoque Jésus :

Il allait, enseignant la tendre charité,
La dignité de l'âme et son éternité,
La prière, la foi, le pardon des injures,
Comment des affligés on guérit les blessures,

Et comme on doit verser sur le front bien-aimé
Son amour le plus pur et le plus parfumé.

§

Gustave Drouineau va se vouer frénétiquement, désormais, au labeur acharné. Le 19 janvier 1830, il écrit à Méneau :

Je médite un roman philosophique d'un ordre plus élevé, plus vaste qu'*Ernest*; il ne s'agit rien moins que d'attaquer le matérialisme général que je vois régner dans notre jeunesse actuelle, il s'agit de lui prouver que, sans croyances religieuses , il n'y a pas de bonheur possible sur la terre...

J'ai besoin d'une diversion puissante. *Françoise de Rimini* pourra-t-elle l'opérer? Entre nous, je compte sur un succès honorable, mais cette pièce est trop sagement conduite pour un succès de vogue.

Hernani passe en février 1830. Drouineau voit enfin sa pièce entrer en répétitions quelques jours plus tard. Mais il est en proie au doute. Le 20 mars, il s'écrie :

Mon Dieu, que la vie est triste! J'ai essayé d'aller au spectacle, j'ai été plusieurs fois obligé de sortir avant la fin de la première pièce; quand il m'arrive d'écouter tout le soir ces acteurs qui pleurent sur des maux imaginaires, alors que j'en ai, moi, de si cuisants dans le cœur, de si inguérissables dans la tête, je marche le front baissé, il n'y a pas jusqu'à la terre que je foule qui ne me donne d'horribles émotions.

Nous apprenons par une lettre à son frère, 22 mars 1830, que *Françoise de Rimini* doit être représentée — « si l'on ne met point de bâtons dans les roues » — du 15 au 20 avril. Le poète ajoute :

Entre nous, je n'attends qu'un succès d'estime, malgré les efforts des ultra-romantiques qui, à coup sûr, viendront me siffler... Je commence à revoir le monde : Cauchois-Lemaire, Béranger, Mme Récamier, Chateaubriand, Lamartine, Dela-

vigne. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. de Barante, qui me remercie de lui avoir envoyé *Ernest*, et qui m'adresse des compliments flatteurs à ce sujet. Mon livre grandit de jour en jour dans l'opinion. Ah! ça, cuirassez-vous contre les efforts de la cabale, qui menace *Françoise*. Elle est inévitable.

Le 19 avril, il déclare :

Oui, *Françoise* sera représentée le 29 ou le 30 mai, sans aucun doute. Gare les ultra-romantiques! Gare les classiques à perruque! Je suis entre deux feux. J'ai reçu des lettres anonymes menaçantes. Ami ou ennemi? Qu'êtes-vous, me dit-on?

Drouineau nous met au courant des petites coteries de la Comédie, le 31 mai 1830 :

Joanny est tombé malade au commencement de mai; mais quinze jours après il a été mieux. Alors Hugo a prévu que si j'étais représenté et que si j'obtenais le succès qu'on attend de ma pièce, les représentations de la sienne seraient retardées... Hugo a presque tous les journaux à sa disposition, et il veut, suivant son expression, mettre le pied sur la tête du siècle. Mais il trouve des résistances. Un talent réel ne saurait faire excuser l'arrogance, l'extravagance, le délire. Ce tartufe du libéralisme a refusé 2.000 francs de pension, et il en a 4.000. Il fait mettre dans tous les journaux qu'il est désintéressé, incorruptible, et ce prêcheur d'indépendance littéraire ne veut de liberté que pour lui; il s'est composé une cour où il fait le petit Napoléon... On m'a envoyé aujourd'hui un bulletin de répétition pour demain... J'attends, je m'ennuie. La cabale d'Hugo triomphe à me voir acculé vers l'été et les élections. Je l'ai prévu, mon inhabileté pour l'intrigue empêche mon talent de prendre, de développer tout son essor. Et puis avec un corps si faible, si peu de représentation, si peu de hardiesse à me produire, un maintien un peu gauche, il me faudra de grands efforts pour percer dans le monde...

Je dîne assez souvent avec Béranger. J'ai récité une scène de *Françoise* devant Chateaubriand. Il a été ému jusqu'aux larmes.

Le 28 juin, la pièce est enfin jouée rue de Richelieu. Elle a du succès. Drouineau devient un personnage; il représente une idée en littérature. Une indisposition de Joanny arrête les représentations, mais l'auteur peut écrire, le 25 juillet :

Ma pièce a été mise en vente et s'enlève rapidement de chez mon libraire (300 exemplaires en une journée). Vous recevrez vos exemplaires. Vous pouvez y compter. J'en donne ma parole de romantique, mais de romantique libre.

§

La révolution approche, voici ce qu'il mande à Méneau, le 27 juillet 1830 :

Je voulais t'écrire, mais j'étais suffoqué d'indignation. J'allais dans les rues de Paris frémissant de rage de voir notre beau pays calomnié par des ministres qui l'avilissent et lui préparent de sanglantes réactions. Des larmes coulent de mes yeux... ces hommes n'ont dans la poitrine ni cœur ni conscience... Ils fascinent le roi. Malheureuse dynastie! Qu'arrivera-t-il? Courberons-nous la tête sous le joug? Serons-nous dégradés aux yeux des nations? Ne serons-nous plus Français?...

Oh! mon ami, mon style a quelque énergie, dit-on, oh! s'il m'était permis d'écrire tout ce que je sens, il s'élèverait peut-être à l'éloquence. Mais la prison s'ouvrirait pour moi, et vous me plaindriez, et mon père et ma mère gémiraient. Si je n'avais à sacrifier que mon avenir, je me dévouerais, mais puis-je disposer du repos et des espérances de ma famille? Je ne sais si ces considérations seront assez puissantes pour m'empêcher de me jeter dans la mêlée.

Et Drouineau, en effet, ne résiste pas; il se lance dans le mouvement insurrectionnel. Il fait partie de la Commission provisoire du XI[e] arrondissement. Les lettres adressées à La Rochelle en ce mois d'août se rapportent aux événements politiques; et la littérature n'a rien à y voir. Le 9 août, il est envoyé en députation au duc d'Or-

léans. Ses *Stances à la liberté* sont lues, le 10, à la Comédie-Française.

En septembre, on n'a pas encore repris *Françoise de Rimini,* qui n'est plus de circonstance. Le 17, il écrit à son père :

On ne veut plus que des pièces à allusions. Voilà le *Brutus* d'Andrieux qui vient d'obtenir ce genre de succès. Je travaille donc à *Don Juan.*

Il est admis à présenter lui-même au nouvea roi un exemplaire de *Françoise de Rimini*; il se fait journaliste; il compose une série d'articles pour *le Constitutionnel*; il lit *Don Juan* à Mlle Mars, qui le jouera, sauf anicroches, à la fin de l'hiver.

Dans une lettre publiée en décembre, adressée à Cauchois-Lemaire (5), il se flatte pourtant d'abandonner provisoirement le théâtre en faveur des événements et de reprendre ses études de législation et d'économie politique.

En 1831, le voilà décoré de la Croix de Juillet, membre du comité politique de la Seine, membre de la Société philotechnique. Une brillante reprise de *Françoise de Rimini* ne réussit pas à calmer sa tête, toujours en ébullition. Il publie dans le *Livre des Cent et un* une nouvelle intitulée : *Une maison de l'Ecole de Médecine.* C'est le récit d'une visite à la maison de Marat.

Survient, dans les premiers jours de mai 1831, l'incident du dîner des *Vendanges de Bourgogne,* qui devait augmenter le nombre de ses détracteurs dans tous les clans. Rappelons les faits :

Drouineau avait été invité à une agape « patriotique » offerte à Cavaignac, Guinard, Trétat, etc. Il s'y rendit avec son ami Cauchois-Lemaire. La première partie du dîner se passe bien; mais, à l'heure des toasts, ce fut un délire insoutenable. Certains convives hirsutes brandirent même des poignards.,. fraternels. Agacé d'abord, puis exaspéré,

(4) Publiciste, historien, né à Paris en 1789, mort en 1861.

l'honnête Drouineau se dressa de toute sa petite taille et cria : « Je suis Gustave Drouineau, et je ne saurais assister à de telles horreurs. » Une bordée de sifflets répondit à cette exclamation; et Drouineau sortit en jetant son verre à la tête des braillards, que ce geste significatif avait calmés sur-le-champ. La conséquence ne se fit pas attendre. Il se rendit suspect, non seulement aux énergumènes de l'extrême-gauche, mais encore à la police! Il fut appelé comme témoin, lorsque l'affaire vint devant les assises, et il déclara partager les idées des accusés. Il fut condamné à une amende, dont son maigre budget se trouva fort obéré. Ce dîner « patriotique » lui coûta cher!

Sa réputation littéraire continuait cependant de s'affirmer, malgré les doutes que révèle ce fragment du 31 août 1831 :

...Toute la question se résout à ceci, pourquoi n'a-t-il pas été avocat, avoué ou notaire? Pourquoi? Parce que je ne pouvais pas l'être, parce qu'à quinze ans j'ai essayé du notariat, et Dieu sait le pronostic que Me Lécuyer avait tiré de mon inaptitude. Avocat, les affaires m'eussent répugné; avoué, j'aurais fait déserter mon étude après six mois d'exercice; mes distractions, mon ennui auraient mis la clientèle en déroute.

Le 6 octobre, il écrit :

Hier au soir *Don Juan d'Autriche* a été reçu par acclamation et d'enthousiasme à la Comédie-Française; cela a été un vrai triomphe. Cette prévention qui pèse encore sur moi régnait dans l'assemblée quand j'ai commencé à lire; je l'ai vaincue. Ma lecture était si vive, si nette, si saisissante qu'à la fin tous mes auditeurs, vieux comédiens, étaient électrisés, magnétisés. Vous ne vous doutez pas à La Rochelle de ce développement de talent pour la lecture que je possède actuellement et qui a fait dire à Mme Récamier devant Chateaubriand que jamais mes pièces ne sont jouées comme je les lis... Bref, *Don Juan* sera mis à l'étude dans quelques mois...

Pauvre Elisa! qu'elle serait heureuse, si elle vivait, des succès qu'on prédit à son Gustave. Hier, j'étais si agité en rentrant dîner seul, n'ayant pas un cœur où disposer mes sensations, que j'effrayais ma domestique par mon irritation nerveuse...

§

Drouineau vend *Le manuscrit vert* 3.000 francs à Gosselin pour les deux premières éditions. Ce roman, en deux forts volumes in-8°, n'a pas la prétention de changer la société; mais l'auteur, en mettant le spiritualisme et le matérialisme en regard, s'efforce à indiquer les oppositions des deux systèmes. Il marque les points extrêmes; les intermédiaires s'y intercalent d'eux-mêmes.

Il dépeint le jeune homme hésitant à se lancer dans le matérialisme et l'homme qui s'en fait une vanité; la femme qui est encore retenue par le charme d'un amour profond et vrai, et la femme qui veut sa beauté; le jeune patriote et l'athée en politique. Le protagoniste Emmanuel, un frère d'Amaury, commence par un spiritualisme un peu incertain; il lutte contre lui-même; n'ayant pas encore de principes bien arrêtés, il y supplée par *le Manuscrit vert*, sorte de formulaire moral, à lui légué par son père.

Ce manuscrit vert est sa conscience visible; les deux principes luttent en lui, puis viennent les combats contre la société. Le sociologue montre que son héros, ayant le courage de mettre son pur spiritualisme en pratique, devient pour le vulgaire un fléau; on lui nie ses vertus l'une après l'autre, on l'étouffe, on le confisque et à peu de frais. Et comme le catholicisme, envisagé par rapport aux individus, est digne de respect, l'auteur l'a entouré de vénération toutes les fois qu'il n'était pas un instrument politique. Il exalte tout ce qui révèle le principe de l'animisme, ce système de Stahl, dans lequel l'âme est la cause première des faits vitaux aussi bien que des

faits intellectuels; tout ce qui s'élève au-dessus du terre à terre, des intérêts purement matériels. Il prêche les illusions démocratiques qui ont cours à cette époque. Il est tout au socialisme chrétien, accuse le saint-simonisme de l'avoir démarqué et rendu funeste. Il voudrait que tout prosélytisme enseignât Dieu et l'âme.

La philosophie de Drouineau tourne sans cesse autour de ces idées, dans ses romans. C'est toujours sa préoccupation :

Je voudrais, dit-il, qu'un homme puissant par son génie descendît dans l'arène de nos passions turbulentes, se colletât avec les intérêts irrités, les arrêtât, les convainquît d'insuffisance en fait de bonheur et les ramenât haletants vers les croyances.

Il s'écrie, et c'est en quelque manière sa doctrine :

Appliquer le christianisme à la société est une belle et digne tâche, l'œuvre du grand nombre. A nous donc, écrivains, moralistes, de flétrir l'impudeur du vice et les vénalités à antichambre! A nous de prêcher l'égalité de l'Evangile et de réclamer du pain pour l'ouvrier.

Ce qu'il faut louer dans ces romans, c'est la flamme qui anime les pires incidents! Et que d'aperçus ingénieux, que de relations délicates!

Le Manuscrit vert remporte le plus brillant succès. L'auteur le constate; mais il se lamente :

Au théâtre, je n'ai pas une position faite. Delavigne représente une idée. C'est le classique dans sa belle régularité et qui s'est enrichi des fautes et des beautés de ses adversaires. Ma position est mixte, incertaine; et je n'ai pas assez d'argent pour composer lentement un ouvrage qui me mettra en première ligne. Peut-être aurais-je les facultés nécessaires; je le crois. Mais l'argent! Vivre!

Don Juan est bien; j'en espère un succès très honorable, mais peut-être la Comédie-Française n'y voit-elle pas un de ces succès d'argent qu'elle attend de l'ouvrage de Delavigne

ou des hasards d'une rapsodie romantique. Le scandale est exploitable, et exploité — ceci entre nous.

En résumé, je suis à portée de tout et je n'arrive à pas grand'chose... Je m'éteindrai sans tenir ce que je promets aux lettres parce que j'ai toujours vu les choses par ce qu'elles ont de vaste et de beau; les entreprises médiocres m'ennuient.

Au printemps de 1832, il est atteint du choléra. Il écrit à Méneau, le 2 mai :

J'échappe à la mort et je renais peu à peu à la vie, à l'espérance; mes forces sont lentes à revenir... J'ai vu la mort s'approcher, et elle ne m'épouvantait pas, ma conscience était en repos; je ne regrettais que ma famille et mes amis; il m'était douloureux de n'avoir aucun de vous là près de mon chevet, à qui je puisse serrer la main; mais je me résignais à la volonté de Dieu. J'étais seul quand la maladie s'est emparée de moi; seul! et dans un état difficile à décrire! Un jeune étudiant, mon voisin, est venu à mon aide avec un empressement dont je lui serai toujours reconnaissant...

Il trouve le titre de son nouveau roman : ***Résignée,*** dont il lit des fragments dans les salons littéraires. Il est cependant toujours inquiet. En octobre, il écrit, à la veille de la publication des deux volumes de son livre :

J'ai de l'ambition en littérature, cher Méneau, tu le sais bien. J'ai fait des études insuffisantes au collège de La Rochelle. Une longue étude de mon âme y a suppléé. Je ressemble assez à Talma, qui s'écoutait pleurer; moi, je me suis regardé souffrir; et mon talent a pris de l'accroissement...

Au théâtre, je ne puis consentir à toutes les bassesses auxquelles il faut se résigner pour obtenir le grand succès. Acteurs, directeurs, j'envoie tout promener, parce que j'ai encore quinze, peut-être vingt ans devant moi pour accomplir ma destinée, à moins qu'une bonne fièvre cérébrale, voisine de folie, ne vienne y mettre fin avant le développement de ce que je me sens au cœur.

Don Juan n'est pas destiné à un succès d'affluence, attendu qu'il n'est pas assaisonné des horreurs voulues. *Louis XI*

de Delavigne n'a pas produit la moitié de l'effet de ses autres pièces, et je n'ai pas au théâtre sa réputation. Les rôles de *Don Juan* sont copiés, mais, je suis absorbé par *Résignée*, et les coulisses m'ennuient à mourir.

Oh! si je pouvais aller en Suisse l'été prochain. Seul parmi les rochers des Alpes, j'en reviendrais avec un recueil de poésies qui sont dans ma tête, et un drame qui a la prétention d'innover en faveur de la morale, de fonder en France un genre, comme je fonde peut-être le roman religieux.

En novembre, *Résignée* paraît. C'est un nouveau succès. Drouineau met en action les théories de son néo-christianisme, dont il a fait le but de sa vie. Le livre s'ouvre au dernier terme du cycle providentiel des idées libérales qu'est à ses yeux la révolution de juillet 1830. Il insiste sur la lassitude qui s'est faite dans les esprits. « L'avortement des espérances, dit-il, a détruit les convictions, mais l'immoralité est plus apparente que réelle. » Il est vrai que le matérialisme domine; presque tout se traduit par ces mots : jouissance, argent. L'égoïsme cupide nie le sentiment, oublieux de la révolution de juillet, qui a été un mouvement spontané, une énergique impulsion morale. Mais il y a déjà lutte contre cet état de choses; le républicanisme effraie la France, qui ne recommencera pas l'horrible 93. Une révolution parallèle à celle de 89 ne serait plus un progrès. De ce duel entre l'égoïsme et le dévouement naîtra le néo-christianisme, dont l'esprit sera tout d'amour, de charité, d'égalité, d'abnégation; il ne combattra que les passions mauvaises et ennoblira celles qui font éclore les vertus. Chacun doit apporter sa pierre au monument, qui sera l'œuvre de tous, sans que nul y mette son nom.

L'un des plus poignants incidents du récit est consacré à la grande figure de lord Byron, qui prend vaguement part à l'action et que d'ailleurs Drouineau avait chanté dès ses premiers essais.

Une lettre du 4 décembre 1832 témoigne du grand retentissement qu'ont ces deux volumes :

...Mais cette opposition aux idées dominantes trouve de nombreux contradicteurs. Je dois m'armer de courage pour continuer ma mission d'écrivain moraliste. N'importe, j'irai jusqu'au bout; rien ne me fera reculer, rien, absolument rien.

Je vais faire représenter *Don Juan d'Autriche*. J'ai signé la distribution des rôles hier; la pièce sera jouée dans quelques mois d'ici, à l'Odéon et au Théâtre-Français, tour à tour. Je publierai au commencement du printemps un autre roman, puis j'irai en Suisse avec Mme Récamier peut-être, qui m'a offert si gracieusement une place dans sa chaise de poste. Il m'eût été bien difficile de ne pas remercier vivement une si célèbre beauté, une si aimable enchanteresse. Je commence à croire que je réaliserai tout ce que j'ai rêvé dans ma jeunesse, que j'atteindrai à cette célébrité, qui n'est peut-être aussi qu'un glorieux tourment; suis-je à plaindre ou à envier?

§

Hélas! les troubles mentaux se font progressivement sentir après l'apparition de son livre *Les Ombrages* (mai 1833). Dans les trois contes spiritualistes qui composent le volume, Drouineau revient diversement sur sa thèse un peu fatigante du néo-christianisme. C'est toujours la lutte entre l'égoïsme et le dévouement. Le christianisme, pour se rénover, ne doit pas être seulement un rationalisme respectable certes, mais immobile, ni un mysticisme consolateur, mais qui reste individuel; il doit être mis en action. Ces contes peignent donc en une trilogie, d'abord la réalité et la puissance de l'âme, puis la perte par cette âme de toute liberté et de toute volonté, enfin la démence produite par cette perte.

Il est impressionnant de constater la préoccupation constante de la folie chez ce poète :

...La prostration des forces peut être la cause de bien des

malheurs, car ce dérangement dans les fonctions de l'organisme est le résultat d'une impulsion anémique trop forte sur un seul point et annihilée sur les autres. Préoccupez-vous trop longtemps, trop vivement d'une pensée absorbante, négligez l'exercice de vos autres facultés dans cette dangereuse contemplation, et à coup sûr votre raison, quelque puissante qu'elle soit, cessera d'être dans son état normal.

L'*Ironie* et les *Conférences poétiques* sont publiées en 1834. *L'Ironie* a un gros succès de vente; les *Confessions*, volume de vers, s'écoulent couçi-couça. Il y a de tout dans le premier de ces livres, qui mériterait d'être réimprimé : rien n'y est indifférent ni banal. On y trouve entre autres cette appréciation sur Napoléon :

Napoléon éloignait de lui les hommes purs de la Révolution, ceux qui croyaient encore aux principes que la France y avait proclamés et défendus à la face du monde, qui avaient entendu et compris; il détruisait la liberté, mais il en gardait un simulacre. Il avait organisé un Sénat, dont la complaisance et la bassesse devaient l'étonner lui-même, un Corps législatif muet et un Tribunat qui aurait des velléités et des semblants d'indépendance. Tel qu'il était, ce Tribunat lui inspirait des craintes, car il renfermait une minorité d'hommes libres. Sieyès semblait n'être venu trahir le Directoire que pour vendre des lambeaux de Constitution et son tiers de souveraineté républicaine. Du fond de son machiavélisme intérieur, Napoléon avait dirigé les partis en les effrayant les uns par les autres; il planait sur la politique européenne, qu'il faisait mouvoir par son ascendant, et s'informait des titres du faubourg Saint-Germain, et du nom des convives. Il voulait tout voir, tout connaître, tout juger. Il parlait d'abattre le Temple; il y avait trop de souvenirs là; cette vue l'importunait; il devait au moins cela à sa nouvelle monarchie...

L'état de l'auteur, qui s'aggrave chaque jour, donne un sens plus terrible à ces lignes sur le désespoir « ...fixe, qui commence si souvent la folie faite par la douleur ».

Et il y a, dans l'un des derniers chapitres, une scène magnifique, où une femme désespérée supplie les gens de la faire interner.

Quant au volume de vers, il contient de nobles poèmes dont beaucoup serait à citer. La pièce liminaire résume le livre; voici un fragment de cette *Introduction* :

Qu'importe un nom de plus aux pages de l'histoire?
Qu'importe un nom de plus à jeter en passant
A ce torrent de voix, que nous nommons la gloire,
Et qui nous flatte en menaçant?
Qu'importent ces lauriers dont les siècles se jouent?
L'histoire de ce monde est un flux et reflux,
Un naufrage de noms, qui tour à tour échouent...
Qu'importe un nom de plus?

Je n'ai point parcouru les villes d'Italie,
Ni la Suisse aux sommets par la neige argentés,
Ni Sion, ni les bois du val de Thessalie,
Ni le Tage aux bords enchantés;
Je n'ai point parcouru les provinces de France,
Ni Rome, où du granit le brin d'herbe est vainqueur;
Mais d'un œil assidu regardant ma souffrance,
J'ai parcouru mon cœur.

Cette fantaisie de jeunesse, que le poète intitule *Les Toits*, est d'une exquise fraîcheur. *Brouillard aux bords de la Charente*, *La Pierre levée*, *La Fièvre*, acclamée chez Mme Récamier et qui fit pleurer Chateaubriand, *les Voix de la Solitude* ne seraient pas déplacées dans bien des anthologies.

§

Mais Paul Drouineau était venu chercher son frère à Paris, pour le ramener dans sa famille, à La Rochelle; et un mieux paraissait se dessiner lorsqu'une erreur macabre vint interrompre les bienfaits de la cure.

Le 25 janvier 1835, le *Journal des Débats* annonçait la mort prématurée du poète en même temps qu'une nouvelle « qui eût sans doute adouci ses derniers moments »,

l'intention où était la Comédie-Française, sur demande instante de Casimir Delavigne, de commencer immédiatement les répétitions de son *Don Juan d'Autriche*. Gustave Drouineau démentit lui-même par une lettre au journal *La France de Bordeaux*, assurant qu'il était toujours en vie, et remercia le Comité.

La Comédie-Française, qui avait réellement l'intention de monter la pièce, demanda, dès le début de février, un manuscrit en bon état, puis écrivit à l'auteur, le priant, s'il ne pouvait venir, de désigner un représentant. Elle ne reçut pas de réponse.

Enfin, le 14 avril, Gustave Drouineau débarquait à Paris par la diligence, à l'arrivée de laquelle un docteur ami venait l'attendre. On prit une voiture, à la recherche d'un logis, et on finit par trouver, rue de Seine n° 18, une petite chambre au troisième.

Le docteur Brizard continua à le voir tous les jours.

Une chose remarquable, écrit ce docteur, c'est qu'en compagnie son intelligence me paraît tout à fait saine, tandis que, lorsque je le vois chez lui, il est triste, ses idées sont décousues, quelque peu déraisonnables. Quant à sa pièce, je lui en ai parlé souvent; mais il paraît peu s'en occuper jusqu'ici.

Cette indifférence persista. Après quinze jours, Brizard dut user d'un subterfuge pour mener Drouineau chez Jousselin de la Salle, alors administrateur du Théâtre-Français. Visite satisfaisante, mais à laquelle l'auteur ne prit aucun intérêt. Il ne parla que d'*Hernani* et de Victor Hugo, qu'il admirait, mais dont il ne pouvait souffrir le caractère.

Bref, une fois rentré en son logis, Drouineau enferma le manuscrit de *Don Juan*, que Jousselin lui avait remis pour y faire quelques corrections, dans son secrétaire, d'où il ne sortit que pour entrer dans sa malle, la veille de son départ.

Ce départ, plusieurs fois remis, eut enfin lieu le 15 mai;

et, à la fin de 1835, Drouineau fut conduit à l'asile de Lafond, près de La Rochelle, où il végéta jusqu'à sa mort.

Son agonie tragique dura quarante-trois ans. Jusqu'à sa dernière heure, le 19 avril 1878, il fut doux et charmant avec ceux qui l'entouraient. Chaque jour, le matin, pendant une dizaine de minutes, sa figure s'éclairait; il parlait du passé avec un enthousiasme juvénile; puis, soudain, un voile semblait descendre sur ses yeux profonds, et le regard du poète se fixait jusqu'au soir, obstinément, sur l'horizon de son pays natal.

JULES TRUFFIER

Sociétaire honoraire de la Comédie Française.

POÈMES

—

LA VOIX

à Paul Fort.

La première fois que j'entendis le chant des choses
J'étais tout blotti sur les genoux de ma nourrice.
Une blonde abeille bourdonnait parmi les roses,
Et des morts pistils jaillit la voix fascinatrice.

La deuxième fois que j'entendis le chant des choses
Je voyais saigner encor la vieille cicatrice.
Une aile d'oiseau frôla ma porte, et sous les roses
Reflets des charbons jaillit la voix fascinatrice.

La troisième fois que j'entendis le chant des choses
J'étouffais l'Orgueil et la Luxure et l'Avarice.
Mon livre oublié tomba soudain faute de gloses,
Et de chaque objet jaillit la voix fascinatrice.

*

SCHNITZEL

à Gustave Kahn.

Je vendais des oranges
Jouant du violon
Dans des villes étranges
Dont le nom est trop long.

Lorsqu'une jeune fille
Enfonça le poignard
De son regard de fille
Dans mon sage regard.

Et ce furent des lettres,
De doux billets d'amour.

— O bêtise des êtres,
Claire comme le jour!...

Oui, l'énorme enveloppe
M'arriva. Ce jour clair
J'étais bien plus myope
Que je n'en avais l'air.

J'approchai donc la tête
Et lus : mon nom, ci-joint...
Je suis assez poète,
Mais, voyons, à ce point!

La sinistre enveloppe
Jaune enfermait mon cœur!
Je n'eus pas de syncope,
Non, je suis si moqueur!

Mais ce lâche viscère
Ne voulait pas sortir
De peur de la lumière,
Et j'ai dû le saisir

Par les cheveux, de toute
La force de mes dents,
En lui disant : « Ecoute,
Que fais-tu là dedans? »

Mon cœur, sans doute aphone,
Ne me répondit rien,
Regardant ma personne
Comme on toise un vaurien.

(Car Il a des cheveux,
Les cheveux de ma mère.
Il a deux tendres yeux
Sur une bouche amère.)

Et pour fuir sa figure
Dont j'avais bien assez,

Je le mis dans l'obscure
Tombe de mon gousset.

Depuis je suis très triste
Sans aucune raison,
Puisque rien, rien n'existe,
Pas même l'horizon.

Je marche, marche, marche
En serrant mon gousset.
Mon œil de patriarche
Cache un Petit Poucet,

Un Petit Poucet leste
Qui scrute, bout par bout,
L'immensité céleste...
Rien! pas même un caillou!

Alors je marche et marche
En fermant mon gousset
Et l'œil de patriarche
De mon Petit Poucet.

Au tréfonds de mon être
Un caprice me mord :
Ah! je voudrais connaître
S'Il est tout à fait mort.

Je serre, serre, serre,
Fort, plus fort mon gousset.
Tais-toi, lâche viscère,
Et toi, Petit Poucet!

Car malgré mon silence,
— Pas même un ré, sol, la, *—*
Chaque passant me lance :
« Quel bruit faites-vous là! »

Je réponds : « C'est ma montre »,
Mais Il bat comme un fou!

Et lorsque je le montre
On dit que je suis fou.

*

LA TREPASSEE

à O.-V. de L. Milosz.

Elle avait trépassé sans souffrance et sans râles.
Ses yeux étincelaient encore et sous ses pâles
Lèvres les doux soupirs, les baisers de jadis
Coupaient le rythme long du long De Profundis.

Elle avait trépassé sans regrets et sans larmes,
En polissant son corps comme un guerrier ses armes.
Les épaules, les seins et ces aisselles d'or
Où se tut tant de fois la voix de mes remords.

Elle avait trépassé — matin ou crépuscule?
Nacre? soleil énorme? étoile minuscule? —
Elle avait trépassé dans un pays lointain.
— Nuit, aurore, midi, crépuscule ou matin?

Ah! je pense à présent qu'elle n'était pas morte.
Je le pense en suivant cette humble feuille morte
Qui passe et qui repasse ainsi qu'un leit-motiv
Vers l'invisible aimant du bourgeon primitif.

*

LE PERROQUET

à Tristan Klingsor.

Un perroquet du Brésil,
Jeune, beau, souple, subtil,
Attendait le mois d'avril
Pour y bercer son exil.
Un poète trop pressé
Prit l'oiseau; mais je ne sais
Quel malheur — futur? passé? —
Fit peur au poète. « Assez »,

Dit-il, « assez de fardeau,
Assez d'angoisse! Un jet d'eau,
C'est bien mieux. Vite, badaud,
Vite! Je l'offre en cadeau

Ce perroquet du Brésil,
Jeune, beau, souple, subtil,
Qui croit pouvoir en avril
Oublier son dur exil. »

Il avait froid, l'oiseau vert.
Le poète avait ses vers.
Le reste de l'univers
Avait le ciel à l'envers.

Seul le badaud dit, subtil,
Acceptant l'aubaine : « Avril?
Pour parfumer notre exil
Rien ne vaut l'Ainsi-soit-il. »

*

LES NUITS QUI ME CHANTENT

à Francis Jammes.

Une nuit, sur le gazon humide,
Je songeais à ma jeunesse morte.
Mon espoir, de plus en plus timide,
Hésitait, comme de porte en porte,
Devant le regard de chaque étoile.

Une nuit, sur le gazon humide,
Je sentais frémir la feuille morte,
Et ma foi, de plus en plus timide,
Hésitait, comme de porte en porte,
Devant le regard de chaque étoile.

Une nuit, sur le gazon humide,
Je fuyais l'Amour et son escorte

De remords. Mon âme, encor timide,
Hésitait, comme de porte en porte,
Devant le regard de chaque étoile.

Cette nuit, sur le gazon humide,
Dieu me fit entendre Sa voix forte.
Je n'hésitai plus : mon intrépide
Sébile allait joindre, à chaque porte,
Les regards de toutes les étoiles.

ARMAND GODOY.

LA CRISE DU SIONISME [1]

VERS UN CONGRÈS PANJUIF

—

Ce qui devait arriver est arrivé. La Grande-Bretagne, achevant le cycle de son évolution vis-à-vis du Sionisme, vient de révoquer, en fait, la Déclaration Balfour. Le Livre Blanc du 20 octobre 1930 déclare que la conception selon laquelle le but principal du mandat est l'instauration d'un Foyer National Juif est « totalement erronée », puis il mentionne une série de mesures, dont les deux principales sont : l'arrêt de l'immigration juive et le « contrôle » des transferts de terres. Cette nouvelle orientation politique a provoqué dans le monde juif une indignation facile à imaginer. Dans les milieux non-juifs, même ceux qui n'étaient guère favorables au Sionisme, on a considéré l'acte du gouvernement anglais comme un manquement volontaire à un engagement librement accepté, et des esprits modérés l'ont qualifié de « lourde faute politique » et de « mauvaise action ». En Angleterre même, des hommes probes et clairvoyants, tels MM. Stanley Baldwin, Austen Chamberlain et M. S. Amery, n'ont pas hésité à écrire que l'effet de ce Livre Blanc sera de « créer la défiance dans la bonne foi britannique, laquelle est la base la plus précieuse de la politique extérieure anglaise ».

En présence de cet accueil, le ministère travailliste a multiplié les déclarations et les explications tendant à

(1) Voir nos études sur le même sujet dans les numéros du *Mercure* des 1er Juin, 1er et 15 octobre 1928 et 1er octobre 1929. Voir aussi le débat à la Chambre des Communes du 17 novembre 1930 (*Times* du 18), qui confirme pleinement tout ce que nous disons ici sur les rapports anglo-sionistes.

atténuer l'effet produit par cette malencontreuse déclaration. En torturant le texte officiel, il essaya d'abord de persuader que ce Livre Blanc est tout à fait anodin, puis des officieux vinrent rejeter la faute sur des fonctionnaires qui l'auraient fait publier sans avoir consulté les ministres responsables. Nous ne nous arrêterons pas à discuter cet aspect de la question, qui affecte le prestige et la dignité britanniques. Pour nous, seul l'aspect sioniste de la question est intéressant, et c'est lui que nous allons examiner.

A vrai dire, par ses dispositions positives, le Livre Blanc en question ne présente pas, au point de vue juif, un bien grand danger. Il présuppose une adhésion bénévole des Sionistes aux projets de sir John Hope Simpson, qui ont servi de base à la Déclaration, et exige des fonds importants pour sa réalisation. Or, l'une comme les autres font défaut. Sans adhésion bénévole sioniste, la base, à la fois morale et juridique, du mandat anglais sur la Palestine disparaît. Le retrait du concours juif met les finances palestiniennes dans une situation difficile, et ce n'est évidemment pas le contribuable britannique qui va substituer une partie de ses revenus aux capitaux juifs qui depuis des années affluaient en Palestine. Le plan Simpson admet, avec une candeur peut-être excessive, que des Juifs — « riches Occidentaux » — continueront à envoyer des fonds en Palestine, tandis que d'autres Juifs — « peuplade asiatique » — seront traités comme des *natives,* des indigènes coloniaux.

Ainsi le plan Simpson, fait sien par le gouvernement britannique, ne mérite l'attention que parce qu'il apparaît comme le point final d'une politique cohérente et d'une grande continuité, menée depuis dix ans par la Grande-Bretagne à l'égard du Sionisme. Rappelons les principales étapes de cette longue marche vers le reniement.

1) Dès 1920 éclatent en Palestine, notamment à Jaffa,

des troubles anti-sionistes qui n'ont jamais eu lieu sous la débonnaire administration turque. Les troupes juives, faisant partie de la brigade qui avait pris part à la conquête de la Palestine, sont consignées dans leurs casernements par les autorités anglaises.

2) En juin 1922, le gouvernement de Londres publie un Livre Blanc qui déclare que ce n'est pas la Palestine qui doit devenir un Foyer National Juif, mais que ce dernier sera édifié *en* Palestine. Distinction subtile dans la forme, substantielle en fait.

3) En 1924, le gouvernement britannique, en la personne de Lord Balfour, auteur de la fameuse Déclaration, obtient au sein de la S. D. N., de la faiblesse d'un représentant de la France, que la Transjordanie soit séparée de la Palestine et soustraite à l'exercice du mandat.

4) En août 1929, éclatent à nouveau des troubles antisionistes, toujours ignorés sous le régime turc, où cependant l'« insolence nationaliste » des sionistes était infiniment plus grande qu'elle ne l'est sous l'administration anglaise. La Commission des Mandats de la S. D. N., qui a eu à connaître de l'affaire, n'a pas déchargé l'Angleterre de la très grave responsabilité de ces troubles.

Celui qui croirait cet enchaînement des faits, dont le dernier est la Déclaration du 20 octobre 1930, purement fortuit, remarquera cependant que :

5) Pendant toute la durée des dix dernières années, la grande majorité des fonctionnaires anglais, envoyés en Palestine, était choisie parmi les plus antisémites et les plus antisionistes.

6) Au point de vue législatif, violant à la fois l'esprit du mandat et une disposition essentielle de la législation musulmane, l'administration anglaise s'est refusée à mettre à la disposition des colons sionistes les terres « mortes » (mewath), et ceci malgré les vœux exprimés par la Commission des Mandats de la S. D. N.

7) En même temps, l'immigration était réglementée de telle façon que la Palestine, destinée à devenir le Foyer National Juif, était d'un accès plus difficile que n'importe quelle autre colonie anglaise non destinée à devenir Foyer National.

8) La Palestine, confiée à la Grande-Bretagne avec un mandat de la S. D. N., a été placée sous l'autorité du Colonial Office, comme une colonie de la Couronne, et non pas sous celui du Foreign Office, comme la France l'a fait pour ses territoires sous mandat, lesquels dépendent du ministère des Affaires Etrangères, et non pas de celui des Colonies.

Pour être complet et ne rien laisser dans l'ombre, rappelons que les deux prétextes invoqués par le gouvernement anglais pour justifier sa nouvelle orientation à l'égard du Sionisme sont : la prétendue opposition hébréo-arabe et l'exiguïté du territoire palestinien.

On ne saurait trop répéter que cette opposition n'a point existé avant la guerre sous l'administration turque. Rappelons aussi qu'en 1922 Arabes et Sionistes ont élaboré un projet d'entente et que c'est l'opposition du Colonial Office qui l'a fait échouer. En 1929 et 1930, les Sionistes ont demandé la réunion d'une conférence de la Table Ronde, où Juifs, Arabes et Anglais rechercheraient ensemble à concilier tous les intérêts en jeu. Ce sont encore les Anglais qui se sont opposés à cette initiative.

Dans ces conditions, il semble difficile de soutenir que l'opposition hébréo-arabe, qui en elle-même n'existe pas, puisse expliquer la politique adoptée par la Grande-Bretagne à l'égard de la Palestine et du Sionisme. Il nous paraît certain qu'il fallut précisément que les Anglais vinssent en Palestine pour que cette opposition naquît. Comme cela se produisit au Soudan contre l'Egypte, dès que les Anglais l'occupèrent, ou aux Indes entre musulmans et brahmanistes... Ceux que le processus par lequel une telle opposition intestine est suscitée intéresse

le trouveront exposé avec beaucoup de loyauté dans les livres d'un Lawrence ou d'un Philby.

L'autre raison invoquée pour justifier sa nouvelle orientation politique à l'égard du Sionisme : l'exiguïté du territoire palestinien et ses possibilités économiques limitées, n'est guère meilleure. Nous pourrions nous livrer à une critique sévère de ce que l'administration anglaise a fait pendant dix ans pour mettre en valeur le pays et augmenter précisément ses « possibilités économiques ». Mais est-ce sérieusement possible de retenir cet argument, venant de la part d'une puissance qui, sans nécessité ni raison, a séparé de la Palestine sa partie la plus riche et la moins peuplée — la Transjordanie — pour la soustraire — pourquoi? — à l'exercice du mandat ? *Nemo auditur propriam turpitudinem allegans.*

La démonstration que nous venons de faire nous paraît suffisante et nous n'insisterons pas davantage sur ce point. Bornons-nous à constater que, remise à l'échelle et placée dans son cadre véritable, la Déclaration du 20 octobre 1930 prend sa pleine signification et apparaît dans une lumière qui ne laisse rien dans l'ombre.

Le Sionisme a été pour la Grande-Bretagne un magnifique prétexte de se substituer à la France dans l'administration de la Terre-Sainte, tout en s'assurant, à l'est du Canal de Suez, un point d'appui qui commençait à manquer en Egypte. Il a servi aussi à attirer dans l'orbite britannique le Judaïsme américain, assez influent et dont le concours était nécessaire pendant la guerre. Les deux buts recherchés ont été atteints et les résultats sont maintenant définitivement acquis : il est conforme à l'intérêt britannique de vouloir reprendre le prix qu'ils avaient été payés. Les Anglais veillent à leurs intérêts, c'est leur droit et même leur devoir. Leur jeu, véritable chef-d'œuvre politique, est un modèle du genre.

Ainsi la carte anglaise jouée par les Sionistes est perdue. Elle n'a pas été inutile. Elle a donné au Sionisme sa

consécration internationale. Elle a permis de créer en Palestine un état de faits, dont la valeur ne doit pas être sous-estimée : les Juifs établis en Palestine sont déjà en nombre suffisant pour pouvoir, au besoin par les armes, défendre efficacement leurs vies et leurs biens, s'ils n'ont à affronter que les Arabes. C'est quelque chose.

Pour le reste, la création d'un Etat souverain, qui est le véritable but sioniste, le concours anglais se révèle, pour le moment, défaillant. Beaucoup de sionistes eussent souhaité le contraire. Mais du moment que la chose apparaît comme impossible, il convient de rechercher d'autres voies qui permettent au Sionisme de se réaliser. Il va de soi qu'en aucun cas la politique sioniste ne peut et ne pourra être hostile à la Grande-Bretagne. Il est également certain que, le but sioniste atteint, la seule politique possible pour ce futur Etat sera une alliance avec l'Angleterre; mais pour un certain temps le Sionisme doit renoncer à la collaboration britannique, en choisissant une voie nouvelle.

Cette voie nouvelle, c'est indépendance de la politique sioniste.

Pour entreprendre une telle politique indépendante, — et nous avons précisé qu'indépendante ne veut pas dire hostile à qui que ce soit, — le Sionisme doit d'abord passer en revue ses forces véritables : pris isolément, il est faible. Jusqu'à présent, l'identification du Sionisme et du Judaïsme n'a pas encore eu lieu. Toutefois, même en demeurant distinct du grand corps juif, c'est en lui que le Sionisme puisait ses forces. Son incontestable base morale et psychologique est dans son messianisme natif. Souvent celui-ci s'assoupit, mais il ne disparaît jamais. Ce peuple, dit Bernard Lazare, « montre de l'enthousiasme pour tous ceux qui lui disent qu'ils vont le conduire dans la Terre Promise ». Le messianisme, qui était à la fois religieux et national, voit avec le Sionisme le caractère national l'emporter sur le caractère religieux :

l'essence reste la même. Par là, le Sionisme représente les tendances et les aspirations les plus intimes de l'âme juive. Pour un peuple à existence plusieurs fois millénaire, la succession des états et l'amplitude des oscillations sont beaucoup plus lentes que pour les autres. L'idée sioniste et son idéal, à la fois politique et moral, ne se sont pas encore imposés au peuple juif, mais de George Eliot à Weizmann, par les longues étapes jalonnées des grands noms de Pinsker, de Hess, de Herzl, d'Ahad Ha'am, de Berditchevsky, une sorte de substitution s'opère de l'idée politique à la vision mystique. Celle-là hérite de celle-ci sa puissance innée. Le peuple juif est en marche vers sa « sionisation ». Le monde juif dans sa grande majorité a reconnu le Sionisme et l'a pour ainsi dire adopté. Il ne s'est pas identifié avec lui. Il y a des degrés intermédiaires qui séparent l'apôtre d'une idée et son martyr des tièdes sympathisants. C'est question d'organisation que de les encadrer dans un seul mouvement et d'obtenir de chacun les efforts et le rendement dont ils sont capables.

L'organisation ne peut être basée que sur la connaissance profonde, la connaissance intime « du dedans » des divers éléments qui composent l'ensemble. Si l'on étudie la constitution intérieure du peuple juif, on aperçoit nettement cinq éléments différents. Nous allons les étudier un par un et nous efforcer de déterminer leurs virtualités.

a) L'élément le plus sain, mais aussi le plus arriéré, est représenté par les Juifs orthodoxes, croyants et pratiquants, que l'on ne voit plus que dans l'Est européen, avec leurs longues barbes, leurs papillottes, leurs lévites noires et leurs casquettes plates. Ils se subdivisent, à leur tour, en *hassidim,* pleins d'adoration pour leur thaumaturge, le Rabbi miraculeux, et les *mithnagdim,* cette sorte de protestants du Judaïsme, qui étudient le *Talmud* en repoussant la *Kabbala,* contrairement aux premiers.

qui négligent le Talmud et ne voient la vérité que dans le mysticisme. Indubitablement, les talmudisants sont plus évolués que les mystiques et n'ont ni le fanatisme ni l'étroitesse d'esprit de ces derniers : au point de vue de leur adaptation possible aux conditions actuelles de l'existence, les *mithnagdim* représentent un élément beaucoup plus évolué. A l'exception du petit groupe *mizrahiste,* les orthodoxes étaient, jusqu'aux derniers temps encore, hostiles au Sionisme qui heurte leurs croyances. L'usage profane de l'hébreu, langue sacrée, la substitution du nationalisme au messianisme mystique, l'apparent et, quelque peu, insolent athéisme des premiers sionistes, leur ont inspiré des craintes qui s'évanouissent, mais qui ne sont pas encore complètement disparues. C'est sans hésitation que nous qualifions cet élément de plus sain et de plus précieux : ils ont conservé les cadres moraux solides qui seuls font les peuples forts. Leur évolution les oriente infailliblement vers le Sionisme. Ils ont encore à faire leur Grande Révolution et à s'émanciper en tant qu'hommes : entre l'assimilation et leur état actuel, il y a le Sionisme. Ils représentent les réserves sionistes.

b) Le deuxième élément, venant tout de suite après les orthodoxes, sont ceux que l'on appelle les « populistes » juifs, et dont le doctrinaire et le théoricien est M. Simon Doubnow. Ceux-ci repoussent à la fois le Sionisme et l'assimilation. Ils ne sont pas sionistes, car le Sionisme leur paraît irréalisable et ils ne veulent pas attacher l'existence du peuple juif à une chimère; mais ils se rendent également compte de l'impossibilité matérielle d'une assimilation sincère avec des Polonais, des Roumains, etc. Pris entre ces Scylla et Charybde, ils se réfugient dans une sorte de particularisme spirituel juif. N'étant pas sionistes, ils ne reconnaissent pas l'hébreu, et sont ainsi obligés de se rabattre sur le *yiddisch* comme langue qui leur donne l'unité spirituelle qui leur manque. Ce lien

est faible et artificiel : le Juif est fier de l'hébreu, qui a l'auréole d'un magnifique passé et contient, avec ses splendeurs magiques, les promesses d'un avenir auquel un Juif ne peut pas renoncer. Par contre, il méprise le *yiddisch*, même quand il l'utilise, car ce jargon est tout imprégné des senteurs pestilentielles, bien que, hélas, familières, du ghetto. Le *yiddisch*, ce symbole du parti populiste, recule chaque jour devant l'hébreu unificateur des Sionistes, et devant les langues étrangères. A son image, le parti populiste est destiné, en partie, à se résoudre dans le Sionisme, en partie à se laisser absorber par l'assimilation.

c) Le parti de l'assimilation, uni en apparence, est en réalité une mosaïque qu'aucune idéologie véritable n'anime. En font partie les israélites qui n'ont plus rien de Juif, mais qui ne se convertissent pas, soit par une vague réminiscence sentimentale, soit parce qu'ils reculent devant la lâcheté d'un abandon des coreligionnaires malheureux et persécutés. Ce parti se compose surtout de la masse de tous ceux, disséminés du Kamtchatka jusqu'à la Nouvelle-Zélande, qui, échappés à l'enfer de Lemberg ou de Kluj, veulent jouir en paix de leur nouvelle existence, avec la sécurité des biens et des personnes qu'elle leur assure, et ne demandent qu'à oublier eux-mêmes qu'ils sont Juifs. Toute nouvelle vague d'immigration, que le réservoir de l'Est européen déverse, est considérée par eux comme une menace directe pour leur tranquillité. Que cette attitude soit peu généreuse, c'est certain, mais elle est un fait avec lequel il faut compter. Nous plaçant au point de vue sioniste, nous sommes fondés à croire que, si l'attachement sentimental à la Palestine n'était pas suffisant pour les masses assimilationnistes afin qu'elles collaborent à la réalisation du Sionisme, elles le soutiendront néanmoins, pour qu'il écarte de leurs têtes la menace de l'antisémitisme violent, que les hordes des Juifs polonais, ukrainiens ou roumains risqueraient

d'amener avec eux dans des pays qui l'ignorent encore.

d) A ces trois grands groupements purement juifs, il faut ajouter encore les masses socialistes d'origine juive. Masses hétérogènes au possible. Il y en a parmi elles qui sont franchement assimilationnistes, d'autres qui s'identifient avec le mouvement « populiste ». Un certain nombre de ces « internationalistes » sont sionistes, sans s'apercevoir de tout ce qu'a de paradoxal et d'absurde un pareil cumul. Par un tour de passe-passe, qui serait plaisant s'il n'était pas si mystérieux, quelques chefs du socialisme mondial se sont laissé persuader de la possibilité *actuelle* d'être à la fois sioniste et socialiste. Peut-être cette confusion et cette ignorance tiennent aux parallèles que l'on essaie d'établir entre l'idéologie socialiste et les tendances intimes de l'âme juive. Pour nous, il est certain que le socialisme, comme parti politique juif, est quelque chose d'essentiellement artificiel et passager : du moment qu'il n'existe pas d'économie nationale juive, un parti socialiste juif est une absurdité logique. Un ensemble de circonstances a créé l'illusion optique qu'un tel parti existe effectivement ; en réalité, ce n'est qu'une façade des sympathies juives pour les partis de gauche et d'extrême-gauche, aux tendances internationalistes, qui se sont toujours opposés à l'antisémitisme, apanage des partis de la droite nationaliste.

e) Au centre de ces divers groupements ou partis juifs, au point géométrique où toutes les lignes se croisent, demeure le Sionisme, qui garde les clefs de la moderne citadelle messianique. Demain il absorbera les orthodoxes et la majeure partie des « populistes ». Opposé de toute sa force à l'assimilation, il est sûr que, dans son propre intérêt à elle, cette assimilation sera obligée de l'aider. Le bloc sioniste n'aura en face de lui que l'impuissant et artificieux assemblage socialiste, dont la douloureuse obstination veut encore douter de la trahison du socialisme anglais. C'est une question de temps et

d'opportunes sympathies, pour que le Sionisme se libère de son excès de socialisme et n'en garde que l'indispensable élément d'organisation harmonieuse, afin de réaliser, dans les conditions les meilleures, hors l'anarchie de la production individuelle, l'œuvre de la reconstruction.

De cette esquisse à très larges traits que nous venons de faire, il apparaît que le concours unanime des Juifs pour l'œuvre palestinienne n'est pas une chimère.

Nous ne prétendons pas que tous les Juifs soient devenus ou puissent devenir sionistes. Ce qui nous paraît évident, comme nous l'avons dit plus haut, c'est qu'à l'heure actuelle la grande majorité des Juifs admet le Sionisme comme éventualité, tandis qu'avant ils le repoussaient comme chimère. Trois preuves peuvent être fournies de l'évolution qui s'est produite. La première est la constitution de la *Jewish Agency*, — organe international censé représenter le peuple juif auprès de la S. D. N. Le principe posé à la base de cette *Agence juive* a été que Sionistes et non-Sionistes y figurent dans la proportion de 50 pour cent chacun. Or, que signifie la participation des *non-Sionistes* à l'édification de la Palestine, sinon la reconnaissance officielle du Sionisme par le corps du Judaïsme mondial? Pour notre part, nous ne nous faisons aucune illusion sur l'efficience de ce concours que nous avons assez vivement critiqué ici-même le 1er octobre 1928. Mais, tout en conservant des doutes sur l'efficacité d'une mesure, on peut apprécier à sa pleine valeur sa signification symptomatique, d'autant plus que les réserves que nous avons émises antérieurement à la constitution de l'Agence et qui se sont trouvées confirmées par les événements, visaient les modalités et non pas la conception elle-même.

Les deux autres preuves de la croissante solidarité juive avec le Sionisme peuvent être trouvées dans les réactions du monde juif non-sioniste en face des événements d'août 1929 et du Livre Blanc du 20 octobre 1930.

Des massacres et des pogromes ont eu lieu dans plusieurs pays. En 1919 des centaines de milliers de Juifs périrent en Ukraine. La réaction du monde juif fut vive, mais cependant infiniment moins violente que celle qui suivit le massacre d'une centaine de vieillards, de femmes et d'enfants à Hébron et à Safed. Des sommes de l'ordre de dizaines de millions furent réunies pour faire face à la situation. Cette discrimination, que rien de logique n'explique, fut partagée par les non-Juifs au même degré que par les Juifs. Les principaux journaux français envoyèrent en Palestine leurs correspondants. Aux Etats-Unis, l'arrivée du Zeppelin elle-même fut éclipsée par les nouvelles hiérosolimitaines. Cet ensemble de phénomènes presque mystérieux révèle combien peu le Sionisme est une absurdité et combien est grande l'anxiété morale et intellectuelle que cette transmutation mystique détermine chez les Juifs.

Le Livre Blanc du 20 octobre 1930 a provoqué des effets moins violents à la surface, mais infiniment plus profonds dans l'intimité de l'âme juive. L'appel que le président démissionnaire de l'organisation sioniste a adressé au peuple juif le 21 octobre 1930, réclamant la « fermeté dans la volonté », a trouvé dans l'adhésion unanime de tous une réponse sans équivoque. Et l'on a vu le spectacle quelque peu déroutant des malheureux et des persécutés relevant le gant lancé par la Grande-Bretagne et se déclarant prêts à la lutte. La pensée qui a fait le tour du monde juif fut : *nous leur survivrons.*

La première question qui se pose devant l'organisation sioniste est qu'il est indispensable que le monde juif se solidarise avec elle. La réponse qu'elle reçoit est parfaitement satisfaisante.

Toutefois entre la possibilité d'une solidarisation et un état des faits où la solidarité s'exerce effectivement et joue pleinement et continuellement, il y a des étapes à franchir et des mesures à prendre. La solidarisation de

tous les Juifs avec le Sionisme ne peut être que la conséquence d'un acte public et il faut un corps, également public, qui la proclame. Seul un congrès panjuif peut prendre cette responsabilité et accomplir cette tâche. Seul il a l'autorité qui permette de le faire.

Le congrès panjuif n'est pas autre chose que l'idée de la *Jewish Agency*, idée étendue, rehaussée, approfondie. Les désignations anonymes et irresponsables précédemment pratiquées, qui laissaient croire que le peuple juif est effectivement représenté auprès de la S. D. N., ainsi que le mandat confié à la Grande-Bretagne l'exige, n'ont en rien renforcé l'organisation sioniste. Celle-ci, seule organisée, en face de la poussière des tendances juives, dominait nécessairement dans le sein de l'Agence. Dépendant étroitement du gouvernement anglais, elle entraînait dans l'allégeance britannique le reste du Judaïsme, qui a, cependant, ses intérêts propres. Cette dépendance indirecte était ainsi une cause de faiblesse, qui eût pu être compensée par un concours anglais effectif. Le gouvernement britannique ayant répudié le Sionisme, celui-ci est obligé, en vue d'atteindre les buts que le peuple juif lui a assignés, de chercher un autre point d'appui. Ce point d'appui ne peut être trouvé que dans le peuple juif lui-même. Il importe donc de faire de la parade illusoire de la *Jewish Agency* une réalité substantielle, c'est-à-dire de l'organiser de telle façon que la représentation « non-sioniste » n'y soit plus une simple figure de rhétorique, ni la conséquence de quelques maquignonnages, mais le résultat d'élections sincères et libres.

Certes, de telles élections parmi les Juifs, socialement et politiquement inorganisés, ne sont pas chose aisée. En temps normal, elles eussent été impossibles, mais le moment que le Judaïsme, dans ses différentes parties, traverse est tel, que tout peut être fait à cette heure de l'Histoire où « le Destin change de chevaux ».

En présence du trouble qui est dans les esprits et de

l'angoisse du lendemain qui étreint le cœur juif, il suffirait d'une initiative autorisée pour que l'œuvre d'union s'accomplît et que les idées directrices énoncées par ce congrès panjuif fussent universellement adoptées. L'idée est en l'air et tout le monde se rend compte de son impérieuse nécessité. Le « conseiller aulique » du Sionisme, M. Isaac Naïditch, le réclame. On estime que seul un congrès panjuif pourrait donner une réponse au reniement anglais. L'organisation sioniste a décidé de convoquer son congrès au début de l'année prochaine, en février ou mars. Il serait souhaitable que toutes les parties du Judaïsme et tous ses groupements y fussent représentés.

Dans notre pensée, ce Congrès panjuif doit être une véritable Assemblée Constituante, qui fixe la doctrine politique et forge les instruments de leur mise en œuvre. Ces instruments nous apparaissent sous forme d'une Constitution, qui adapte aux conditions particulières d'existence du peuple juif les règles immuables par lesquelles les hommes sont gouvernés. La puissance d'une nation est dans la force de ses institutions, que la loi morale vient renforcer et dont la valeur des hommes tire, en vue du résultat à obtenir, les possibilités incluses en elles. Ces institutions doivent avoir pour but non pas de singulariser encore les Juifs des autres nations, en accentuant leur particularisme, mais de réaliser l'union des Juifs *qui sont restés effectivement juifs* et de les aider à devenir une nation, comme les autres nations. Cette Constitution, conçue de façon à rassurer efficacement les autres nations sur sa destination et les buts de son activité, ne peut, en aucun cas, être en opposition avec les intérêts individuels des nations du monde, ni avec l'intérêt collectif de la civilisation.

Dans un ouvrage qui vient de paraître et auquel, pour affirmer notre foi dans le Sionisme, nous avons, sans hésitation aucune, donné le titre de *l'Etat d'Isra-*

el (1), nous donnons une esquisse de constitution, telle que nous souhaiterions la voir adopter. Loin de nous la présomptueuse pensée d'avoir fait œuvre parfaite; nous n'avons donné qu'une armature que des compétences mettront au point, que le Congrès lui-même remplira de substance, et que la pratique de la vie complétera de l'indispensable jurisprudence. Mais ce que nous avons placé au frontispice de ce projet, c'est une Déclaration de principe qui fixe la doctrine dont, à l'heure actuelle, le peuple juif a impérieusement besoin. Cette doctrine n'est pas une œuvre originale, il n'y a rien en elle qui n'ait déjà été exprimé, pensé ou contenu implicitement dans les paroles ou écrits de ceux que l'angoissant problème juif préoccupe. Nous n'avons fait que réunir dans un certain nombre de propositions les *membra disjecta* de la pensée juive, une dans son essence. La première affirme que le but du Sionisme est la solution du problème juif dans le monde, car il est évident que les moyens gigantesques que le Sionisme exige ne peuvent être obtenus qu'en proportion de la grandeur du but qu'il s'assigne. Toutefois, et c'est la réserve contenue dans la deuxième proposition, le but exclusif du Sionisme n'est pas de ramener tous les Juifs en Palestine. Au contraire, créant un Etat juif, il libère les autres parties du Judaïsme de la lourde hypothèque de la solidarité. Buts contraires et opposés, mais jumelés dans un mécanisme d'engrenage, en vue de la solution intégrale de l'ensemble de la question. Développant ses virtualités, le Sionisme s'affirmera conforme aux intérêts du monde civilisé, qu'il purgera de certaines scories que la condition particulière des Juifs y a entassées : c'est l'acheminement vers la disparition des minorités nationales juives et vers la fin des luttes intestines de tout ordre auxquelles le *fait juif* sert de prétexte ou d'occasion. Toutefois le problème religieux, tant au point de vue juif qu'au point de vue de la

(1) Aux Editions Kra, Paris.

chrétienté en face du Sionisme, doit être précisé : instaurant la religion juive, aussi traditionnelle qu'évolutionniste par son essence, à la base du Sionisme, la doctrine donne satisfaction à tous les intéressés : l'exterritorialité des Lieux Saints et de leurs voies d'accès répond au légitime souci des nations chrétiennes d'adorer Dieu dans l'atmosphère qui leur convienne. Le Sionisme, qui a l'ambition de pouvoir résoudre tout le problème juif, se doit de disposer d'un territoire qui puisse contenir tous les Juifs qui voudraient y venir. Ce vaste territoire, qui va de la Mer Rouge à l'Euphrate, englobe ainsi et le *Midbar Sinaï* et l'*Eretz Israël* et l'*Aram Naharaïm*. Il est peuplé d'Arabes; c'est donc le principe de la parité qu'il faut adopter, qui se complète par une alliance permanente avec les pays arabes environnants, afin de permettre au Sionisme de jouer son véritable rôle, en formant le pont de l'Occident à l'Orient. Cette tâche immense exige, pour traduire ses principes en réalités, deux organismes : l'organisme politique et l'organisme économique; celui-ci met en valeur le pays, celui-là lui prépare politiquement les voies.

Toutes les parties de la théorie exprimée dans ces neuf propositions se tiennent, pour ne former qu'une doctrine, dont les prémisses, le contenu et les conséquences peuvent mettre d'accord non seulement les Juifs, mais aussi tous les hommes de bonne foi, y compris les Arabes patriotes. L'épreuve de la critique objective et indépendante, à laquelle nous l'avons soumise, nous a prouvé que personne ne peut faire à cette doctrine la moindre objection.

La Constitution elle-même, inspirée des idées de Montesquieu, adapte les principes universellement admis aux besoins particuliers et à la situation toute spéciale du peuple juif. Son but est de donner au Sionisme les organes indispensables, afin qu'il puisse accomplir sa destinée. Il n'est pas utile de l'analyser ici. Qu'il nous suffise de répéter que, pour trouver dans son propre fond

les forces nécessaires pour mettre fin à son martyrologe deux fois millénaire, la première condition pour le Judaïsme est de s'organiser rationnellement en se groupant et en se donnant les moyens adéquats au but proposé.

Si jusqu'à présent toutes nos prévisions, énoncées ici-même il y a plus de deux ans, se sont vérifiées, c'est parce qu'il n'en pouvait pas être autrement. Certaines causes ne peuvent provoquer que des effets déterminés : il n'y a pas eu mérite de notre part de les prévoir, si, tout au plus, il a pu y avoir quelque courage à les dire. Nous reconnaissons volontiers que ces faciles prophéties ne sont plus de mise, mais notre confiance dans les possibilités juives est telle que c'est sans appréhension aucune que nous envisageons l'avenir. La déception que la trahison socialiste a causée a été grande, mais la réaction qu'elle a provoquée est profonde. Rendu indépendant vis-à-vis de l'Angleterre, le Sionisme, qui n'a pas perdu son énergie ni son courage, voit s'ouvrir devant lui des possibilités qui auparavant lui étaient fermées. Nous ne saurions mieux faire que de rappeler ce que nous avons dit ici-même le 1er juin 1928 :

Le peuple juif a eu depuis l'aurore de sa race une existence à tel point paradoxale, le judaïsme a traversé de telles épreuves, il s'est forgé une âme à tel point forte, un idéal si cohérent, que rien n'étonnerait de sa part... Les bonds de cime à cime, par-dessus les abîmes insondables, ne paraissent pas impossibles aux réserves d'énergie que des siècles de vie claustrée dans les ghettos ont accumulées. Son attachement indéfectible à l'idéal unitaire, que les persécutions sans nombre n'ont pu ébranler, une volonté que deux mille ans de lutte continue a trempée, une intelligence que l'étude acharnée, fiévreuse, frénétique du Talmud et de ses commentateurs a formée, tous ces éléments lui permettent de réaliser une œuvre encore jamais entreprise.

Celle de se construire une patrie et de créer un Etat.

KADMI-COHEN.

« FIGURES »

RENÉ LALOU

—

Ce fut un grand aria dans la République des Lettres lorsque, en 1922, M. René Lalou, professeur d'anglais dans un des lycées de Paris, publia son *Histoire de la littérature française contemporaine.* L'accueil chaleureux que lui fit le public déconcerta les auteurs patentés de manuels. Qu'un critique, qui n'était pas de la partie, réussît où ils avaient échoué leur paraissait une trahison. Et ils s'ingénièrent, aussitôt, à découvrir par où ils pourraient prendre son œuvre en défaut. Ils ne trouvèrent à lui reprocher — côté information — que d'avoir attribué des vers chat-noiresques à Jules Laforgue, car il appartenait à l'espèce trop rare de ceux qui sont allés aux sources, qui ont lu et relu leurs auteurs et qui n'en parlent qu'à bon escient. Ils s'attaquèrent, alors, à son dessin général et à ses tendances, et ils l'accusèrent de partialité. Mais, là encore, ils en furent à peu près pour leur peine...

En effet, si l'on pouvait signaler quelques oublis ou quelques négligences assez graves, parfois, dans le livre de M. Lalou; si même, à y regarder de près, l'esprit s'en décelait « Nouvelle Revue Française », la bonne volonté et la bonne foi en étaient manifestes, comme, aussi, l'absence de tout parti-pris d'ordre politique et confessionnel. Au surplus, pour s'excuser, M. Lalou aurait pu arguer de son âge. Péchait-il, en un mot, c'était moins par erreur que par omission, excès d'enthousiasme que manque de générosité.

Son œuvre qui reste, encore aujourd'hui, le plus probe essai de fixation des valeurs et le plus complet panorama des tendances littéraires actuelles, était celle d'un homme jeune chez qui la rectitude du jugement ne résiste pas toujours à l'élan des préférences ou des sympathies — et les siennes sont vives.

M. Lalou est né sous le signe du lyrisme, et il a l'intelligence plastique. Sentir est, pour lui, le complément indispensable de comprendre. Quelque cas qu'il fasse de la culture, chez l'historien de lettres, du don, surtout, qui lui permet de sortir de soi pour « épouser » une pensée étrangère, il n'entend pas que sa personnalité abdique.

Qu'on veuille bien noter, cependant, que M. Lalou est cartésien. Il l'a dit : « Il existe dans la pensée un lieu géométrique », et c'est ce « centre de raison » qu'il veut que le juge littéraire se propose d'atteindre. Peu importe, entre tant de voies diverses qui conduisent à ce but, celle qu'il peut emprunter, pourvu qu'elle ne soit pas étroitement dogmatique... Quand il se trompe, chemin faisant, ce n'est jamais de façon balourde, ni sans bénéfice pour les esprits curieux.

Mais je crois voir comment M. Lalou bronche ou quel est son embarras. Sensible, comme je viens de reconnaître qu'il l'est, il craint que le sentiment ne le dupe, et il s'efforce de lui substituer la sensualité dont il fait — et qui est bien — le pôle opposé de l'intelligence. Entre ces deux principes, il se refuse à laisser place à un troisième qui relèverait, à la fois, de l'intuition et de la morale...

Avec un tempérament musicien, il est bien l'homme le plus ennemi qui soit de la métaphysique, et le soupçon seul l'exaspère que l'inspiration puisse participer le moins du monde du délire. Particularité d'autant plus singulière qu'il est un des critiques les mieux informés

de la poésie anglaise, c'est-à-dire d'une poésie où l'influence du subconscient se révèle prédominante.

N'importe. J'admire, chez lui, la discipline d'un intellectualisme qui, sans être sec, se garde de céder aux entraînements faciles. L'attitude de M. Lalou est celle d'un classique. Aussi bien, avec de très fines qualités d'analyste possède-t-il, chose rare, le pouvoir de synthèse. Il est, à la fois, subtil et fort. C'est un esprit capable d'idées générales qui ne saurait concevoir la critique autrement que créatrice. Il a formulé avec une rigueur presque scientifique les méthodes qui devraient être celles de cet art, dans *Défense de l'homme,* le livre le plus ferme, dans sa complexité, qu'il ait écrit à ce jour.

Il lui arrive d'être sévère pour les écrivains chez qui l'émotion est directe ou « l'humain trop humain », pour paraphraser Nietzsche, et il a marqué, notamment à Jules Laforgue un dédain excessif — (ce Pierrot s'en est vengé, d'ailleurs, par une niche, comme on l'a vu plus haut...) il force un peu, aussi, le caractère des auteurs qu'il admire pour les faire cadrer avec sa thèse qui répudie l'intervention des puissances mystérieuses : témoin, M. Paul Claudel dont il a, peut-être, exagéré le rationalisme...

Mais il a le goût, le tact ou la souplesse qu'il faut pour ne pas trahir ou dénaturer les écrivains en les expliquant en pleine lumière. On ne saurait l'accuser d'être léger, comme Anatole France, doctrinaire ou systématique, comme Taine et Brunetière. Son goût de l'universalité serait plutôt celui d'un Remy de Gourmont, mais d'un Remy de Gourmont allègre, non placidement expérimental, car pour Sainte-Beuve (encore qu'il soit, comme lui, de Boulogne) on ne peut pas dire qu'il ait sa curiosité, que ne rebutaient point les détails les plus vulgaires.

JOHN CHARPENTIER.

LA BATAILLE DES CHANGES [1]

—

TROISIEME PARTIE

I

PAYSAGES

Le menton appuyé sur le revers de la main, sa pose favorite, elle regardait la rivière qui tourbillonnait à la vanne. Les étoiles égarées dans le ciel inondé de clair de lune, la prairie laiteuse sous la rosée, les peupliers frissonnant à la brise nocturne, composaient un décor de rêve pour leur bonheur fragile.

— Vous avez eu une excellente idée de louer ce pavillon, dit-elle.

— N'est-ce pas?

Criard, un phonographe troubla leur recueillement en dévidant, sur un rythme accéléré, « Yearning », ce boston qu'ils avaient tant dansé l'hiver précédent.

— C'est une obsession, lança Robert agacé. Voulez-vous que nous descendions jusqu'au Loing?

— Volontiers.

Elle se leva et, devant la glace, s'attarda à se poudrer et à se rosir les joues, car elle le savait attentif à la grâce de ses gestes.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 776, 777 et 778.

— Mettez votre fourrure. Au bord de l'eau il faut craindre la fraîcheur.

Ils sortirent; leurs silhouettes minces projetaient deux ombres unies sur la route blanche. Après avoir marché quelque temps en silence, Marthe, accablée par le mutisme de son compagnon, interrogea à voix basse :

— Qu'avez-vous, Robert?

Puis, imprudente, elle ajouta :

— Vous rappelez-vous notre première promenade, ce retour dans la nuit, au long des quais?

— Pourquoi choisissez-vous ce souvenir? demanda-t-il irrité.

Ah! ne comprenait-elle pas que l'affection protectrice dont elle l'avait entouré pendant leurs cinq années d'amitié, et qui avait sans doute commencé ce soir-là, l'humiliait maintenant qu'il l'avait conquise? Ne sentait-elle pas sa maladresse?

— Nous rentrons? proposa-t-il sèchement. J'ai décidé de partir demain de bonne heure.

— Qui nous force à quitter ce pays si tôt?

— Nous en avons épuisé tout le charme.

Un sourire navré approuva cette remarque; elle ferma ses lèvres à toute vaine discussion. A quoi bon réclamer une halte sentimentale à cet agité qui, toujours trépidant comme une machine sous pression, redoutait le vide d'un jour immobile? Et Marthe songeait que ses beaux projets : matinées paresseuses, excursions en forêt, rêveries, n'avaient créé que de l'ennui, puisque déjà il se préparait au départ. Le cœur lourd de mélancolie, elle suivait Robert dans l'étroit sentier escarpé.

Dès l'aube, Robert sauta à bas du lit et tira les rideaux. La blonde adolescence du jour entra triomphalement.

— Allons, ma chérie, levez-vous. Ce matin clair ne vous invite-t-il pas au voyage?

Après s'être ébroué avec joie dans l'eau froide, il passa près de Marthe toujours couchée, le torse nu, fleu-

rant bon la lavande. Elle l'arrêta, l'inclina vers son sein découvert, heureuse du contact de cette fraîcheur contre sa peau moite; elle aurait aimé le retenir et peut-être lui appartenir encore. Mais, furtivement, il se dégagea avec deux baisers rapides sur les paupières. Elle le laissa s'échapper du collier de ses bras...

Sur la route, dans la torpédo souple et féline, grisés d'espace, fouettés par le vent, ils redevinrent de francs camarades. Robert, que le plaisir de conduire enivrait, brûlait les étapes à grande allure, dédaigneux du danger. Parfois il confiait le volant à la jeune femme qui, elle aussi, menait bon train, le coup d'œil sûr, la décision prompte. Robert admirait alors sa vraie Marthe, si précise dans ses manœuvres hardies.

C'est à ces moments qu'il la désirait avec le plus de sensualité. Un après-midi, à Amboise, il l'entraîna dans une chambre d'hôtel, emporté par une soudaine frénésie qu'aiguillonnait un goût pervers pour son corps androgyne. Elle mesura alors les limites de son empire. Celui qu'elle chérissait si profondément n'était donc qu'un déséquilibré dont elle devait satisfaire l'égoïsme sexuel? Le beau rêve se ternit un moment dans son âme solitaire.

Cette randonnée d'amants tourmentés à travers de calmes paysages aboutit, au soir d'une journée pluvieuse, devant la mer bretonne, en Moëlan. L'humble auberge s'érigeait aux confins d'une lande, isolée, face à l'océan. Dès qu'elle fut chez elle, Marthe offrit son visage, sali par la poussière, à la brise du large, à l'odeur iodée des varechs, à l'embrun qui voilait l'horizon. Comme c'était bon de respirer tout cet infini!

— L'endroit vous plaît? demanda Robert.

Elle devina en lui le même espoir d'être heureux.

— Nous serons bien ici, répondit-elle.

— Voici l'île de Groix. Par delà ce promontoire, se cache le Pouldu, où vécut Gauguin. Là-bas, c'est Lorient.

De l'autre côté, vers Kerfani, il y a une plage déserte...

— Vous connaissez donc le pays?

— Oh! j'y suis venu il y a bien longtemps, avant la guerre, dit-il l'air absent comme si des souvenirs le persécutaient.

Elle n'insista pas pour ne pas avoir à souffrir de confidences possibles et répéta d'un ton détaché :

— Oui, nous serons bien ici.

Le matin, un battement cadencé de sabots la réveilla; elle se dirigea vers la fenêtre du cabinet de toilette. C'étaient les sardinières qui traversaient la lande. Vêtues de jupes de couleur, avec une coiffe ailée posée sur leurs cheveux, elles allaient par groupes de quatre ou cinq, en chantonnant une complainte. Dans le ciel mouillé roulait un astre pâle; l'océan embrumé grondait doucement sur la côte.

La Bretagne aux yeux gris se révélait en ce tableau intime. Alors, Marthe s'habilla sans bruit, car elle désirait surtout être seule. Elle prit une sente pierreuse, afin d'approcher la mer mystérieuse et, de rochers en rochers, étant descendue jusqu'à une petite anse, elle suivit l'ourlet d'écume, les jambes nues caressées par l'eau vivante. Puis, elle vint se reposer auprès du sémaphore devant l'immensité. Des barques au loin, sous le vent, labouraient les flots, tandis qu'en bas, les vagues chargeaient une barrière chaotique de granit, éclaboussaient l'air de flocons neigeux et creusaient, en se retirant, des coupes liquides. Tout son être participait au rythme de ces assauts grandioses pour un combat sans issue.

Mais, enchaînée à sa vie amoureuse, elle dut songer à rejoindre Robert, avec un sourd regret, comme si elle revenait dans une chambre de malade.

Elle le trouva installé à la table de la salle à manger, dépouillant les journaux dont, en route, il avait fait provision. Les feuilles financières des diverses agences, les revues économiques et aussi ces publications hebdoma-

daires qui ramassent les scandales de tous les mondes, étaient devenues la nourriture indispensable à son cerveau spécialisé. Marthe lui mit soudain ses deux mains sur le front et l'embrassa derrière l'oreille.

— Vous dormiez si bien! dit-elle pour excuser sa fugue, et j'avais une telle hâte de connaître ce pays qui n'a plus de secret pour vous.

Plongé dans la lecture des *Bruits de la ville*, il ne répondit rien; puis, jetant le journal parmi les autres qui encombraient la table, il ricana :

— Quelle bêtise de ne pas avoir prévu cela!

Marthe s'informa :

— Mauvaise Bourse?

— Ah! il s'agit bien de la Bourse! Lisez plutôt.

Et, d'un coup d'ongle rageur, il marqua l'entrefilet qui provoquait sa colère. C'était une note élogieuse sur Saint-Elme. On y rappelait les brillants services qu'il avait rendus lors de la défense du franc, et l'on attirait sur lui l'attention du ministre pour la prochaine promotion dans la Légion d'honneur.

— Et voilà comment on écrit l'histoire! s'écria Robert en reprenant la feuille que Marthe avait lue sans commentaires. Ainsi ce naufrageur fait figure de sauveteur; grâce à son dévouement la France n'a pas été foutue! Connaissez-vous son dernier exploit? Quand il vit que, par la digue que j'avais crevée, le flot allait l'emporter, il partit pour Zurich afin de prendre le mot d'ordre et se concerter sur un nouveau plan. Des ventes massives de livres qui provenaient de la Suisse nous éclairèrent à ce sujet. On retournait une position formidable, nos adversaires essayant de regagner à la baisse ce qu'ils avaient perdu à la hausse. Si bien que le franc, au lieu de se revaloriser lentement par paliers, poursuivit sans arrêt sa course folle, au risque de troubler toute l'économie nationale. C'est alors que notre Banque fut sournoisement attaquée. En la présentant comme responsable

de ce brutal retour de flamme, on lui reprochait de manquer de discernement, d'entraîner le pays à la ruine; on l'accusait aussi d'avoir, sous le couvert d'une offensive patriotique, tiré de larges profits des circonstances. Mon nom fut cité, désigné à la vindicte publique. Ah! j'ai bu toute ma gloire jusqu'à la lie. Pouah! le sale monde dans lequel je vis!

Ses éclats de voix remplissaient la salle. La patronne, la mère Cautriat, croyant à une dispute, passa la tête. Marthe conseilla de sortir. Il prit son béret et la suivit.

Le soleil avait percé les nuées et riait sur la mer. Mais, l'âme assombrie, Robert restait insensible au spectacle de la nature. Et Marthe comprenait maintenant pourquoi leur amour, qui aurait dû s'épanouir dans la joie d'une victoire, avait fleuri misérablement, sans lumière, étouffé par ces soucis et ces rancœurs. Que de larmes cachées lui avait coûtées la déception des premières étreintes!

La marche excitant sa verve, Robert reprit sur le mode amer :

— En vérité, ils sont très forts dans ce clan, et la valeur de Saint-Elme est incontestable. Souple, adroit, sans scrupules, il mérite honneurs et fortune. Le mouvement de baisse sur la livre que nous avions déclanché, et où il faillit sombrer, c'est lui qui, ensuite, l'a précipité jusqu'au cours de 70, menaçant le commerce et l'industrie d'une crise sans précédent. Là, flairant le péril, il donna un vigoureux coup de barre et en quelques jours fit remonter les cours à 80. Toute notre œuvre de ce fait est détruite, car ces excès créent de si forts courants spéculatifs que notre monnaie, au lieu de se retrancher solidement dans des positions définitivement conquises, sera emportée à la prochaine crue. Depuis un mois, Saint-Elme, pour pouvoir se racheter, maintient la livre aux environs de 85. Il permet en même temps aux imprudents de réparer des pertes qui auraient pu être désastreuses. Tous ces gens-là ne lui doivent-ils pas une éternelle re-

connaissance? N'a-t-il pas bien gagné la croix des braves? J'avais prédit à ce pauvre Mignot que le ruban rouge ensanglanterait la boutonnière de ce flibustier.

Pendant qu'il exhalait ses rancunes, Marthe se livrait à d'étranges réflexions. Ainsi, cette fureur n'était inspirée que par une haine purement professionnelle. Depuis qu'elle était sa maîtresse, Robert ne trouvait plus utile de la tourmenter de sa jalousie. Regrets absurdes peut-être? Alors, dans son cœur, elle sentit naître, vis-à-vis de Saint-Elme, une sorte d'aversion insoupçonnée. Jusqu'à présent, l'ayant rayé de son passé sentimental, elle le considérait un peu comme l'inconscient auxiliaire de sa double ambition, le rival classique qui excitait la tendresse et le courage de Robert. Maintenant qu'il absorbait, dans un autre sens, toutes les pensées de son amant, il devenait un obstacle à son bonheur. Un nouveau danger se dressait devant elle.

Ils cheminèrent jusqu'au port, tapi derrière son goulet comme un nid de pirates. Au bout du môle, Robert, reconnu par des pêcheurs avec qui il avait navigué, serra des mains, bavarda; ce fut une diversion. Puis, désignant une demeure abandonnée, en sentinelle à l'extrémité du promontoire :

— C'est là que j'habitais, prononça-t-il.

— Ah! fit-elle sans autre curiosité. La vue doit y être magnifique. Si nous y grimpions?

De là-haut, ils contemplèrent, émerveillés, la féerie d'un coup de lumière qui frappait le miroir de l'océan. Sur le fil de l'horizon, un steamer glissait, empanaché de fumée.

— Partir, voir l'autre face de la terre, dit Robert, nostalgique. La mer m'a toujours fait sentir mon esclavage.

Elle mit sa tête contre sa poitrine et murmura :

— Ne pouvons-nous pas nous échapper, par l'amour, de la vie quotidienne?

Son accent le toucha :

— Marthe, excusez les inutiles lamentations d'un intoxiqué. Je suis fou de gâcher des jours que j'avais imaginés si calmes, si harmonieux. Ma pauvre amie!

Pour s'abriter de l'éclat du soleil, elle cacha ses yeux.

A déjeuner, Robert montra un entrain factice; son esprit caustique s'amusa à dessiner la silhouette de ses collègues, sans s'épargner lui-même.

— Il y a matière à écrire un livre humoristique sur ce milieu, ajouta-t-il. Mais j'ai renoncé à la littérature.

— Vous y reviendrez, répliqua Marthe, ravie de cette détente. On n'abandonne pas à tout jamais ses vieilles passions.

— Vous m'en avez si bien guéri! Le bâtisseur de nuages est devenu un homme positif dont la tête est une ruche à chiffres. Après tout, les affaires, c'est une forme de la poésie.

— Si totale est votre conversion que je pourrais m'en effrayer. Mais je reste persuadée que, lorsque vos loisirs le permettront, vous cultiverez votre jardin.

— Croyez-vous à mon talent?

Sa voix avait tremblé; une petite angoisse altérait ses traits. L'homme de lettres n'abdiquait pas encore. Or, Marthe aspirait à la paix; elle le rassura sur sa valeur.

Elle connut alors une semaine d'entente parfaite et de joie sereine. Cette trêve lui avait rendu un amant confiant. Les journées étaient ensoleillées et les nuits voluptueuses.

Tous les après-midi, ils allaient se baigner à la petite plage déserte, encaissée entre deux éboulis de rochers. Marthe nageait avec impétuosité et parfois, périlleusement, s'éloignait de la côte. Robert, qui ne pouvait la vaincre de vitesse, l'appelait, inquiet d'une défaillance. Alors, elle revenait vers lui, fendant la vague d'une brasse méthodique, plongeant, glissant sur le dos, infatigable en ces ébats joyeux. Souvent, du rivage, il se plaisait à la voir marcher dans l'eau; son corps d'une beauté juvénile, aux

seins menus, aux hanches légèrement modelées, aux jambes fines, lui rappelait l'idéal des maîtres de la Renaissance. Puis, étendus sur le sable chaud, tout imprégnés de la senteur marine, ils reposaient l'un près de l'autre délicieusement.

Un soir, à l'heure des naissantes étoiles, ils regagnaient l'auberge à pas lents, n'osant troubler l'enchantement d'une banale exclamation. Soudain, elle lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Le geste était si inattendu de la part de Marthe que Robert ému, lui demanda :

— Ma chérie, pourquoi ce trouble?

— Je ne vivrai jamais plus de minutes pareilles, dit-elle à voix basse.

Quelques jours plus tard, alors qu'ils étaient encore couchés, la mère Cautriat frappa à leur porte :

— Madame Marthe, une dépêche pour vous.

Elle se dressa pâle, bouleversée :

— Ce sont sûrement des nouvelles de mon père.

D'un bond, elle alla ouvrir, prit le télégramme et lut rapidement :

Reçois dépêche votre tante disant père mourant venez de suite Félicie.

— Mes pressentiments se sont réalisés, dit-elle d'une voix étranglée.

— Il y a un mois, questionna Robert, quand vous avez quitté votre père, rien ne vous laissait prévoir le danger?

— Je ne vous en parlais pas, mais je n'étais pas rassurée, puisque j'avais tenu ma bonne au courant de nos changements d'adresse.

— Il faut partir tout de suite pour Domme.

— Hélas! je crains d'arriver trop tard.

Immobile, elle restait égarée dans une tristesse sans borne. Et ses regards erraient sur la mer scintillante

où reposait l'île de Groix, sur le potager pelé couvert de linges qui séchaient, sur le vieux puits dont la poulie grinçante l'éveillait chaque matin, sur tout ce décor qui ne serait bientôt plus qu'une image classée dans l'album des souvenirs. Robert, très affairé, déployait les cartes.

— En abattant une moyenne de soixante, nous serons là-bas à la fin de la journée.

Elle vint se glisser sur ses genoux et, les bras autour de son cou, sanglota, désespérée.

— C'est fini, Robert, notre beau rêve!

Elle pleurait son bonheur éphémère, si longuement préparé, si vite brisé. Robert, qui sentait sa gaucherie à la consoler d'une autre peine, fut tout de suite attendri par ces regrets d'amoureuse. Il la pressa plus fort contre lui, s'appliquant à faire sourdre de son cœur, à l'unisson de ce chagrin, une vive mélancolie.

Ils atteignirent Domme vers cinq heures. Après avoir convenu d'un hôtel pour transmettre les nouvelles, Marthe, sur un bref adieu, s'enfonça d'un pas leste dans une ruelle étroite.

Désœuvré, Robert parcourut la petite ville, puis, s'étant discrètement informé, il reconnut, sauvage, inculte, dévalant une pente abrupte, le grand jardin ceint d'un mur troué de brèches que son amie lui avait décrit, les rares fois qu'elle évoquait le passé. Cette vieille demeure aux volets clos, enfouie dans les arbres, était celle où s'éteignait le colonel Verneuil.

Assis au revers d'un talus, son imagination s'exerça à ressusciter l'enfance de Marthe. Elle devait être une fillette mince comme un fuseau, espiègle, indomptable, courant sur les gazons du château démantelé dont il apercevait là-bas les ruines. Son caractère indépendant s'était façonné au contact de ce paysage sobre qu'ennoblissent de larges horizons : une vallée où, parmi la mosaïque des cultures, la Dordogne s'étale majestueusement, des falaises coiffées de verdures sombres, des loin-

tains bleutés. Elle ressemblait à cette nature aux lignes fières et de terre généreuse.

Chassé par le crépuscule, il revint à l'hôtel où l'attendait un mot de Marthe :

Mon père est mort deux heures après mon arrivée sans m'avoir reconnue. C'est affreux. Rentrez à Périgueux, hôtel de France. Je serai obligée de m'y rendre demain pour des démarches indispensables. Pensez à moi. Votre MARTHE.

Pauvre amie! Cependant, cette fin rapide le délivra d'un vague souci qu'il ne voulait préciser. Il estimait en outre qu'il était préférable pour Marthe de subir d'un seul coup le choc de cette douleur, plutôt que d'en être harcelée jusqu'à l'épuisement. Après dîner, une morbide curiosité le guida vers la maison en deuil. Une petite lumière filtrait à travers les persiennes, la pièce sans doute où Marthe veillait le corps de son père. Et le sentiment de la mort, de sa mort à lui, inévitable et peut-être proche, faisait la nuit dans son âme.

Le lendemain, son amie venait le retrouver à l'hôtel de France. Il fut étonné de ne pas la voir changée, transfigurée par le malheur; le visage, seulement plus amenuisé, exprimait la lassitude. Elle l'embrassa avec une ardeur fébrile. Il lui raconta comment il avait passé de longues heures sous ses fenêtres, rêvant à elle, s'inspirant de son chagrin. Elle l'écoutait, pénétrée de douceur.

— Vous étiez dans la venelle quand mon père est mort? Oh! Robert, vous ne m'avez donc pas délaissée.

Et les larmes jaillirent d'une source trouble de joie et de douleur.

— Ne m'abandonnez jamais, supplia-t-elle, blottie contre sa poitrine. Songez que ce serait pour moi un tel déchirement si vous n'aviez obéi qu'à un caprice. Je vais vous faire un aveu, un grave aveu, mon chéri. Je vous aime depuis longtemps, oh! très longtemps, depuis le premier soir peut-être. Mais j'avais peur de souffrir, car j'ai

été si déçue. Alors, pour me soustraire à l'amour, j'ai élevé entre nous, comme une barrière, la convention de l'amitié, au risque de vous perdre. Ah! comme cette lutte de ma raison et de mon cœur m'a parfois suppliciée; certains jours vous n'auriez pas reconnu votre orgueilleuse Marthe! Par cette épreuve, j'aspirais à me purifier d'un passé qui m'est odieux, afin de pouvoir me donner à vous, sans empreinte. Me comprenez-vous, Robert? Dites-moi que vous m'avez comprise.

Elle se tut, l'interrogeant anxieusement du regard. Mais déjà, il s'était emparé de ses lèvres et l'étreignait sans rien dire. Elle espérait mieux que cette banale démonstration.

S'étant ressaisie, elle se reprocha sa confession imprudente. Le silence rendait l'atmosphère irrespirable. Machinalement elle arrangea sa coiffure, mit son chapeau. Robert suivait chacun de ses gestes, l'âme glacée, incapable d'émettre la moindre parole, parce qu'il savait qu'elle attendait de lui un cri du cœur.

— Ces chambres de province respirent la médiocrité, dit-elle d'une voix mate dont le timbre le surprit.

Ah! l'affreuse solitude morale vers laquelle elle s'acheminait! Sa vie lui apparut comme un désert.

Robert s'offrit à l'accompagner dans ses courses; mais elle refusa, car elle était très connue à Périgueux.

— Puisque je ne vous suis d'aucune utilité, je gagnerai Paris dès demain. Quelle triste fin de vacances! ajouta-t-il involontairement.

Cette malencontreuse phrase résumait si bien ses pensées égoïstes qu'il se repentit tout de suite de l'avoir prononcée; sa sécheresse le torturait.

— A bientôt, Robert.

Un mot, un élan pouvaient encore tout réparer. Elle partit. Penché sur la rampe de l'escalier, il la vit s'éloigner, si frêle, si seule qu'une immense pitié où se mêlait un remords le submergea.

— Marthe, revenez, je vous en prie, il le faut, il le faut !

Surprise, elle s'arrêta; puis, hésitante, gravit quelques marches. Alors il se précipita à sa rencontre, la souleva dans ses bras et l'emporta ainsi jusque dans sa chambre. Là, effondré, couvrant de baisers fiévreux les mains inertes de son amie, il ne cessait de répéter comme une plainte d'enfant :

— Pardon, Marthe, pardon, pardon...

II

RETOUR

Ce fut pourtant le sommet de leur amour; il ne leur apporta jamais des heures plus exaltées.

De retour à Paris, Robert se réinstalla dans ses chères habitudes de célibataire. Ce voyage si brusquement interrompu lui faisait l'effet d'un intermède au milieu de son existence prosaïque. Déjà les affaires, l'attrait de la spéculation, les potins de Bourse, les commentaires sur la politique, accaparaient toutes ses facultés.

Marthe prolongea son séjour à Domme et ne rentra chez elle qu'un mois plus tard. Elle avait éprouvé le besoin de se promener à travers son enfance, au sein du pays natal. L'automne, en célébrant magnifiquement la mort de l'année, apaisa son âme désenchantée.

Puis la vie reprit comme avant. Tout en sachant que son amie n'était guère disposée à aliéner sa liberté, Robert lui offrit avec générosité d'unir plus étroitement leurs destins. Comme il l'avait prévu, Marthe, qui avait eu tout loisir de réfléchir, déclina la proposition. Pourquoi compromettre à tout jamais un bonheur si précaire? L'épreuve du mariage, dont elle était sortie jadis profon-

dément meurtrie, lui semblait encore plus redoutable avec celui qu'elle aimait. L'étalage des mille petites misères morales et physiques, le continuel contrôle de vos gestes, de vos pensées, voilà ce qui use quotidiennement le désir et détruit l'illusion. Elle ne voulait pas ancrer sa barque dans ce havre aux eaux fades.

Robert, après avoir insisté, crut devoir marquer quelque dépit.

— Ne me ferez-vous pas alors l'honneur de me recevoir chez vous? demanda-t-il un jour, cérémonieusement.

— Mais si, Robert; je réunis quelques amis mardi prochain. Venez prendre un verre de porto, après votre bureau.

— Voilà une idée charmante.

Malgré la pointe d'ironie, elle estima qu'il se résignait sans souffrance.

A la date choisie, il se rendit quai de Béthune, curieux de pénétrer dans cet intérieur dont l'accès lui avait été jusqu'à présent tacitement interdit. Marthe appréciait donc maintenant qu'elle pouvait braver l'opinion et même, s'il le fallait, la sacrifier à sa liaison. De ce point de vue, l'invitation paraissait des plus flatteuses.

Par un escalier antique, il monta jusqu'au quatrième. Une domestique d'âge canonique vint lui ouvrir et l'introduisit dans le salon où Marthe causait avec deux jeunes femmes et un Monsieur raide, sanglé dans sa redingote. Elle fit les présentations : sa sœur Jeanne, de figure austère, son beau-frère, professeur de chimie, et une amie de pension, miss Nancy Lowell, blonde tapageuse, fardée comme une girl de music-hall. Quelle femme singulière que son amie! Il ne connaissait qu'une Marthe brillante, très moderne d'allures et de goûts. Et tout à coup, il se trouvait en présence d'une provinciale paisible, devisant auprès d'un feu de bois.

Afin de respecter le décorum, il voulut prendre congé au moment où la sœur s'apprêtait au départ. Mais Mar-

the le pria de rester avec une moue si fâchée que, flatté, il se rassit nonchalamment et examina avec plus d'attention ce cadre intime qu'il voyait pour la première fois. Le cœur un peu étreint d'être là, en étranger, il demandait aux choses de lui expliquer l'âme secrète de sa maîtresse.

Dès qu'ils furent seuls, il prit place à côté de Marthe, sur le divan où, lasse, elle s'était étendue.

— Votre double visage me déconcerte, dit-il, rêveur.

— Je ne suis pas si compliquée.

— Peut-être, mais vous me paraissez insaisissable. En somme, nos vies ne sont que parallèles, conclut-il sur un soupir.

— Mon chéri, je préserve notre amour contre les maladies du temps.

— Toujours votre sagesse, Marthe. Elle me glace un peu. Où sont nos belles heures bretonnes? ajouta-t-il en feignant des regrets.

— Oh! Robert, est-ce déjà pour vous le déclin?

Désireux d'effacer la fâcheuse impression de ses paroles, il reprit avec enjouement :

— Maintenant, j'ai deux maîtresses, l'amazone et la bourgeoise, et je brûle pour elles d'une flamme égale.

Il la serra dans ses bras, la couvrit de baisers; il exagérait la fougue de ses transports.

— Grand gosse! s'exclama-t-elle en se débattant. Finissez, Robert! Et si Félicie entrait!

— C'est vrai. Ici, je vous dois le respect.

Puis, consultant sa montre :

— Sept heures et demie! Il faut que je file, j'ai rendez-vous avec Legris, un vieux camarade de guerre. Je vous rappelle que demain nous dînons ensemble. Où vous plairait-il de passer ensuite la soirée?

— Mais nulle part, mon deuil est trop récent.

— C'est vrai, excusez-moi.

Et il partit, léger, inconscient.

Dans le salon vide, Marthe songeait qu'un jour il la délaisserait peut-être à tout jamais, car elle avait appris à mesurer l'étendue de ses sentiments. Qu'importe! Elle ne se plaindrait pas, elle ne tenterait rien. Déployer les ruses de la coquetterie ou imposer la reconnaissance, répugnaient également à sa fierté. A quoi bon river un amant qui, avec des mensonges, lime sournoisement ses chaînes pour s'évader? Misérables soins indignes d'elle.

Tout cela avait la mélancolie d'une abdication. Elle mit une bûche dans la cheminée et tisonna le feu mourant.

III

TENTATIVES

Après la violente offensive de mars 1924, il y eut une trêve qui s'étendit jusqu'à l'automne 1925. Un ministre dont la réputation financière avait dépassé les frontières, politicien riche d'expériences diverses, de tempérament combatif et d'esprit orgueilleux, fut chargé de poursuivre une victoire que son prédécesseur avait amorcée. Le problème du franc dominait alors toutes les préoccupations nationales.

Ce maître de l'heure crut cependant devoir, en s'asseyant dans son fauteuil, consulter par déférence quelques compétences. Il inspira toute une suite d'élucubrations ahurissantes rédigées par des économistes distingués, déchaîna des rivalités farouches et, finalement, n'écouta que les avis de la Banque Nathanéel qui s'accordaient avec ses conceptions. Saint-Elme jouissait d'un tel prestige que lui seul semblait qualifié pour surveiller le marché et intervenir avec opportunité.

Aussi, afin de museler une spéculation irritante, ordre

fut donné de fixer les fluctuations de la livre entre des bornes étroitement rapprochées. Saint-Elme, puissance occulte, ne daignait paraître à la salle des changes qu'à des intervalles irréguliers. Mais on sentait sa poigne brutale dans toute velléité de secouer le joug imposé. Parfois, les demandes en sterling étaient si pressantes qu'il fallait à l'improviste relever les prix limites ou écorner un certain emprunt américain, spécialement affecté à soutenir cette stabilisation fictive. Quelques boursiers sceptiques et malintentionnés calculaient l'époque où les crédits étrangers seraient épuisés. Et le franc s'en allait bellement à la dérive.

Robert, ulcéré de voir triompher Saint-Elme, alors que le rôle que lui-même avait tenu avec honneur méritait pour sa maison des avantages dont l'autre la frustrait, n'avait pu cacher à Joseph Kahn son indignation, dans un entretien où tous deux examinaient la situation générale. Le banquier, avec un fin sourire, lui répondit :

— Que vous êtes jeune, mon ami! Il n'y a pas de finance sans politique. Le vent a tourné — c'est normal. La République, qui est une dame fantasque et infidèle, nous rendra bien, dans une autre combinaison ministérielle, la faveur que nous avons perdue. En attendant, soyez prudent dans vos propos et évitez les hostilités ouvertes contre Saint-Elme.

Obligé à l'inaction, Robert s'était vite démoralisé. Il éprouvait l'ennui du soldat qui, terré dans ses tranchées, se livre à des manilles abrutissantes ou à d'insipides méditations. Parfois une vive escarmouche réveillait son énergie; sous le couvert d'un ordre important à exécuter, il essayait d'enfoncer les lignes. Mais bientôt tout rentrait dans le calme. La cote, à peine infléchie, hérissait ses défenses barbelées; il n'y avait plus rien à signaler sur le front. Le deuil de Marthe le privait des distractions qui étaient le grand agrément de leur liaison. Il voulut combler le vide de ses soirées en s'affiliant à une bande

de joyeux collègues qui, grisés par leur fortune nouvelle, s'alcoolisaient dans les boîtes de nuit, rivalisant avec nos hôtes américains. Mais, faute d'entrain et d'estomac, il ne s'avilit pas longtemps en cette compagnie. Il se cloîtra alors dans son cabinet et tenta de réaliser certains projets littéraires dont il était toujours hanté. Ce coup d'aile devait le sortir de sa médiocrité.

Tout d'abord, il s'imposa une discipline, enregistrant sur un carnet spécial des notations, des pensées qui l'éblouissaient d'une lueur rapide. Avec ces matériaux il élabora un plan et commença de composer. Mais le souffle créateur était absent de lui. Son imagination ressemblait à un éventail ancien qui, depuis longtemps relégué dans un tiroir, ne se déploie plus qu'en grinçant.

Des pages incolores se succédèrent; au moment des sacrifices, lorsqu'il s'agit de serrer la forme, ses forces l'abandonnaient. Il soumit ce travail imparfait à son amie, non sans quelques précautions oratoires. Il redoutait d'autant plus son jugement qu'il lui savait le goût sûr. Marthe avait hâte d'apprécier la valeur d'un écrit dont il la menaçait, comme si l'idéal allait prendre sa revanche. L'impression immédiate qu'elle ressentit la navra. Cette fiction biographique se développait terne et prétentieuse. Mais n'obéissait-elle pas à d'anciennes préventions? Elle reprit sa lecture, recherchant des qualités dans ce fatras psychologique, appliquant toutes les ressources de son cœur à sauver du naufrage l'œuvre qui sombrait dans ses déceptions.

Quand elle rendit le cahier à Robert, celui-ci, anxieux, attendait un élan, une louange spontanée. Marthe ignorait l'art de travestir habilement ses pensées. Aussi, à travers ses réticences, il comprit.

— Votre opinion à mon égard n'a pas changé, s'écria-t-il avec fureur. Dès que j'essaie de briser mes entraves, vous narguez mes efforts. Vieille querelle qu'il m'est pénible de rallumer.

Il ouvrit une armoire remplie d'essais destinés à l'oubli et jeta son manuscrit sur le tas des œuvres mortes.

— Voilà le placard de Barbe-Bleue où reposent mes rêves assassinés, dit-il avec rancune. Et maintenant n'en parlons plus.

Il n'en parla plus, en effet, mais pendant plusieurs semaines mâcha la cendre de l'amertume, accusant Marthe d'avoir contrarié ses dons. Autour de lui ne constatait-il pas la réussite artistique de plusieurs camarades de jeunesse qui, eux, n'avaient pas renié leur foi? Sur le terrain aride des changes, courbé vers un labeur ingrat, il ne moissonnait plus que des regrets. Il fallait se résigner. Hélas! toute la fleur de son esprit était fanée. Un jour qu'il butinait dans sa bibliothèque, il éprouva sa sensibilité en lisant à voix haute un poème de l'un des maîtres contemporains qui avaient enthousiasmé ses vingt ans. Des mots, rien que des mots. Son inaptitude à subir le charme des harmonies verbales le désola. La poésie est un miroir d'âme qui révèle l'âge de vos sentiments.

Dès lors, s'étant condamné, il ferma la porte des rêves. D'ailleurs, les événements lui démontrèrent qu'il était dangereux de se distraire à ces jeux de mandarin.

Au début de juin 1925, la livre, lasse de tourner comme un cheval de manège, avait sauté les barrières et s'élançait vers une nouvelle étape, excitée par une campagne de presse sournoisement menée. Saint-Elme, d'une main ferme, la maîtrisait à grand'peine. C'est que les élections de 1924, où triompha le cartel des gauches, avaient suscité un violent ressentiment au sein d'un parti qui, dépouillé du pouvoir, jetait l'alarme parmi les capitalistes. Le patriotisme, dont ce parti s'attribuait le monopole, servait d'excuse dans cette polémique ardente.

Robert n'avait pas tenu compte de ces indices. Plutôt que d'étudier la situation avec un esprit pénétrant, il s'était fait à l'idée que toute lutte restait vaine, consi-

dérant que l'ère des aventures était close. Vous avez vu au music-hall ces jongleurs nonchalants qui, d'un bras mou, projettent divers objets, les happent à l'instant précis où ils vont tomber, qui, les jambes croisées, observent d'un sourire navré le chassé-croisé des balles entre leurs paumes et qui, sans autre raison qu'un profond dédain pour cet exercice, abandonnent tout, s'effondrent, exténués, sur une chaise. Il ressemblait à ces jongleurs adroits, mais sans ressort. Il avait perdu le goût du risque.

Aussi, quand il se décida à agir, la livre prenait déjà le petit galop au cours de 106. Il hésita encore; ses tergiversations le menèrent à 108. Là, ne voulant pas rater un si beau départ, il sauta en croupe, achetant témérairement cent mille livres. Pendant toute la séance, il se félicita de sa hardiesse. Enfin, on allait rire! Toute la Bourse, qui maudissait la tyrannie gouvernementale, clamait une reprise des affaires. Saint-Elme, de sa cabine, regardait d'un œil narquois cette effervescence. Dès que les derniers cours furent affichés, quand la cloche eut sonné la clôture officielle, une résistance marquée refroidit l'ardeur des assaillants. Et tout d'un coup, avec une violence déconcertante, se déclancha un intense bombardement qui saccagea tout. On faisait donner l'emprunt américain.

Robert, incrédule quant à l'efficacité de ce feu meurtrier, résista en absorbant cinquante mille autres sterling, dans les bas cours, pour améliorer sa moyenne. Mais vers sept heures, New-York annonçait des prix en panique. Plus d'espoir. De quoi demain serait-il fait?

Alors il passa une soirée épouvantable. Prétextant un subit empêchement, il décommanda Marthe avec qui il avait pris rendez-vous pour dîner, et erra seul, de café en café, jusqu'à l'aube. Profondément humilié, il enrageait surtout de ne pas avoir flairé le guet-apens où Saint-Elme l'avait attiré. Sa volonté rouillée avait mal

fonctionné, parce que depuis six mois il s'était habitué à louvoyer, à travers les passes des changes, en toute sécurité, parce que, dans son oisiveté, il avait trop complaisamment écouté les sirènes. Surpris par l'orage, le sang-froid d'un vrai chef avait déserté son cœur.

La pénible impression d'être inférieur à ses ambitions, dans les diverses entreprises où il avait exercé ses talents, ajoutait à ses angoisses.

Les jours suivants, malgré l'accentuation de la baisse, anéanti par ce revers, il ne bougea pas. On toucha 102. Si l'on tombait au-dessous de 100, c'était la débâcle. Jusqu'où ne dégringolerait-on pas? Que lui importait! Sa déchéance ne l'effrayait guère. Il l'acceptait même comme une rédemption, repris par le vieux remords de n'avoir pas secouru Mignot dans des circonstances identiques.

En moins d'une semaine, il avait beaucoup changé. Sans sommeil, nerveux, fiévreux, en proie à des maux de tête continuels, il haïssait tout l'univers et inventait mille bonnes raisons afin d'éviter Marthe; si bien que son amie, affolée d'inquiétude, monta un soir à son bureau. Il l'accueillit avec froideur. Pourquoi s'accrochait-elle ainsi à lui, une épave? Pourvu qu'elle ne lui fit aucun reproche! Non, non, il ne le supporterait pas. Et déjà il aiguisait ses ripostes.

Indifférents à la douceur de cette fin d'un beau jour d'été, tous deux, par les rues pleines de joie, allaient silencieux et contraints. Ils se réfugièrent dans un bar où ils avaient souvent passé de charmantes heures. Elle dit :

— Vous n'avez donc plus confiance en votre vieille amie ?

— En quoi votre vigilante affection peut-elle m'être utile? répliqua-t-il durement.

Tenace, Marthe continua :

— Grosse différence ?

— Huit cent mille si je me laissais étrangler. Un bon tour que me joue Saint-Elme.

— Il faut vous liquider, Robert. Vous compromettez votre santé et votre intelligence par une indécision coupable.

— Alors, à votre avis, le suicide?

— Ne dramatisez pas. Le dépit est mauvais conseiller. Or, il est sans intérêt de s'obstiner dans une partie inégale.

— Vos raisons?

— Le Gouvernement utilisera les crédits jusqu'au dernier dollar, afin de freiner la hausse. Question de vie ou de mort.

— Vous m'avez l'air joliment bien tuyautée. Ces questions vous passionnent, ma parole! Quelle femme étrange pour qui la finance n'a pas de secret! Et de qui tenez-vous ces avis précieux?

Une pensée fulgurante venait de traverser son cerveau. Est-ce que Marthe, par excès de dévouement, n'aurait pas fait une démarche auprès de Saint-Elme dans le but de recueillir une opinion autorisée, en alléguant qu'elle avait à sauvegarder l'héritage de son père? Ah! quelle maladresse impardonnable!

— C'est Nancy Lowell, répondit-elle posément, qui m'a fourni ces renseignements. Vous n'ignorez pas qu'elle est protégée par un broker de Londres. Là-bas, on ne juge pas le moment favorable pour une reprise de la livre.

Honteux de son soupçon injustifié, il rougit légèrement et Marthe donna à son trouble une interprétation différente. Ne craignait-il pas qu'elle lui eût tendu un piège en évoquant Nancy Lowell, à qui il avait fait une cour très suivie? Mon Dieu, qu'il se rassure! Elle n'était pas jalouse. Elle savait bien que c'était son destin de se déchirer aux ronces de la route. Alors, s'approchant de ce visage fermé, elle dit doucement :

— Mon chéri!...

Et ses yeux imploraient : « Pensez un peu à moi, j'ai

tant souffert de votre éloignement! » Le cœur de Robert s'ouvrit à cet appel si tendre et si craintif.

— Oui, Marthe, je m'entête dans une spéculation stupide. Mon erreur est flagrante et pourtant je ne réagis pas. Aussi bien que vous, je vois clair, je n'espère aucun revirement. J'userai donc mes jours dans des tentatives vouées à un perpétuel échec! Je ne suis qu'un raté, un sinistre raté.

— Calmez-vous, Robert. Votre exaltation me fait mal.

— Si je vous énumérais les causes de mon délabrement intellectuel!

— Mon pauvre ami, je les connais. Voici plus d'un an que j'assiste à ce conflit intérieur qui vous ravage et qui a détruit bien des choses entre nous. Mais moi qui vous aime sans partage, je veux vous arracher à l'enlizement. Ce qui vous coûte, n'est-ce pas, c'est l'aveu d'une perte sensationnelle. Après les millions que vous avez drainés et un passé irréprochable, votre Banque peut-elle vous en tenir rigueur? Un mensonge qui se perpétue prend figure d'une faute impardonnable. Rappelez-vous Mignot. Maintenant songez à votre réputation entamée, à toutes les conséquences d'un petit scandale et à la joie de vos ennemis.

A mesure qu'elle parlait, une grande paix descendait en lui. Combien l'amie chère à l'esprit net, au caractère décidé, au cœur délicat, était digne d'un amour plus fervent que celui dont il l'entourait! Il la retrouvait toujours fidèle aux carrefours ambigus de son existence. Et dans son âme éclairée couraient ses repentirs comme de fins nuages...

Cet entretien lui fut salutaire. Au lieu de s'abandonner à la fatalité, Robert prit ses dispositions pour se dégager avec adresse. Il lui répugnait maintenant de se laisser trancher la gorge comme un mouton bêlant. Ayant remarqué un soutien discret et continu aux environs de 102, il conclut que Saint-Elme avait besoin de reconsti-

tuer sa masse de manœuvre. Avec une certaine audace, Robert accompagna les rachats de son adversaire : sous cette double impulsion, une légère reprise se dessina. Puis, comme on plafonnait à 104,50, il se liquida promptement, trop heureux d'avoir annulé sa perte. Sans le réconfort que lui avait apporté Marthe, aurait-il eu ce cran ?

Mais la leçon restait sévère. Joseph Kahn avait suivi toutes les phases de la lutte, se gardant bien d'intervenir, car il avait pour principe de ne jamais, en pleine action, jeter le désarroi par une critique, si sensée fût-elle. Quand il eut en mains les résultats, il conféra longuement avec son cambiste.

— Remarquable votre redressement sur l'aile, débuta-t-il avec cordialité. Cependant, croyez-moi, les tours de force n'étonnent que les profanes. En homme de sport, je réprouve ces acrobaties inutiles. Maintenant, causons sérieusement. Je vous avais mis en garde, il y a six mois, contre les inconvénients de la spéculation dans la période actuelle. Quelle mouche vous a soudain piqué? Oui, je sais, l'ambiance d'une Bourse énervée de son calme, la fougue de la jeunesse qui vous pousse à une sortie héroïque. Retenez ceci : dans notre art, le grand secret est de savoir choisir son heure. Attendre! Quelle force dans la patience! Vous vous êtes livré à une improvisation brillante qui me rappelle trop qu'autrefois vous fûtes un pur imaginatif. Des reproches? Non. Les services que vous nous avez rendus sont encore présents à ma mémoire. Mais la sympathie que je vous porte m'incite à vous parler sans ambages. Or, vous avez perdu de vue les fils conducteurs des événements et avez manqué un peu de psychologie... La vérité est qu'il ne nous appartient pas de faire échec à l'expérience d'un ministre plein de bonne volonté. Le bruit d'un prochain emprunt commence à circuler. Nous devons tous contribuer à son placement dans le public et seule une atmosphère de confiance en

assurera le succès. Le moindre signe d'opposition nous attirerait les foudres d'en haut et j'estime que les attaques dont nous sommes l'objet suffisent à notre gloire. Bref, soyons circonspects. L'abstention est quelquefois de la bonne politique.

Robert encaissa la semonce avec bonne grâce, parce qu'elle lui était faite sans acrimonie. Peut-être ce ton eût-il changé si les dommages avaient été manifestes. Toutefois, Joseph Kahn, après avoir rendu hommage à son habileté, lui avait fait sentir, en phrases mesurées, la faute initiale. Est-ce que Saint-Elme n'aurait pas inspiré ces observations en imposant à la Banque des Intérêts Economiques une neutralité bienveillante?

Cet avertissement méritait quelques réflexions. Saint-Elme l'avait tenu sous sa griffe et, n'ayant pu le déchirer, avait usé de son influence pour l'atteindre dans sa situation. Représailles assez viles. Mais ne l'avait-il pas prévenu que la bataille des changes n'était pas terminée? Dans ce tournoi où la chance ne sourit pas toujours au même, Robert se promettait une éclatante vengeance. D'abord reconnaître loyalement ses erreurs. Or, il avait négligé les exercices quotidiens qui fortifient vos muscles, entretiennent votre souplesse, élargissent votre souffle, il avait accepté lâchement l'inanité de tout effort.

— Tout cela, conclut-il, parce qu'un jour de cafard, je me suis révolté contre mon sort et que j'ai cru à mon génie littéraire. Mon pauvre ami! Ton essai était pitoyable. Il faut dire adieu à ces fantaisies. D'ailleurs, le vin généreux de la spéculation est autrement enivrant. Plutôt que de grossir la cohorte des écrivains médiocres, lance courageusement ton char et deviens le conquérant dans un monde qui ne considère que la puissance de l'argent. Les grands poètes de notre temps dont l'avenir retiendra les noms s'appellent Löwenstein, Deterding, Morgan, Kreuger, tous ceux qui guident l'humanité dans ses voies mystérieuses.

Ce fut son dernier accès de lyrisme. Et il lui semblait que Marthe, penchée sur son épaule, approuvait silencieusement sa soumission définitive à la vie pratique.

F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Albert Thibaudet : *Mistral ou la République du Soleil*, Hachette. — Marcel Coulon : *Dans l'Univers de Mistral*, Librairie Gallimard. — Emile Ripert : *Mireille mes amours*, Editions Spes. — Armand Praviel : *Notre Mistral*, Librairie académique Perrin. — Jules Véran : *La jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de Mireille*, Emile-Paul. — Jean Blavet : *L'heure de Mistral*, Alexis Redier. — Alfred Dagan : *Frédéric Mistral*, Avignon, Aubanel Père. — Alexandre Arnoux : *Une âme et pas de violon, Tristan Corbière*, Grasset. — Jean Tenant : *Sous le balcon de Prudent-Modérat*, Le Rouge et le Noir. — Valentin Bresle : *Henry-Louis Dubly*, Mercure de Flandre.

Une fois de plus, *Mireille* vient de se fermer sous mes doigts, me laissant dans l'âme une de ces rêveries qui font la chair plus légère! Comme elle vibre en moi, cette fibre du naïf que parfois je crois ensevelie aux silencieuses profondeurs et qui s'éveille soudain comme la source au choc de la verge d'airain! Que de fois me suis-je interrogé sur cette contradiction de ma nature: un goût de lucidité poussé jusqu'à la cruauté, une ardente délectation prise aux analyses qui crucifient la chair et l'âme et, à côté de cela, une adoration pour tout ce qui est rosée du matin et fraîcheur immarcessible du sentiment! Il est des instants où je hais à mort cette partie de moi-même qui est ironie, désabusement et incapacité d'être dupé par quoi que ce soit. Oh! ces minutes ineffables où tous liens de confiance sont renoués avec tout ce qui est! Rien n'est plus matière de doute, on est pris jusqu'à la dernière goutte d'âme et l'univers vous est bon comme une candeur du matin sur des doigts de femme!

Peut-être ma ferveur pour Baudelaire procède-t-elle de ce tour de tempérament. Ce regard aigu, inexorable; cette amère griserie à pénétrer jusqu'au tréfonds horrible de tout et qui lui fait écrire : « Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts », joints à une obsession d'azur vierge, d'émerveillements enfantins, d'un je ne sais quoi d'antérieur et de para-

disiaque : voilà sans doute ce qui m'a accroché l'âme aux poèmes baudelairiens. Et, mon Dieu, à y bien regarder, ma passion pour Stendhal a peut-être mêmes racines. Qui a été moins abusé par la comédie que l'homme se joue à lui-même dans tous ses sentiments, et cependant qui s'est mieux défait de son expérience pour s'ouvrir à la rêverie? Quelle fraîcheur et quelle songerie tissent impalpablement l'atmosphère de la *Chartreuse de Parme*! Clélia, Fabrice, vous êtes ce qui resta dans l'âme stendhalienne de l'éternelle jeunesse du monde! Le mot passion garda toujours pour Stendhal un vierge frisson d'aurore.

Ah! que j'aimerais parler à loisir de la Naïveté! Le contraire de la naïveté, c'est l'esprit bourgeois. Qui est vraiment peuple en reste toujours imprégné. Elle ne s'acquiert pas. Nul n'apprécie plus que moi les savantes résonances de la musique barrésienne, et cependant vous chercheriez en vain dans l'œuvre de Barrès le moindre mot naïf qui vous surprend comme une brise inespérée dans un jour torride. Je n'aime pas les petites gens, disait-il. Ne pas aimer les petites gens, c'est peut-être se faire mépriser par la Fée Naïveté. Ce goût profond du naïf, non, je ne l'aurais point si je n'avais vécu mon enfance et mon adolescence parmi les gens du peuple, et bien plus séparé de la civilisation que si j'avais été un indigène de l'Afrique centrale. A quatorze ans, je fis usage pour la première fois de la voie ferrée. Voilà qui peut se nommer une singularité au XXe siècle et qui confère quelques droits à la naïveté!

Une de ces erreurs qu'on évite difficilement, c'est de confondre naïveté avec inculture et ignorance du métier d'écrivain. On ne l'épargna pas à Mistral, nourri à la fois des senteurs vierges de sa Provence et des grands livres antiques, et par surcroît artiste, doué d'extrêmes scrupules d'art. L'entretien célèbre que Lamartine lui consacra est un tissu de contresens. Lamartine cherchait depuis des années le poète qui fût une émanation spontanée, irréfléchie, immédiate de l'âme populaire, une sorte de poète inconscient en qui les voix primitives et inaltérées parlassent à son insu même. Mistral lui fut une aubaine et il eut pour mission, de bon gré ou de force, d'être le poète qu'avait rêvé l'auteur de *Jocelyn*.

Aux poètes européens de son temps, qui livraient « des œuvres du travail et de la méditation », Lamartine opposa « cette œuvre spontanée d'un jeune laboureur de Provence ». Faisant allusion à la catégorie des poètes où il insérait Mistral, il ajoutait : « Nous sommes l'art et ils sont la nature ». Ce qui est piquant, c'est que si l'on met en parallèle les poèmes naïfs de Mistral et les poèmes romantiques, les œuvres du travail et de la méditation, ce sont précisément celles de Mistral. Ah! ne médisons pas trop des erreurs et des contresens! Rien ne s'impose ici-bas qu'à l'aide de contresens! De même qu'il fallait réserver aux dieux antiques les cuisses de l'animal sacrifié, la nature réclame partout son tribut d'ironie. Quand les hommes se décident à admirer l'un d'entre eux, ce n'est généralement pas pour ses qualités propres, mais pour des qualités qu'on le charge plus ou moins arbitrairement de représenter. Désirer l'immortalité, c'est aspirer à devenir une occasion de contresens!

Comme pages naïves, j'apprécie tout particulièrement dans *Mireille* la scène ou se rencontrent Mireille et Vincent. Comme pour toutes réussites qui comptent, l'écrivain, en composant ce tableau de tendre ingénuité, frôlait de grands risques. La moindre défaillance de tact, la moindre erreur de ton, la moindre touche qui eût été en deçà ou au delà de ce que je nommerais le point d'exquise délicatesse, et tout était raté dans cette scène d'un charme aussi fragile qu'une broderie d'aurore sur une aubépine de printemps. Ces doigts des jeunes gens qui se rencontrent dans le sac où ils mettent les feuilles par un hasard qui n'est pas tout à fait du hasard; cette question à demi-candide, à demi-hypocrite de Vincent : « Une guêpe cachée vous a peut-être piquée » (oh! l'indicible charme des demi-hypocrisies dans les naïves amours de quinze ans!); ces deux enfants qui s'épient en dessous pour voir à qui rira le premier ; ces oisillons que Vincent loge dans le corsage de Mireille; ces baisers de Mireille donnés aux mésanges avec peut-être une autre destination, plus ou moins inconsciente... et soudain, crac, la branche qui porte le jeune couple se rompant et nos deux ingénus tombant ensemble dans l'herbe... un rien, ici, tout l'épisode s'écroulait avec eux... Mais le coup de baguette magique est donné juste à point; toute la

nature s'éveille; brises et senteurs folâtrent autour du couple; la vertigineuse communion des âmes et du monde s'établit et le frisson cosmique nous enlève à nous-mêmes. Que dire enfin de cet aveu soudain de la jeune fille : « Vincent, Vincent, veux-tu le savoir? Je suis amoureuse de toi! » Rappelez-vous vos amours de quinze ans et vous sentirez que la faute eût été de ne pas placer l'aveu dans la bouche de la jeune fille. C'est cela qui est la nature toute pure. Entre amoureux de quinze ans, si le jeu naturel n'a pas été faussé, c'est le jeune homme qui est le plus timide. Si la jeune fille ne dit pas les mots décisifs, ils ne seront jamais dits!

Sur M. Albert Thibaudet (**Mistral ou la République du soleil**), j'aurais beaucoup à dire. Je regrette de ne pouvoir le faire avec assez de détails. Je prendrais cependant délectation à démonter les rouages d'un esprit dont on ne saurait contester la souplesse, l'alacrité et l'agilité. Imaginez que M. Albert Thibaudet ait été substitué à l'Eternel au jour où il prononça la première parole créatrice. Je crois qu'il ne se serait pas écrié : *Fiat Lux!* mais bien : « Que la diversité soit »! Dans l'une de ses fables, La Fontaine nous présente un léopard, fier à l'extrême de sa peau bigarrée et disant : « La bigarrure plaît ». Pour M.Albert Thibaudet, le monde est une peau de léopard dont la bigarrure ne sera jamais poussée trop loin. Sa critique n'est pas un rappel à l'ordre, elle est une invitation à diversifier et un encouragement aux tendances divergentes. Si jamais M. Thibaudet nous fait son portrait sous le couvert d'une théorie métaphysique, il mettra le mot variété au cœur de l'univers, il déclanchera l'éternel devenir et il se peut que Dieu devienne la tendance de l'Univers à varier dans l'espace et dans la durée. On s'étonne souvent de cette indulgence si ouverte à toutes tentatives heureuses ou malheureuses et, comme souvent cette indulgence se pimente de bons grains d'humour, on attribue à M. Thibaudet une assez forte dose de malice cachée. A vrai dire, bien des fois j'ai failli penser que la capacité infinie d'approbation de M. Thibaudet était peut-être une manière d'appliquer à la critique la bienveillante ironie universelle de Renan. Comme une critique qui admet tout est au fond bien proche d'une critique qui rejette tout! Au vrai, je crois que M. Thibaudet a par devers lui

sa doctrine propre du péché. Si Bossuet définit le péché une rupture de l'ordre du monde ,M. Thibaudet le définirait sans doute la rébellion contre la diversité du monde. Je le crois sincèrement reconnaissant aux écrivains qui accroissent la diversité de l'univers, et sincèrement compatissant à ceux qui auraient voulu l'accroître et n'ont pas réussi. Aussi ne nous étonnons pas qu'il voie avec sympathie l'effort d'une littérature française de langue d'Oc vers la vie et qu'il salue en elle une aspiration que longtemps le bonheur ne voulut pas couronner. Ne nous étonnons pas qu'il éclaire avec complaisance ce qu'il nomme la nature fédéraliste de Mistral, c'est-à-dire une nature qui veut donner les plus larges possibilités de vie aux éléments différents du réel, se refusant à dire non à quoi que ce soit et rêvant comme correctif à l'accentuation des différences une large conciliation dans l'harmonie. En Mistral, M. Thibaudet a caressé l'un de ses traits propres. Mais je m'aperçois déjà que les traits les plus curieux de M. Albert Thibaudet, je n'en puis parler sous peine d'allonger démesurément cette chronique. Aussi bien, Sainte-Beuve disait préférer une légère foulée des œuvres; contentons-nous pour aujourd'hui de cette très légère foulée... Constatons que le livre de M. Thibaudet est soulevé d'un seul élan, porté par un large mouvement d'ensemble, autour de quoi s'enroulent une profusion de capricieuses volutes idéologiques et anecdotiques. Mélange d'ailleurs de ferveur et d'humour, à tel point que certaines phrases amplement sympathiques se déchirent soudain de vives et brèves reprises de malice. Derrière la silhouette géante de Mistral, on voit s'allonger une ombre qui fait songer à celle de Tartarin et, s'il est des passages capiteux au goût de fruit doré, il en est d'autres qui possèdent assez singulièrement une franche saveur comique. M. Thibaudet n'oublie jamais que le soleil du Midi fait éclore sur les lèvres des hommes les paroles éloquentes et aussi la galéjade !

M. Marcel Coulon, que je dénommerais volontiers un loyal serviteur de la poésie et qui nous a donné en quelques années une série de livres qui comptent sur Ponchon, Rimbaud et Verlaine, n'allait pas manquer l'occasion que lui apportait le centenaire de Mistral. Fions-nous donc à lui pour nous con-

duire **Dans l'Univers de Mistral**. A côté du livre de M. Thibaudet et du *Mistral, poète, moraliste ,citoyen*, de Pierre Lasserre, le sien tient sa place avec honneur. M. Coulon prétend que la traduction donnée par Mistral lui-même de ses poèmes est volontairement dérimée et dérythmée, écrite à dessein d'une manière prosaïque, afin qu'elle ne puisse rivaliser avec le poème provençal. C'est pourquoi M. Coulon s'est appliqué à traduire de nombreux fragments où il a essayé de conserver les qualités rythmiques et musicales des poèmes originaux. Intéressante tentative, conduite avec beaucoup de tact, et cependant la réussite était-elle tout à fait possible? Le travail est bien fait, mais le secret soleil pâlit, les mots perdent leur goût doré et chaud et je ne crois pas qu'il en puisse être autrement. C'est pourquoi j'estime l'effort de M. Coulon sans pouvoir en être pleinement satisfait. Mais quelles intéressantes remarques sur la manière dont Mistral réussit à être « géorgique » et « non didactique ». Qu'il est juste d'avoir vu que, si la religion a pu se faire poétique avec Mistral, c'est qu'il s'est placé franchement sur le plan du catholicisme populaire, cousu de superstitions et confinant au paganisme. « Nous sommes en pleine superstition; nous sommes en pleine poésie », s'écrie M. Coulon en face d'un passage particulièrement suggestif! Considérations fort intéressantes aussi sur la volonté mistralienne qui confère à son œuvre « l'aspect d'une exploitation agricole magistralement dirigée », sur l'objectivité de Mistral comparable à celle d'Homère et sur le bénéfice qu'il retira du régionalisme, source où peut se retremper la Poésie.

Mireille mes amours, s'écrie M. Emile Ripert qui, plutôt qu'un ouvrage de critique, apporte à un poète de la Provence le salut d'un autre poète de Provence. Certaines pages de ce livres sont ni plus ni moins des hymnes (p. 152). M. Ripert ne craint pas de citer abondamment des lettres de Mistral et de ses amis. Nous ne nous en plaindrons pas. On prend plaisir à apprendre que *Mireille* ne fut pas composée sur un plan rigide et détaillé. A ce plan dont la seule pensée glaçait Stendhal, Mistral substitue une autre méthode beaucoup plus libre : « Laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie réelle au gré des vents ». Pour M. Ripert,

Mistral est le poète qui a accepté « le double legs de la tradition antique et chrétienne, fondues harmonieusement dans l'esprit de sa race catholique ». La ferveur de M. Ripert suscite toutefois quelques exagérations. Pour faire de *Mireille* l'unique poème chrétien de notre littérature, il ôterait volontiers à la *Chanson de Roland* ce caractère. C'est pousser les choses un peu loin.

Notre Mistral, ainsi s'intitule le livre de M. Armand Praviel, qui est éloquent et va même un peu au delà de l'éloquence. M. Praviel se sert de Mistral pour toutes sortes de fins hétéroclites : écoutons Mistral, il nous apprendra l'esprit de discipline, il contrebattra l'influence des sous-préfets et des instituteurs, il terrassera toutes nos formes de décadence, il enflammera nos guerriers sur les champs de bataille, etc., etc. Par les bons soins de M. Praviel, Mistral se transforme en puissante catapulte. Mireille, qui l'eût dit? Vincent, qui l'eût cru? Aussi bien, la langue française n'est plus capable de porter le frémissement et la fraîcheur poétiques, une division du travail s'impose : à vous prosateurs, la langue française; à vous, sublimes poètes, la langue d'oc. A Mistral, M. Praviel porte un genre d'amour bien agressif.

M. Jules Véran, **La jeunesse de Frédéric Mistral et la Belle Histoire de Mireille**, ne manque pas d'un certain charme dans la façon de conter les anecdotes. (Voyez notamment P. 92-93 la célèbre scène de Mistral, ébloui par l'Arlésienne qui devait inspirer la « Communion des Saints). De bons rapprochements entre les différentes versions de *Mireille*.

M. Jean Blavet (**L'heure de Mistral**) a trouvé des phrases qui fleurent la bonne odeur des coteaux de Provence. Il dit, de la poésie mistralienne : « On y sent monter cette même odeur saine de lavande qui embaume les touffes de chênes-verts, près des chemins que domine la frêle silhouette des cyprès pensifs ».

Très bien, mais pourquoi M. Blavet veut-il dresser l'œuvre de Mistral contre le « psychologisme morbide » de la jeune littérature? Nous sommes obligé de lui dire qu'à bien l'entendre, le principe classique d'imitation de la nature conduit tout droit à cette psychologie morbide. L'humanité est-elle

autre chose qu'une collection de cas pathologiques? Peindre la santé et l'équilibre, c'est rectifier la nature, c'est substituer l'anormal et l'accidentel à ce qui tombe sous l'observation. Et puis quoi, va-t-on nous demander d'oublier les jolis spectacles que l'homme nous a donnés de lui-même au cours de la guerre et de l'après-guerre? D'ailleurs, si nous voulons aimer le naturel de Mistral, nous avons également soif d'un naturel terrible qui pourrait se définir : une loyauté inflexible d'observation qui rejette toutes les notions convenues et plonge à tous risques dans tous les gouffres. Si c'est cette loyauté d'observation qu'on appelle « psychologisme morbide », qu'on s'en prenne à la nature elle-même!

Pour en finir avec Mistral, je signale le livre de M. Alfred Dagan, **Frédéric Mistral, sa vie et son œuvre**, bourré d'anecdotes fraîches et savoureuses et que madame Frédéric Mistral caractérise ainsi : « Vous parlez du maître de Maillane avec le langage d'un disciple convaincu et rempli de piété filiale. »

En dehors du monde mistralien, je prends plaisir à vous signaler le livre émouvant que M. Alexandre Arnoux consacre à **Tristan Corbière**. Parmi les nombreuses biographies qui ont paru de nos jours, voilà l'une des mieux écrites et des plus suggestives. Les pages consacrées aux impressions d'enfance du poète sont d'une qualité rare.

De M. Jean Tenant (**Sous le balcon de Prudent-Modérat**), j'ai goûté des études critiques qui ont du mordant et de la vie, si elles n'ont toujours une parfaite équité. M. Jean Tenant a quelquefois la dent dure, mais il sait aimer, et savoir aimer donne à l'occasion de la clairvoyance.

Le *Mercure de Flandre*, tout comme les félibres de Provence, mène le combat pour le régionalisme artistique. M. Valentin Bresle, le directeur de cette revue, consacre un énorme volume (**Henry-Louis Dubly et son œuvre**) à un écrivain flamand d'aujourd'hui. Si j'en crois M. Bresle, M. Dubly est doué d'une activité qui humilierait le Rubempré de Balzac. Il aime Voltaire, France, Rabelais, et admire nos écrivains d'avant-garde qui « dissocient les synthèses verbales séculaires et en reconstruisent et combinent de folles et d'éblouissantes ». Que voilà un heureux éclectisme!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Maurice Pottecher : *L'appel des sirènes*, Librairie de France. — Gabriel Sarrazin : *Vers le Monde Invisible*, « La Primevère ». — Sylvain Bonmariage : *Poissons chantants*, « Mercure de Flandre ». — H. Jelinek : *Anthologie de la Poésie Tchèque*, éditions Kra.

Le poète dans un avertissement explique son livre plus exactement qu'aucune glose étrangère ne le ferait. Une idée générale, dit-il, inspire les sept poèmes qui forment le recueil l'**Appel des Sirènes**, elle « leur sert de lien : la lutte de l'homme contre les séductions qui assaillent ses sens ou son esprit, qui tendent à desserrer sa raison, à faire fléchir sa volonté. Lutte qui éprouve son énergie, et s'il vainc, affirme sa grandeur. Résistance à la volupté quand elle n'est pas ennoblie par la tendresse : les âmes ardentes y pressentent une menace contre le véritable amour. Refus de céder à la soif d'un orgueil insatiable ou à l'appât d'une puissance fondée sur un égoïsme malfaisant; à l'effroi du destin hostile, aux terreurs de la mort »...

Ce n'est pas la première occasion qui m'ait été offerte d'attester la grandeur philosophique, le détachement hautain de la pensée chez M. Maurice Pottecher, sa compassion aussi pour les faiblesses humaines, et sa noble résolution, quant à lui, de n'y pas céder. Sa vie est conforme à son imagination; il sait combien est redoutable et séduisante la voix des sirènes, il leur a résisté avec une inflexible rigueur. Tout cela d'ailleurs est-ce, à la réflexion, mieux qu'un enchantement illusoire et momentané auquel le sage ne saurait succomber, puisqu'on n'en retire, en dernier lieu, qu'amertume et déception, lassitude et découragement? Certes lorsqu'elles chantent, les sirènes, le cœur ferme qui leur résiste soupire quelquefois de n'avoir pu les écouter... Tel l'argument du premier de ces poèmes où l'on voit passer, au loin, sur la mer le subtil Ulysse lié au mât, et illuminé au chant des voix menteuses. Mais le pilote aussi est parvenu à écouter; il a assisté au tourment du héros, à sa fièvre d'extase, de désir, d'agonie, et lui, pourtant, qui guettait les fallacieuses, il a eu beau tendre le regard, ouvrir les oreilles, il n'a rien vu, il n'a surpris aucun son; il n'y avait rien, ce ne fut qu'un mirage.

La volupté, l'ambition, les belles *apsaras*, Adam lorsque Eve dort épiant le tentateur, Jésus éprouvé par le Démon, Jeanne emprisonnée à qui s'offre la vie à condition qu'elle abjure, et puis, et puis encore deux poèmes, deux poèmes inspirés par la guerre. Ils « semblent en rupture soudaine d'harmonie avec les précédents. Cependant, quelque place que prennent ici, surtout dans le dernier, les sentiments individuels, la même idée persiste et les rattache aux autres : celle du combat que soutient un cœur viril contre la tentation désespérée de renier ce qui avait été jusque là le fond même de sa foi, le but de son activité la plus haute, le dernier refuge de sa confiance dans les destinées de l'homme ».

L'art survit à la tourmente, « même dans les ténèbres de l'abîme, l'esprit refuse de s'abandonner à l'étreinte de la mort et du désespoir ». La légitime lamentation d'un père torturé par la disparition de l'être lumineux dont le destin futur résumait toute sa joie, tout son espoir, ne l'empêche pas de sentir la beauté du monde et la grandeur de l'art, « c'est-à-dire l'impérieux besoin d'atteindre une harmonie » par la recherche de la beauté, évidente comme la lumière, bien que le reste, tout autour, se soit obscurci et écroulé.

J'ai tenu à faire ressortir la mâle fierté de cette tenue intellectuelle, grave et sincère, car, sans qu'elle défaille aux endroits trop sensibles, elle est chose rare, qu'il sied qu'on admire.

M. Pottecher atteint la grandeur aussi dans l'expression de sa pensée grâce à des ressources d'une franchise extrême et de la plus absolue simplicité. Ses vers sont dépourvus d'emphase, de rhétorique abstraite ou vaine, ses fictions ne forcent ni ne masquent son idée. Art très réservé, naturellement discret, sobre, plus méditatif que dramatique. Il y a onze ans que le recueil est achevé, l'auteur n'a guère cherché à le faire paraître plus tôt, sachant le peu d'intérêt « que le commerce des livres montre pour la poésie, quand elle ne se réclame ni de la mode, ni d'une confrérie littéraire ». Et je m'associe pleinement à lui lorsqu'il exprime l'obligation qu'il garde à « un éditeur assez ami des vers pour recueillir ceux-ci et les présenter avec le soin dont sa maison tire honneur ». Quiconque a connu la bonne fortune d'être ainsi distingué par

cet éditeur entreprenant, par cet homme de goût, lui en demeure, ainsi que M. Pottecher, vraiment reconnaissant et attaché.

Gabriel Sarrazin, ce nom résonne au loin dans la mémoire. Je me souviens, aux fiévreuses années de recherches, d'une initiation patiente aux œuvres des grands poètes de l'Angleterre moderne; alors que je balbutiais la musique rythmée de leur beau rêve, je désirais découvrir d'un coup le sens secret de cette si fluide beauté, et c'était les livres de Gabriel Sarrazin qui m'aidaient à entrevoir, avant d'y avoir pleinement goûté, la splendeur et le vertige des *Poètes Modernes de l'Angleterre* (Shelley, Elizabeth Barrett-Browning, Dante-Gabriel Rossetti, Algernon Charles Swinburne) ou *la Renaissance de la poésie anglaise* avec les noms de Shelley encore, de Coleridge, de Tennyson, de Robert Browning et même de Walt Whitman, si je ne m'abuse. Depuis lors, M. Gabriel Sarrazin a publié et romans et poèmes, des poèmes en prose que j'avoue n'avoir pas lus, et enfin le voici qui, échappé de l'abîme, évadé d'une mort vivante, d'une longue maladie sans doute où sa vie fut en péril, exhale **Vers le Monde Invisible**, son cantique suprême de joie et de reconnaissance. « *Vivens, vivens, ipse confitebitur tibi...* », s'écrie-t-il avec le roi Ezéchias, et il retrouve soudain, dans la surprise de sa résurrection, le printemps, la jeunesse adorable du monde, l'Eden ineffable sorti de son sommeil d'hiver. Et ses purs sentiments lui dictent une série de poèmes en prose d'un élan attendri, d'un ton enthousiaste et pieux. Il songe aussi avec amour aux grands et pauvres artistes dont l'œuvre et l'exemple ont été les lumières de sa vie; il loue d'une voix fervente et discrète avec dévotion et Chopin, et Gérard de Nerval dont le chant est une magie, Marceline Desbordes-Valmore, « le plus aimant des cœurs », tous ceux que la vie misérable a meurtris et broyés et qui, en retour, n'ont donné au monde que des soupirs ou des cris de pitié et de pur amour. Le poète ici est digne de ceux qu'il a célébrés.

Ennui morne malgré le chant éternel de l'azur, souvenirs frissonnants d'amours anciennes, si fraîches, voluptueuses, passagères, les bords de l'Océan qui miroitent à l'infini, ô paresse délicieuse, être ainsi immobile, rêveur tandis que le

crépuscule propice au songe s'appesantit sur la terre et sur l'esprit, tandis que nagent dans la mer les sières et que

Les oiseaux sous-marins sont des poissons chantants.

On trouvera de tout, pêle-mêle, dans cet étrange recueil de M. Sylvain Bonmariage, **Poissons Chantants**, de tout, du très bon, du suave, du médiocre et du pire. Aucun contrôle, semble-t-il, sur les divagations hasardeuses de son imagination ou de ses souvenirs, et cela même, abandonné à un tel point, n'est pas sans attrait; on se rebiffe tout d'abord, on est gêné, fâché contre soi-même et contre l'auteur, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on est intéressé et séduit. Et, comble peut-être d'astuce si elle est volontaire, ou d'heureux laisser-aller chez un homme, dès lors, naïvement artiste, si l'on s'arrête à la structure, à la conduite, au son de certains poèmes, le goût en est parfait, la fermeté savante, ils sont concis et pleins, sonores et caressants à souhait.

M. Bonmariage se réclame de deux aïeux parmi les anciens, Virgile et Lucien. Tantôt il se complaît à évoquer, à railler, à fouailler d'un mot cinglant les ridicules et les hontes des mœurs de son temps, tantôt il évoque avec une abondante complaisance ses années libertines au quartier latin, ses fréquentations et amitiés avec les gens de lettres, — et ces parties de son œuvre gagneraient, je ne puis m'empêcher de le penser, à être dites en bonne prose familière et vivace, ou tout au moins, resserrées en des suites de vers plus choisis, plus fermes, plus décisifs, qui peindraient mieux, et d'autres fois, la *Journée de Vendôme,* le *Masque* et l'*Eventail,* la plus grande partie des *Portraits de Famille,* le *Musée de Bruges* et, par-dessus tout autre sans doute, les deux derniers poèmes du volume, *Invitation, les Cloches de Noël,* révèlent dans un sentiment réfléchi et dans leurs profondeurs intimes un cœur douloureux et vrai de poète, qu'on aimerait à pouvoir louer sans réserves.

Depuis quelques années, l'esprit français, qu'on prétend si insoucieux d'œuvres poétiques modernes ou même des anciennes, ne se satisfait pas d'assurer la gloire et le triomphe à certains des poètes d'ici, les uns parmi les plus indiscutables, d'autres comme pris au hasard et par caprice, vul-

gaires et sans durée, mais il pousse la curiosité jusqu'à désirer qu'on le mette au courant de la production étrangère. C'est à ce besoin que répondent les nombreuses anthologies publiées récemment, de poètes italiens, grecs, américains, que sais-je? et l'**Anthologie de la Poésie Tchèque** nouvellement parue dans les éditions Kra. L'auteur en est bien connu des lecteurs du *Mercure;* M. H. Jelinek y fournit, depuis longtemps, des chroniques infiniment intéressantes. Il a traduit en tchèque Baudelaire, Stendhal, Becque, Courteline, Goncourt, Porto-Riche, même Molière et combien d'autres; il a donné une anthologie des poètes français « du symbolisme au dada », — il fait partie, pour son pays natal, des commissions littéraires et artistiques de la Société des Nations, — et surtout, il est lui-même un excellent poète, un critique avisé. Cela ne l'empêche point, bien au contraire, de sentir à quel point il est malaisé de composer une anthologie. La sienne fournit un tableau qui paraît plus que satisfaisant de l'activité poétique de la Bohème depuis les débuts du XIXe siècle. Comme chez tous les peuples qui furent opprimés, jusqu'aux traités de 1919, les préoccupations patriotiques et politiques étouffent le souci d'art, l'essor vers la beauté purement humaine ou universelle. Les plus jeunes s'y livrent, au contraire, parfois sans mesure, épris de nouveautés et des outrances d'une saison. Il en est, heureusement, qui portent en eux une âme sage et sereine; il ne manque pas là-bas de beaux, de grands poètes déjà formés ou près de s'épanouir. La lecture du livre l'atteste à souhait, et nous ne pouvons que remercier M. Jelinek de la probité impartiale et du goût avec lequel il nous présente l'œuvre si attachante des poètes de chez lui, — et d'entre lesquels il n'est pas le moindre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Claude Aveline : *Mme Maillart, La fin de Mme Maillart,* Emile-Paul. — Nicolas Ségur : *Le Paradis des hommes,* Albin Michel. — Jean Martet : *Azraël,* Albin Michel. — Alain Serdac : *La femme du bout du monde,* Editions de France. — Fernand Ferré : *Chaînes,* Alexis Redier. — Marcel Astruc : *Trois mois payés,* Editions du Tambourin. — Pierre Frédérix : *Ta main gauche,* Calmann-Lévy. — Jean Rameau : *La passion de Nadaline,* Albin Michel. — Rodolphe Salis : *Nouveaux contes du Chat noir,* Les Œuvres représentatives.

Paul Souday déclarait s'être donné pour règle de ne parler

que des livres dont on parlait. C'est une façon prudente pour un critique d'éviter de se compromettre; mais cela ne lui permet pas, en revanche, de faire des découvertes. Peut-être n'en est-il plus de possibles aujourd'hui où, dès qu'un ouvrage de quelque mérite paraît, vingt hérauts embouchent la trompette de tous les points de la République des Lettres pour l'annoncer?... Chose curiuse, cependant, on ne sait d'où part le signal, ni à quel ordre mystérieux les chroniqueurs obéissent quand on les voit, tout soudain, consacrer leur feuilleton au même livre, avec un admirable ensemble. Ce branle anonyme, l'Association de la Critique avait essayé de le donner ouvertement, en dressant chaque mois une liste des ouvrages qu'elle jugeait dignes d'être commentés. Elle a dû renoncer à son initiative, faute, je pense, d'avoir été suivie. Mais tandis qu'elle avouait son insuccès, les annonces spontanées continuaient de se succéder de plus belle, et de se montrer effectives. Hier encore, elles donnaient une nouvelle preuve de leur unanimité à propos des deux volumes de M. Claude Aveline : **Madame Maillart et La Fin de Madame Maillart.** Je m'empresse de le dire : ces livres méritent, à bien des égards, la faveur qu'on leur a témoignée. Si M. Aveline n'a pas encore ce que je crois qu'il faut entendre par du talent, il a de forts beaux dons, de la séduction, et par-dessus tout un pouvoir d'observation très délié. Son plus grand défaut est de ne pas savoir ou de ne pas vouloir choisir, et de nous donner, pêle-mêle, l'ivraie avec le bon grain. Cela tient, sans doute, à sa méthode même. A l'exemple de Proust, de M. Roger Martin du Gard et de M. René Béhaine, M. Aveline a entrepris, en effet, une œuvre cyclique. Son ambition est d'écrire la biographie d'un jeune homme, et peut-être d'un homme, en ne nous faisant grâce d'aucun des événements qui l'ont marquée. Ambition contestable, à mon sens, et que je n'admettrais que si je la voyais réalisée, ou à peu près. Qu'un auteur consacre son activité littéraire à une œuvre d'ensemble, c'est bien son droit; mais alors il devrait avoir la patience ou le courage d'attendre qu'elle soit au moins aux trois quarts faite pour nous la révéler. Nous obliger à le suivre pas à pas, depuis son point de départ, voilà qui est assez présomptueux, et qui ne simplifie guère, en tout cas, la tâche du critique... Représentez-vous

l'infortuné courant d'œuvre inachevée en œuvre inachevée, avec chacun des morceaux qu'on lui livre. « Ah! voilà le nouveau X, et le nouveau Y, et le nouveau Z! » Quelle mémoire et quelle décision pour un tel *puzzle!* Au vrai, il lui faudrait, pour bien faire, relire chaque fois tout ce qui précède, car un résumé ne donne pas le ton, ni ne recrée l'atmosphère d'un récit. Il n'en rétablit pas les proportions... Mais le moyen, je vous prie, de reprendre les romans parus quand on a à peine le temps de feuilleter tous ceux qui paraissent?...

...Un jeune homme, Philippe Denis, qui est intelligent, mais un peu paresseux, s'avise de laisser croire à ses parents qu'il est atteint de tuberculose, pour pouvoir interrompre ses études. On l'envoie à Chevrières, qui est une station climatique du genre de Leysin; mais comme il est très aimé de son père et de sa mère, il ne laisse pas, en voyant leur émotion, de s'émouvoir à son tour, et d'être à moitié dupe de la comédie qu'il leur a jouée... Si ce sang qu'il a eu, un matin, dans la bouche, et qui les a tant effrayés, ne venait pas du nez, mais d'une hémoptysie véritable?... A Chevrières, heureusement, l'auscultation du médecin le rassure, et le voilà reprendre aussitôt, comme on dit, du poil de la bête. Il a du charme, et se fait des amitiés dans le sanatorium. Tout se passerait, pourtant, en menues intrigues et en commérages ou en potins (le sanatorium de M. Aveline n'étant pas celui des *Embrasés* de M. Michel Corday) si une certaine Madame Maillart que du mystère entoure, et qui vit à l'écart, ne se logeait dans la tête l'idée, ou dans toute autre partie d'elle-même que vous voudrez le désir, de faire de Philippe son amant. Elle n'y réussit point. C'est que Philippe pense qu'elle pourrait être sa mère; c'est aussi que, sans qu'il s'en rende compte, il est tombé amoureux d'une douce jeune fille, Mlle de Charmes. Furieuse d'avoir été humiliée, Mme Maillart que les hommages très positifs d'un Russe n'ont pas consolée, empêche Philippe d'épouser Mlle de Charmes, comme il en avait la juvénile intention; et un petit complot des oisifs de Chevrières ayant eu pour résultat de faire renvoyer le Russe du sanatorium, elle s'empoisonne autant par dépit que par désespoir...

Il y a plus de choses, certes, que ce bref résumé n'en laisse soupçonner dans les deux volumes de M. Aveline. Mais de

choses essentielles, guère. M. Aveline s'attarde à la narration de détails non seulement sans effet sur le développement du récit, mais sans importance en eux-mêmes (comme une course de skis et une fête de charité), et il y a bien du bavardage, c'est-à-dire du déchet, surtout dans la première partie de son récit. M. Aveline me répondra que c'est qu'il y en a dans la vie, et qu'il peint la vie. Vieille antienne, hélas! et dont on n'a jamais eu raison, depuis qu'on répète que la vie est une chose et que l'art en est une autre. Mais l'accessoire ne noie pas seulement le principal dans le roman de M. Aveline, il apporte une certaine confusion dans le caractère de ses personnages où il diminue leur relief. Trop de minutie condamne à retrouver le superficiel. Qu'on loue M. Aveline d'avoir fait de Mme Maillart une créature complexe (il trouve, il est vrai, pour la peindre des traits excellents) je lui reprocherai, néanmoins, de l'avoir montrée décevante, incertaine ou plutôt contradictoire. Que cette femme de quarante ans, à peine, joue les recluses et porte un voile épais sur le visage, hantée par l'idée de sa déchéance physique, me semble bien exagéré, en outre, encore qu'elle attende le mâle dans sa chambre, comme l'araignée la mouche, dans sa toile... C'est qu'elle est une malade, une neurasthénique... Soit. Mais nous étions dans la banalité de la vie, tout à l'heure, et nous voilà dans l'exceptionnel. Enfin, le ton de M. Aveline est sourd, ou sa couleur grise. Son livre, qui abonde en remarques très fines et d'une délicatesse rare, manque d'accent, sinon de force. Je ne trouve pas chez M. Aveline comme chez M. Martin du Gard de ces scènes capitales qui ramassent l'émotion éparse, ni de ces traits typiques qui attestent la maîtrise. Je ne sais quoi de négligé dans la forme, de mouvant dans le fond de ses deux livres trahit une soumission trop complète à la réalité. M. Aveline la subit au lieu de s'emparer d'elle, et l'on a plutôt l'impression d'un optimisme de convention que de l'âpreté, en le lisant, malgré l'odieux de sa principale protagoniste. Mais il voit clair, il est probe, et l'on peut avoir confiance en lui pour cette raison.

Un conte désenchanté plutôt que sceptique, tel est **Le Paradis des hommes**, de M. Nicolas Ségur. M. Ségur suppose qu'en 1949 une nouvelle guerre éclatera (il se pourrait

donc que nous en fussions témoins!), la guerre du pétrole, où s'affronteront les deux moitiés du monde : Latins, Britanniques et Japonais contre Germains, Slaves et Américains, sans parler des lointaines colonies... Mais un beau jour, Dieu, obsédé par les prières des hommes, se décidera à contrevenir à sa règle, c'est-à-dire à s'occuper de leurs affaires. Après les avoir convaincus de son existence par un miracle, il fera descendre la paix sur eux. Comme cette paix, par malheur, leur aura été, en quelque sorte imposée; comme elle leur sera venue du dehors ou d'en haut, et qu'ils ne l'auront pas tirée de leur cœur, elle ne durera pas. Après avoir vécu quelque temps une vie comparable à un beau rêve, ils laisseront encore une fois « la pensée » accomplir ses ravages. S'abandonner sur la pente de ce qu'on appelle « le progrès », c'est aboutir fatalement au mal. « L'homme, dit M. Ségur, se prit de nouveau à réfléchir, et en réfléchissant il se reconnut malheureux. Prenant conscience de ses douleurs, il voulut les nombrer, s'en plaignit et décocha ses flèches contre l'Eternel. Des philosophes vinrent pour douter de son existence... Et les peuples recommencèrent à guerroyer entre eux.» Prenons donc notre parti de la méchanceté foncière de notre espèce. Si les hommes n'ont pas attendu de douter de Dieu, encore moins de le nier pour s'entre-déchirer — puisque maintes de leurs luttes ont eu lieu en son nom — ils ont multiplié les moyens de détruire la vie en s'ingéniant à en mieux jouir. La civilisation qui n'ambitionne que d'améliorer, par la science, l'existence matérielle, aboutit à des désastres comme celui dont nous souffrons encore. Moralité : il ne faut pas encourager l'homme dans la voie où ses instincts l'entraînent, mais opposer à l'impulsion de ceux-ci la force de l'esprit. M. Ségur, qui dédie son livre à Anatole France, retrouve quelque chose de l'ironie de son maître; mais je lui crois l'âme plus inquiète, sinon plus généreuse.

Je m'attendais, connaissant le talent de M. Jean Martet, à prendre un grand plaisir à la lecture de sa nouvelle œuvre : **Azraël**; mais je dois avouer qu'elle m'a un peu déçu. Avec un beau sujet (celui de la Croisade de Pierre l'Ermite), M. Jean Martet n'a réussi, il est vrai, qu'à écrire un roman assez monotone. Je vois bien qu'il a voulu faire œuvre d'historien —

et la psychologie de ses Croisés, à la fois cruels et mystiques est, à coup sûr, conforme à la réalité. — N'empêche que la pensée lui manque qui exalterait son livre, et ce n'est pas assez pour intéresser le lecteur à la suite de tueries et de pillages qu'il lui présente. L'ange de la mort plane sur ces tableaux, très expressifs, certes; mais M. Jean Martet ne s'y fût pas pris autrement qu'il n'a fait s'il avait voulu nous convaincre de la vanité de la vaste entreprise chrétienne dont il dit, pourtant, qu'elle méritait de triompher.

Dans une île, située entre le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance, et dont un bateau de Fécamp, le « Saint-Joachim », qui pratique la pêche aux phoques, a fait son point d'attache, une sorte d'auberge. Le tenancier de cette auberge est un Anglais, à demi-imbécile; sa compagne, une femme à demi-monstrueuse. C'est **La femme du bout du monde**. Les marins du « Saint-Joachim » n'ayant rien d'autre à se mettre sous la dent, voient en elle un morceau de roi, et en viennent aux mains pour la posséder. Le sang coule. Mais il suffit que l'objet de leur convoitise disparaisse un jour, englouti par une tempête de neige, pour que tout s'apaise. M. Alain Serdac, qui conte cette histoire attachante, débute, paraît-il. Cela se voit à son style qui est un peu trop chargé d'épithètes; mais il a le don de faire vivant, et je crois qu'on peut lui prédire une belle carrière de conteur.

Il y a de la force et de la conviction dans le récit que M. Fernand Ferré intitule **Chaînes**, et qui est l'histoire d'une femme jeune, riche d'aspirations, qui se trouve liée à un homme médiocre et malade. Aboulique, peut-être, ou velléitaire, cette femme ne se décide pas à refaire sa vie, et finit par laisser prendre sa faiblesse pour de l'héroïsme, ou par feindre de se sacrifier... M. Ferré a l'esprit amer, mais il est bon psychologue et je lui crois assez de jugement pour se débarrasser, bientôt, du souci de trop bien écrire.

M. Marcel Astruc écrit, dans **Trois mois payés**, l'histoire très simple, trop simple, même, d'un employé qui, s'étant vu congédier un jour avec trois mois d'appointements, à titre d'indemnité, s'offre le luxe de vivre comme un rentier, pendant plusieurs semaines. Il cherche bien une nouvelle place, entre temps, mais sans conviction, et c'est surtout de ses prome-

nades dans les jardins publics, de ses visites à d'anciens amis, de ses médiocres aventures galantes que M. Astruc nous entretient. M. Astruc a des qualités d'observation qui se trouvent ressembler à celles de M. Emmanuel Bove. Encore que le style en soit négligé, on se laisse prendre de sympathie pour son livre, parce qu'il est sincère.

On goûtera, surtout dans **Ta main gauche**, ces trois récits que M. Pierre Fréderix a groupés sous le titre du premier d'entre eux, la fine connaissance du caractère anglais qu'ils révèlent. M. Frédérix a le sentiment de la complexité que l'âme britannique cache sous la sécheresse de son apparence Aussi bien, l'Angleterre est-elle, par excellence, la terre de l'*homo duplex*, et le pays où l'on trouve le plus d'excentriques. Wilson, Jekill, Dorian Grey, point de personnages plus authentiquement anglais que ces fils du génie de Poe, de Stevenson, de Wilde, et sir Thomas Crosse, le héros de *Ta main gauche*, ce gentleman impuissant à se dégager de la gangue où sa *respectability* l'enferma, ne fait pas figure d'étranger, à côté d'eux.

L'histoire d'un prêtre dont s'éprend la jeune fille qu'il a adoptée, et qui se laisse, à son tour, émouvoir humainement par elle, voilà ce que nous conte M. Jean Rameau dans **La passion de Nadaline**. Son roman qui se passe dans les Pyrénées charme, surtout à cause de l'atmosphère rustique où il trempe. Il est d'un poète, et malgré la prétention symbolique de sa fin, d'une simplicité saine qui touche le cœur.

Les nouveaux contes du Chat noir, de Rodolphe Salis, empruntent presque tout leur attrait au style dans lequel ils sont écrits. L'esprit, renouvelé de celui des fabliaux, en est connu, il est vrai, et l'on en pourrait dire les thèmes rebattus : Epouses délurées, moines paillards, béjaunes se révélant maîtres en exploits amoureux, etc... etc... Mais le « gentilhomme de Châtellerault », qui a de la verve, use d'un français archaïque dont il serait difficile de déterminer l'époque exacte, et il en tire de très amusants effets. Il est bien servi, en outre, par son illustrateur, M. Joseph Hémard, qui souligne sa bonne humeur avec une franchise toute gauloise.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

***La jalousie*, 3 actes de M. Sacha Guitry, au théâtre de la Madeleine. — La jalousie au Théâtre. — La jalousie.**

Le talent de M. Sacha Guitry a connu une époque relativement heureuse.

C'était au cours des quelques années qui précédèrent 1914, et aussi pendant la guerre. Il n'était pas encore le puéril et disons franchement le comique mégalomane dont nous avons vu l'épanouissement dans *Histoires de France* et dans *Vive le Théâtre!*

Tout de même averti, cet auteur vient de nous redonner fort à propos certaines de ses aimables œuvrettes d'autrefois. Entre autres cette *Pèlerine écossaise* qui enseigne aux dames que, si aimables qu'elles soient, il ne leur faudrait pas abandonner sans péril une certaine coquetterie vestimentaire... — Allons, tant mieux. Puis encore **La Jalousie** : un monsieur dont la jalousie injustifiée cesse justement alors que sa maladresse a poussé sa femme et l'un de ses amis dans les bras l'un de l'autre. Les péripéties en sont, paraît-il, divertissantes; pour moi le sel n'en est pas autre ni meilleur que celui de mille comédies et vaudevilles, produits de l'esprit boulevardier du début de ce siècle, dont M. Sacha Guitry est un rejeton tardif et d'ailleurs assez anémié.

Ainsi, perdu dans un temps nouveau qui, s'il n'en est encore qu'à sa période informe, a tout de même déjà rejeté certaines fadaises, M. S. Guitry ne participe point non plus de la mince originalité spirituelle d'une époque passée qui aura sa petite place chronologique dans l'histoire du théâtre en France.

Heureusement que le type est plus récréatif que ses ouvrages. Ne faisant pas partie de cette catégorie d'acteurs intelligents, qui savent composer diversement, M. S. Guitry n'a eu, pour intéresser le public, que les particularités de sa personne, et surtout l'héritage du renom paternel. Mis à part cet éclat du nom, ainsi que restait-il, en vérité, à M. S. Guitry? Pas grand'chose une fois épuisé l'uniforme exposition de ses manières privées, simplement grossies à l'optique

du plateau. Pourtant (et c'est ici que se portera, je crois, désormais l'intérêt de cet auteur-acteur si l'on veut bien y prendre garde), pourtant le spectacle du personnage peut devenir piquant, si on le saisit comme il faut. Inapte, comme l'on sait, à produire rien autre que sa personne, et cette personne, avec le temps, passant par les éclats, les revers, les sursauts, les défaillances d'une vaniteuse vedette, le spectacle offert n'est peut-être pas aussi mince que les œuvrettes de ce colossal puffiste le laissent paraître.

Ce qui peut être curieux, c'est le dédoublement involontaire, et que l'âge accuse et accusera de plus en plus, entre M. S. Guitry tel qu'il se propose et — sous les traits de l'acteur qui eux se refusent à une composition dramatique qu'il n'a pas de talent de leur imposer — M. S. Guitry tel qu'il est.

Dans *la Jalousie*, le décalage est m:me assez pénible entre le factice de la proposition antérieure et la réalité actuelle du personnage. Ainsi, à voir clair, la comédie tourne au drame, lorsque l'artifice du ton léger éclate d'insuffisance, interprété par un homme chez qui l'immense vanité, aujourd'hui rabattue à hauteur du vulgaire, a tourné manifestement au rengorgement atrabilaire et à l'aigre.

Bref, on reconnaît trop, dans l'acteur qui joue le jaloux comique de sa petite comédie, l'auteur dépité et rageur qui, voici quelques mois à peine, écrivit et interpréta toute une pièce pour étaler péniblement ses déceptions et ses rancœurs d'enfant gâté, au sens exact du mot.

§

Nécessairement la jalousie intervient dans toutes les pièces où « il y a de l'amour ». Mais en général ce n'est pas à titre unique, dominateur. Chez nos auteurs, le jaloux est, le plus souvent, bafoué, dupé — ou bien il pardonne. Sans doute a-t-on apprécié que le jaloux tragique, — que sa jalousie fût justifiée ou non — serait trop monocorde. Il y a bien *Othello*, mais Shakespeare est Shakespeare. En dehors d'*Othello*, et de sa décoction *Zaïre*, je ne vois pas — pour l'instant — de pièce où le jaloux noble, tragique, et à poignard, joue le rôle essentiel. Quand je dis « à poignard » je veux dire assassin. En Espagne même, ce lit de la passion mortelle, on trouve

bien dans son théâtre classique (notamment chez Calderon) — et fréquemment — le mari qui tire une vengeance impitoyable, atroce, de sa femme et du complice (vrai ou supposé); mais c'est une question de *point d'honneur*, beaucoup plus que de jalousie. Il importe assez peu au mari que sa femme soit coupable ou non; il lui suffit qu'elle soit compromise, soupçonnée. Il la tue pour satisfaire à l'opinion, à ce qu'il croit être son honneur. C'est fort différent de la jalousie d'Othello.

§

Parmi les maladies psychologiques engendrées par l'amour, la jalousie est à la fois la plus virulente, la plus impertinente, la plus follement arbitraire, et celle qui montre le mieux au vif la tendance impérieusement vorace de l'amour. Il y a là dedans une coquinerie naturelle, autrement criminelle que celle qui consiste à dérober des écus, et voire même à trancher la vie en coupe-gorge. Car l'insidieux sentiment, sous la couleur de l'amour, ne va qu'à jeter en geôle l'objet même de sa tendresse. C'est bien en de tels quiproquos, en de telles duperies envers lui-même, que l'être humain expose son aveugle condition. Et c'est pourquoi, lorsqu'elle s'assure, la raison se détache de la passion qui produit de tels monstres.

Ce n'est pas seulement l'opinion de l'homme vis-à-vis de la femme : que l'objet aimé devient sa chose, sa propriété, c'est aussi celle de la femme vis-à-vis de l'homme. Voit-on ainsi — sous l'aspect extérieur de l'idylle et le ravissement intime des amants — en quelles horribles pinces réciproquement ils se saisissent? En ce sens — il y en a d'autres, grâce à Dieu — l'amour est bien un état maudit qui, selon une infinie volonté de bienfait, ne peut engendrer pourtant qu'aliénation, que souffrance.

Cette trame, et quels que soient les amants, est toujours identique. Les caractères les meilleurs même s'essaient vainement contre ce destin affreux. On n'y a guère remarqué d'atténuation que dans la béatitude aveugle, ou dans cette clairvoyance douloureuse, redoutable et mélancolique qui, de l'exaltation, conduit l'exalté dans sa solitude.

Habituellement la jalousie naît de ce sentiment d'avoir

trouvé, en un partenaire exceptionnel, et envoyé par le ciel contre toute attente, un bien suprême, et qui nous réduirait au désespoir s'il disparaissait. Comme le partenaire, lui aussi, est manifestement convaincu, dans une identique ivresse, d'une même merveille, et d'une même utilité indispensable, allez donc trouver un modérateur dans le couple! Et s'il y était, où prendrait-il le courage d'exercer une modération décevante, à l'instant même où la folie est maîtresse? Aussi bien dans cette dégradation inhérente à toute confusion, à tout abandon en autrui, les amants s'étreignent et réciproquement s'immobilisent pour la noyade, en un double et inconscient assassinat.

Mais il est des conditions qui déconcertent la viabilité de tels redoutables prémices. L'intelligence, l'énergie, l'instinct de la conservation s'agitent en ces personnages assis dans une même impitoyable défaite. Sous des aspects différents les caractères sourdement réagissent. Des souterrains s'ouvrent au creux des êtres, et par où les velléités de leurs natures propres gagnent la campagne, échappent au total et mortel engourdissement. Objet d'un tel travail, comment l'un ne souçonnerait-il pas chez l'autre de semblables évasions? Et la double jalousie s'exerce, chacun trouvant en ses propres reprises le tableau de celles de l'autre.

Mais comment considérer sans émotion les désenchantements cruels de l'amour? L'enjeu alors paraît trop grave pour y consentir. Les âmes passionnées s'y refusent et il n'est envers elles d'autre remède que de les suivre. Mais, non contredite, leur confiance s'en assure, et devient de ce fait une construction évanescente plus fragile, et aussi plus exigeante de jour en jour. Malheur plus grand peut-être que n'aurait été le fait d'une école plus rigoureuse. N'est-ce pas un rôle désolant pour un amant — ou une amante — plus raisonnable, que d'ajuster sur l'aimée — ou sur l'aimé — les traits de la déception, et fussent-ils pour prévenir. Volontiers alors on laisse au destin le soin définitif de ses ouvrages.

Parmi les résultats psychologiques de la crainte entre amants, la jalousie est la génération la plus naturellle, la plus menaçante, la plus inconsidérée. On ne se donne plus exclusivement pour se donner, mais pour prendre. Et peu

à peu, ou vite, sur cette voie, le mal peut atteindre une grande nocivité; devenir une atteinte que l'ennemi le plus décidé hésiterait à commettre; car vise-t-on jamais à pareille calamité : voir un homme — ou une femme — s'aliéner, et de notre fait? C'est pourtant à cet excès que se porte l'amour, d'abord en son idéal inconscient et insensé, puis en ses gestes. Dans ce terrain de déraison la jalousie s'épanouit comme un champignon vénéneux.

Que tout ceci ne soit pas écrit pour détourner de jeunes amants de leurs embrassements! Mais, au fait, certaines réflexions opportunes peuvent peut-être apporter quelque tempérament à la cécité congénitale de l'adolescence.

L'amour ne vit pas des impératifs passionnés, ni des entraves mutuelles plus ou moins conscientes, plus ou moins avouées. Il vit, en premier lieu, d'une réciproque disposition volontaire à ne point s'accabler des atteintes naturellement restrictives et destructives que l'amour porte en lui.

Voilà, par parenthèse, ce qui nous sépare esthétiquement et moralement des œuvres et du sentiment romantiques.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les « Editions Spes ». — J. Magrou : *La Vie du sol*, Première initiation agricole. — M. Manquat : *La Cellule vivante*, même collection. — Georges Mangenot : *Données morphologiques sur la matière vivante*; préface du professeur Guillermond; R. Guillon.

Il y a déjà bien des années que Georges Matisse a publié, à la librairie du « Mercure de France », les *Ruines de l'idée de Dieu*. Mais l'idée n'est pas morte, loin de là. Cette année, j'ai parlé ici de deux ouvrages où des savants éminents invoquent souvent le Créateur : une *Critique de la théorie de l'évolution*, par Vialleton, et la *Vocation de savant*, par Pierre Termier. Les passages que j'ai cités de ce dernier livre révèlent vraiment une mentalité d'un autre âge, et m'ont paru susceptibles de choquer tout esprit un peu critique, et, par réaction, de faire passer dans le camp des rationalistes même des jeunes aux tendances mystiques.

Les hommes de science qui ont collaboré à la « Première initiation agricole », dans les Editions Spes, se sont montrés en

général plus prudents que Pierre Termier. On sait que les « Editions Spes » publient les Conférences de Notre-Dame de Paris (l'*Inquiétude humaine* du R. P. Sanson, *Jésus Messie* du R. P. Pinard de la Boullaye) et aussi la *Préparation de l'enfant à la vie,* du R. P. Coulet, etc. Mais, après s'être adressées aux grands maîtres de l'éloquence sacrée, elles ont demandé à des savants estimés d'écrire des ouvrages pour initier à la science le vaste monde des agriculteurs.

M. J. Magrou, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, a écrit la **Vie du Sol.** M. Magrou a beaucoup fait parler de lui dans ces derniers temps. Il a montré, avec Mme Magrou, que des cultures de certains microbes peuvent influencer à distance, à travers une paroi de quartz, le développement des œufs d'Oursin. Aussitôt, de divers côtés, on a invoqué pour expliquer de telles expériences, une force vitale : comme « l'intelligence humaine est capable de franchir l'espace et de rayonner au delà même des limites de l'univers visible », la Vie serait capable de rayonner à travers certains corps matériels. Mais M. Magrou lui, a tenu à rester sur le terrain strictement scientifique; il s'est montré très prudent dans l'interprétation des phénomènes qu'il observait; il a même opposé aux vitalistes un argument expérimental : l'oxydation du sucre, dans un milieu purement chimique, produit les mêmes effets que le développement d'un microbe dans un milieu de culture.

Dans son livre, la *Vie du sol,* M. Magrou montre la même prudence. Il ne fait qu'une allusion très discrète au Créateur.

> La prédiction adressée par le Créateur à la créature : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière », se vérifie à la lettre de temps immémorial. Mais la cause de cette transformation est longtemps demeurée mystérieuse; elle n'est connue avec précision que depuis la fin du siècle dernier. Pasteur, dès 1864, l'attribuait aux infiniment petits...

M. Magrou cite volontiers Anatole France, Jean Perrin.

« La Vie, a dit Anatole France, n'est qu'une moisissure superficielle qui n'altère pas la pureté minérale des astres. » Il est bien vrai, ajoute M. Magrou, que la « Vie matérielle » n'occupe sur notre planète, et, sans doute, sur bien d'autres,

où sont réalisées des conditions favorables de température et de composition chimique, qu'un espace incroyablement restreint. Des sondages effectués en diverses régions montrent qu'au delà de 5 mètres de la surface, le sol ne renferme plus d'organismes vivants. Profondeur insignifiante, pas même la millionième partie du rayon terrestre. Mais cette mince pellicule de l'écorce terrestre, peuplée d'organismes, est le siège de phénomènes d'une importance incalculable, puisque c'est grâce à eux que la Vie peut persister sur notre planète.

La Vie ne peut se passer du rayonnement solaire. « Nous ne subsistons, dit Jean Perrin, que parce qu'un torrent de lumière jailli du Soleil va se perdre dans l'espace et ne revient pas. Sans ce prodigieux gaspillage, toutes choses ne seraient qu'un morne désert. » Mais comment comprendre qu'avec ce « prodigieux gaspillage » le rayonnement du Soleil ait pu se maintenir au taux actuel pendant les milliards d'années qui, d'après les évaluations des géologues, ont été nécessaires à l'évolution de la Vie terrestre? D'après M. Magrou, on doit à Jean Perrin la seule théorie qui rend compte de manière satisfaisante du flux prodigieux d'énergie rayonné par le soleil.

Les nébuleuses aux dépens desquelles se forment les étoiles condensées telles que notre Soleil sont formées de matière très raréfiée, dans laquelle l'analyse spectrale ne révèle que la présence de deux éléments connus, ceux dont les atomes sont les plus légers. J. Perrin en déduit que les atomes des autres éléments se forment, durant la condensation des astres, aux dépens des atomes légers déjà présents. Ainsi l'atome d'oxygène serait fait de 16 atomes d'hydrogène. Cependant des mesures précises, effectuées suivant des méthodes différentes, donnent pour le poids atomique de l'hydrogène 1,0077 quand on prend égal à 16 celui de l'oxygène; or, 16 fois 1,0077 font 16,12! Il se serait perdu 12 centigrammes de matière quand il se forme 16 grammes d'oxygène. Perrin a réussi à résoudre cette difficulté et à expliquer, en même temps, l'origine de la chaleur solaire.

Il découle des théories de M. Einstein que l'énergie est pesante et inerte; si deux corps, en se combinant chimiquement, dégagent

de la chaleur, le composé formé pèsera moins que la somme des deux composants, la perte de poids correspondant à l'énergie dégagée au cours de la réaction. La quantité de matière reste d'ailleurs invariable; les mêmes atomes qui formaient les composants se retrouvent intégralement dans le composé; cette matière est seulement plus facile à mouvoir et moins pesante qu'avant la réaction... M. Perrin admet que, lorsque plusieurs atomes d'hydrogène s'unissent pour former un atome plus lourd, il y a de même un dégagement d'énergie, mais incomparablement plus grand que celui qui a lieu dans les réactions chimiques les plus violentes...

On voit d'après cela que M. Magrou se maintient sur le terrain du déterminisme physico-chimique des phénomènes cosmiques et biologiques,

M. Manquat, professeur à l'Université Catholique d'Angers, lui, cherche, dans la **Cellule vivante**, des preuves de l'existence de Dieu. Il reprend d'ailleurs les vieux arguments :

Il faut préciser que le déterminisme biologique diffère du déterminisme tout court. La chimie organique contient en effet un facteur qui manque absolument à la chimie inorganique : *le sens de l'intérêt personnel* par quoi, de la cellule élémentaire à l'organisme le plus compliqué, tout être 1° recherche ce qui lui est utile et rejette ce qui lui est nuisible, 2° assure, non seulement son avenir individuel, mais celui de son espèce.

Les cellules du corps travaillent-elles pour elles-mêmes ou pour l'organisme entier? Autrement dit, sont-elles « égoïstes » ou « altruistes »? Ces expressions sont de M. Manquat. Il cite entre autres l'exemple suivant d' «égoïsme cellulaire » :

Les cellules qui revêtent intérieurement l'intestin grêle remplissent dans l'organisme la fonction d'absorber les aliments pour les faire passer dans le sang... On a cru autrefois qu'elles formaient un tissu perméable à travers lequel ces aliments passaient sans plus pour se rendre à destination. Mieux informé, on s'est rendu compte qu'il n'en est pas ainsi. Les cellules intestinales absorbent les aliments *pour elles-mêmes*. Elles s'en nourrissent, puis rejettent sur leur face opposée leurs déchets alimentaires dont s'empare le sang et qui se trouve être l'aliment de choix de l'organisme... C'est une chance. Et le fait que tant de chances sont nécessaires à l'exercice de la vie nous est une preuve qu'une Intelligence créatrice et prévoyante a réglé, en les créant, leur destinée.

« Aliment de choix »!? On sait cependant que le contenu de la veine porte, chargé des aliments absorbés, est excessivement toxique, et que le foie doit détruire les poisons alimentaires.

Le livre de M. Manquat sur la Cellule est d'ailleurs banal. Ce qu'il y a de mieux sur le sujet, c'est le petit livre d'Henneguy, paru il y a quelques années (Payot). Dernièrement, M. Mangenot, chargé de conférences à la Faculté des Sciences de Paris, jeune botaniste d'avenir, a publié **Données morphologiques sur la matière vivante,** et y expose d'une façon à la fois savante et claire l'état actuel de nos connaissances sur la morphologie et la physico-chimie du protoplasma dans les cellules végétales. M. Guillermond, qui est un maître des plus estimés en cytologie, recommande vivement la lecture de cet excellent livre à tous ceux qui voudront aborder les recherches cytologiques.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Propriété littéraire et artistique. Edition des œuvres d'art, modification impossible. — Droit moral de l'artiste. Droit des héritiers. La maquette du billet de 50 francs en cours. Les héritiers de Luc-Olivier Merson contre la Banque de France. — La législation pénale italienne.

L'édition d'une œuvre d'art est soumise à des règles particulières à la propriété littéraire et artistique. Le propriétaire de cette œuvre qui a acquis le droit de la reproduire ne saurait la modifier sans le consentement de l'artiste. Celui-ci conserve le droit de veiller à ce qu'elle soit présentée au public sous les traits exacts et avec le caractère qu'il lui donna. Le même droit appartient à ses héritiers.

Un jugement de la 1re chambre du Tribunal de la Seine, en date du 28 mai, vient d'aller assez avant — mais non trop — dans l'application de ce principe.

Il s'agit du **billet de cinquante francs** en cours, œuvre quant à la maquette de Luc-Olivier Merson, et d'un procès intenté à la Banque de France par les héritiers de ce peintre.

Voici une trentaine d'années, la Banque commandait à Merson, moyennant la somme de 30.000 francs, la maquette de trois billets : 500, 100 et 50 francs.

En 1909, le billet de 100 francs fut mis en circulation. Son insuccès esthétique fut tel que l'artiste se plaignit publiquement à la Banque. Il lui avait bien été soumis, en 1905, un projet de la gravure de son œuvre, lequel l'avait satisfait. Mais les différents états de la gravure, au fur et à mesure du travail, étaient restés ignorés de lui, contrairement à la convention intervenue. Mécontent de voir sa signature revêtir une œuvre ausi fâcheuse, Merson renonça à exécuter le billet de 500 francs, en faisant toutes réserves pour celui de 50 fr., dont il avait déjà remis la maquette. Il devait mourir en 1920 sans connaître aucune épreuve de ce billet que la Banque de France répandit, en janvier 1928, sous sa signature.

Certes, notre billet de 100 fr. est moins que joli, mais celui de 50 est fort laid, quant aux deux personnages surtout qui habitent son verso. Quoi qu'on puisse penser de l'art de Merson, nous n'en avons là qu'une déformation maladroite.

Les héritiers avaient assigné la Banque en résolution des conventions, demandé la livraison des modèles, clichés et galvanos, cessation de l'impression du billet et allocation de 100.000 fr. de dommages-intérêts. Par conclusions au cours des débats, ils se sont contentés de la disparition de la signature, sous une astreinte de 1.000 fr. par chaque contravention, réduisant en outre à 1 fr. leurs dommages-intérêts.

Le Tribunal, adoptant l'avis de son substitut, M. Guyenot, et entendus Mᵉ Landowski pour les héritiers, Mᵉ Desforges pour la Banque, a accordé le franc de dommages. Il a dit n'y avoir lieu à ordonner la cessation de l'impression du billet, mais que « sur tous les billets portant une date postérieure à celle du présent jugement, la Banque de France devra supprimer la signature de Luc-Olivier Merson, toute contravention dûment constatée à cette défense étant réprimée par une astreinte de 10 fr. pendant un mois, passé lequel délai il sera fait droit ».

Attendu que le Tribunal, qui s'est fait représenter la maquette originale de Luc-Olivier Merson, estime que la reproduction qui en a été faite par les soins exclusifs de la Banque de France est tellement imparfaite que la protestation des demandeurs est légitime;

Attendu que les héritiers de Luc-Olivier Merson, l'ayant formulée par écrit en janvier 1928, lors de l'apparition du billet, le Gouver-

neur de la Banque de France répondit par une lettre du 7 février contenant cette affirmation que la Banque est maîtresse absolue des maquettes confectionnées pour elle;

Attendu, est-il dit dans cette lettre, que « la confection d'un billet de banque doit répondre à des besoins pratiques sur lesquels il n'est pas nécessaire d'insister, mais qui exigent que la Banque conserve le droit de prononcer en dernier ressort sur les dispositions à adopter... l'œuvre d'art n'est que l'accessoire ou le moyen, au rebours de ce qu'on peut considérer lorsqu'il s'agit de la reproduction ordinaire d'un tableau par la gravure. Il faut aller plus loin. L'œuvre d'art n'a pas ici d'existence propre et indépendante du billet projeté; »

Attendu que cette conception peut assurément se comprendre en raison du but essentiel poursuivi par la Banque de France, qui par l'accumulation des difficultés techniques, cherche à rendre presque impossibles les reproductions frauduleuses de ses billets;

Mais attendu que ces difficultés ne sont pas telles que la Banque puisse revendiquer, comme une conséquence nécessaire du privilège d'émission qui lui a été concédé, le droit de mutiler une œuvre d'art que rien ne l'obligeait à commander;

Attendu que pour qu'il en fût autrement, la Banque devrait ou se contenter de modèles sans valeur artistique, ou exiger de l'auteur des maquettes une renonciation claire et précise à toute action en justice;

Attendu que le fait de s'adresser à un peintre de grand talent démontre que la Banque de France avait la volonté de donner à ses nouveaux billets un caractère artistique, qui pouvait et devait se concilier avec les difficultés techniques, d'ailleurs révélées à l'avance à l'artiste et auxquelles il avait pris l'engagement de se plier;

Attendu qu'ainsi la Banque de France se trouvait tenue de respecter les principes fondamentaux de la propriété littéraire et artistique.

§

L'augmentation de la criminalité, legs de la Guerre aux pays belligérants, s'est montrée particulièrement forte en Italie, favorisée par un code pénal presque aussi mauvais que le nôtre reste bon, et des mœurs socialo-judiciaires dont les nôtres, si fâcheuses qu'on les juge, ne donneraient qu'une pâle idée.

Bien avant la guerre, l'incapacité du Code pénal italien était si flagrante qu'on le traitait de « philocriminel ». Il datait

de 1889, époque où le besoin d'une mansuétude excessive envers *l'Uomo delinquente* ne se faisait certes pas sentir! Des grandes nations, l'Italie était la dernière qui pût raisonnablement songer à supprimer la peine de mort. Le Code pénal l'avait supprimée, et là ne se bornait pas sa faiblesse.

Au lieu — comme notre Code — de frapper le meurtre d'une peine perpétuelle, il se contentait de 18 à 21 ans de réclusion, et le maximum d'un an de réclusion lui avait paru suffisant pour réprimer les coups et blessures. Au lieu — comme notre Code — de punir le complice de la même peine que l'auteur principal, il lui réservait une pénalité beaucoup plus légère. Il considérait l'ivresse « volontaire » comme une circonstance atténuante. Distinguant entre la responsabilité complète et la semi-responsabilité (*vizio parziale di mente*), il invitait les jurés, lorsqu'ils n'acquittaient point, à voter des peines dérisoires. Enfin de toutes façons il poussait à l'abus des courtes peines; il pratiquait cette *poussière de pénalité* dénoncée partout aujourd'hui comme aussi néfaste au délinquant qu'à la Société.

En 1919, sous la pression de l'opinion publique, une commission fut chargée de préparer les réformes nécessaires à obtenir « conformément aux principes et aux méthodes rationnels de la défense de la Société contre la criminalité en général, une protection plus efficace et plus sûre contre les délinquants d'habitude ».

Présidée par Enrico Ferri, cette commission présenta, en janvier 1921, un projet de code. Il portait à toutes les pages le cachet de l'Ecole dite *positive*, par opposition à l'Ecole dite *classique*, — le mérite du Code de 1889 revenant surtout à une troisième Ecole, dite *humaniste*. L'école positive rejette l'idée de la responsabilité morale du criminel parce qu'elle ne croit pas au libre-arbitre. Elle ne fonde pas les peines sur la conception traditionnelle d'une faute morale, qui mérite un châtiment, mais sur un devoir de défense qui appartient à l'Etat.

Elle remplace le terme de responsabilité tout court par celui de *responsabilité légale* et le terme de *peine* par celui de *sanction*, « qui exprime le fait constant et universel d'une réaction correspondant à une action ». Sans nier complète-

ment la force d'intimidation de la loi, elle la considère comme faible. Elle tend donc à sévir avec la même énergie contre le malade que contre le criminel, et même à frapper le criminel-né, de Lombroso, « l'aliéné moral », plus fort que le criminel qui agit, estime-t-on, avec conscience et volonté. Ces principes hautement exposés dans un rapport préliminaire — bien maladroite, car l'œuvre était beaucoup moins doctrinaire que sa profession de foi le faisait croire — ces principes soulevèrent le sentiment italien, ainsi que la majorité des criminologistes internationaux, en vue desquels le projet Ferri avait été publié en quatre langues. Pendant ce temps, l'*Uomo delinquente* devenait de plus en plus légion, et, mariant la criminalité politique à celle de droit commun, constituait un danger social dont la crainte entre pour beaucoup dans l'avènement du Fascisme et son maintien.

Sitôt au pouvoir, le nouveau régime prit quelques mesures « provisoires », dont le rétablissement de la peine de mort ne fut pas le moins énergique. Puis, il établit un *Projet préliminaire d'un nouveau Code pénal*, appelé, du nom de son ministre de la Justice, *Projet Rocco*, et le publia en août 1927. Ce projet, après avoir été examiné par la Cour de cassation, se trouve soumis à une Commission centrale de revision, en attendant que le Parlement soit appelé à le faire code. Désavouant l'œuvre de Ferri quant à sa partie philosophique, mais l'approuvant et le suivant dans beaucoup de ses suggestions pratiques, on conçoit qu'il ait déjà fait couler beaucoup d'encre tant positive que classique, cependant que le rétablissement de la peine de mort a de quoi animer l'Ecole humaniste. De nombreux travaux lui ont été consacrés, notamment en Allemagne où, en 1928, en a été publiée une traduction. Nous n'en avions pas encore d'analyse détaillée, je crois, du moins par la voie du livre; en voici une, avec *La Réforme pénale en Italie*, de M. Henry G.-J. Maas Geesteranus (Librairie du Recueil Sirey).

Si j'en juge par son nom, joint à la liste de ses ouvrages, l'auteur est un juriste hollandais, mais son ouvrage est directement écrit en langue française, et la pensée qui le nourrit est vraiment de sang français. L'ouvrage est complet et clair, il résume en 200 pages les énormes in-folio que tient le

projet, monument dont j'avoue que la masse m'avait effrayé lorsque je le trouvai l'été dernier dans ma case du *Mercure*. L'une des premières conditions d'un code et surtout d'un code pénal, c'est d'être court; celui-ci n'en finit plus, encombré d'articles à paragraphes et alinéas qui semblent plutôt relever de la décision de jurisprudence que du texte législatif. Je vois bien que cette abondance répond à la ferme volonté de limiter le champ où s'exercera le pouvoir du magistrat, et, tout en respectant l'indépendance de son jugement, de se prémunir contre les écarts de sa sensibilité. Mais même en tenant compte de cette volonté, dont le principe est parfaitement justifiable (un bon doigt de son eau n'irait pas mal dans notre propre vin judiciaire), j'estime que le projet italien va vraiment trop loin.

Tel que ses principales caractéristiques se dégagent du travail de M. Maas Geesteranus, le Projet — sous la réserve que je viens de dire — concilie assez d'intelligente façon l'Ecole classique et l'Ecole positive. Il conserve le principe de la responsabilité atténuée. Il rétablit la peine de mort contre certains crimes politiques et, pour les crimes de droit commun, dans des conditions qui aboutissent, en somme, au même résultat que chez nous. Il augmente fortement le quantum des peines, et au lieu de décider, comme notre Code criminel, qu'en cas de conviction de plusieurs crimes ou délits la peine la plus forte sera seule prononcée, il inflige autant de pénalités qu'il y a d'infractions, jusqu'à une limite de 30 ans pour la réclusion, de 6 ans pour l'arrêt — les peines privant de liberté étant l'*ergastolo* qui correspond à nos travaux forcés à perpétuité, la *réclusion*, peine normale pour les délits, et l'*arrêt*, peine en matière contraventionnelle.

Il frappe sévèrement la récidive, connaît le sursis, voire le pardon judiciaire pour les mineurs de 18 ans. Il se sépare de notre Code en punissant le complice beaucoup moins fort que l'auteur principal et en frappant la tentative d'une peine beaucoup plus légère aussi que le crime consommé.

Il oblige le juge à distinguer, des délinquants non habituels, trois sortes de délinquants, savoir : d'*habitude*, de *profession* et de *tendance*, lesquels à l'expiration de leur peine

seront internés pour une durée indéterminée dans une colonie agricole ou dans une maison de travail.

Il décrète l'abolition du Jury et charge les magistrats qui ont prononcé les peines du soin d'en surveiller l'exécution.

Sur tous ces points et les autres, M. Maas Geesteranus formule une série d'approbations et de critiques qui dénotent, à mon avis, autant de sens pratique que de science. Sans quitter son sujet d'un pas, il se trouve ainsi avoir écrit une étude de criminologie générale dont l'intérêt demeurera, quel que soit le sort que la Fortune réserve à cette nouvelle tentative de Code pénal italien.

MARCEL COULON.

PRÉHISTOIRE

Robert Furon : *La Préhistoire, Introduction aux Etudes préhistoriques*, 8°, ill., Albert Blanchard. — G. Baldwin Brown : *The Art of the Cave-Dweller, A study of the earliest artistic Activities of Man*, 8°, ill., John Murray. — G.-H. Luquet : *L'Art Primitif*, in-18, ill., Doin. — Franz Boas : *Primitive Art*, Institut pour l'étude comparée des Civilisations, Oslo, Aschenhoug, et Paris, Champion, gr. 8°, ill. — A. Nummedal : *Stone Age finds in Finmark*, gr. 8°, ill., mêmes éditeurs et même collection. — Baron de Loë : *Catalogue descriptif et raisonné de la collection des Ages de la Pierre des Musées Royaux du Cinquantenaire*, gr. 8°, ill., Bruxelles, Vromant. — Edmond Chaumier et Jacques-M. Rougé : *Musée préhistorique du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire)*, 8°, ill., Tours, Imp. Tourangelle et au Musée. — A. Baschmakoff : *Les alignements de Carnac*, Extrait de l'*Anthropologie*, 8°, ill., Masson. — Waldemar Jochelson : *Archaeological Investigations in the Aleutian Islands*, gr. 4°, ill., Carnegie Institution, Washington, D. C., E. U. A.

Le livre, rédigé en petites phrases sèches, de M. R. Furon sur **La Préhistoire** est bien, comme le dit l'introduction de Boule, une excellente initiation à cette science; il est destiné aux chercheurs locaux, qui ont tous besoin de principes généraux et de méthode. Je dois dire que c'est un vade-mecum (rappelant un peu ceux du bachot) qui ne peut se lire, mais doit s'apprendre par cœur. Les chapitres sont suivis de bibliographies sommaires. Ainsi l'initié s'orientera. Je ne critiquerai pas le choix des titres, qui me paraît souvent arbitraire; que vient faire la monographie de Junod sur diverses tribus sud-africaines dans l'Aurignacien, quand surtout l'édition indiquée (Neuchâtel) est introuvable? Puisque Mainage le cite, à quoi bon répéter la citation? D'ailleurs le livre de Mainage est très sujet à caution . Mais le novice rectifiera quand il

sera pleinement « initié ». Il dépassera alors ces cadres schématiques, surtout quand il constatera qu'ils sont fondés sur des pièces-types, mais que sur les terrains ou en station de fouille on rencontre en majorité des pièces qui dévient du type regardé comme fondamental. Plus il y a de manuels de ce genre, mieux cela vaut : la préhistoire n'en est encore qu'à ses débuts.

L'art primitif, ou plutôt prétendu tel (l'art est bon ou mauvais, réussi ou raté, simple ou complexe, mais en dehors des principes, et de la terminologie, de l'évolution : il n'y a pas d'arts primitifs et d'autres décadents; la biche d'Altamira est parfaite; ou alors Rembrandt est primitif) sous prétexte que les gens qui l'ont élaborée ne connaissaient pas les métaux, ou la vapeur ou l'électricité, suscite continuellement des ouvrages où rarement on trouve de l'original. Pourtant M. G. Baldwin Brown a réussi, en parlant de **l'Art des Hommes des Cavernes,** à renouveler la présentation d'un sujet traité déjà par de nombreux savants (Grosse, Luquet, Verworn, etc.).

L'auteur est professeur de Beaux-Arts à l'université d'Edinbourg; il a visité les grottes de France et d'Espagne et nous apporte des analyses et des appréciations d'ordre à la fois technique et esthétique qui complètent admirablement les travaux des préhistoriens spécialisés comme Breuil, Burkitt, etc. Le choix et le groupement des illustrations (d'une netteté admirable) constituent déjà un enseignement; et les derniers chapitres situent ces arts préhistoriques, non seulement dans l'histoire de l'art, mais aussi dans la théorie générale. De nouveau, et je pense que M. G. B. Brown ne me contredira pas, je répète qu'il y a possibilité de *progrès* dans toutes les activités humaines, sauf dans les activités artistiques. Il va de soi que l'auteur discute si pour les hommes des cavernes il faut parler de l'art pour l'art, ou de l'art utilitaire, de naturisme, d'impressionnisme, etc. Etiquettes nécessaires ou inutiles?

M. Luquet, lui aussi professeur, y tient énormément : son livre sur **l'Art Primitif**, destiné au grand public, comprend trois chapitres ainsi intitulés : I, Genèse de l'Art figuré; II, Le réalisme intellectuel; III, La narration graphique. L'on y rencontre à chaque pas des formules définitives : « l'art n'existe que par les œuvres d'art et les œuvres d'art n'exis-

tent que par les artistes » (p. 9); « le réalisme intellectuel figure des parties d'un objet qui ne s'en distinguent pas pour l'œil, mais seulement pour la pensée abstraite » (p. 88); « les acteurs d'une scène de copulation ont entre eux la relation topographique d'objets se faisant face » (p. 139). Par primitifs, M. Luquet entend les enfants des civilisés, les hommes préhistoriques et les « sauvages » actuels. L'ouvrage est extrêmement plein de faits, pris dans d'innombrables milieux, riche aussi d'idées et d'interprétations personnelles. Elles sont ramassées en faisceau dans les conclusions. Mais j'avoue ne pas comprendre encore en quoi « l'art classique des civilisés adultes se distingue d'un autre art qui s'oppose à lui et qui constitue un genre unique, auquel convient le nom d'*art primitif*, qui lui-même se subdivise en deux espèces, l'art enfantin et l'art primitif des adultes, qui présentent exactement les mêmes caractères (p. 248). Pour moi les différences ne sont pas fondamentales; il y a toutes les transitions d'un « genre » à l'autre « genre » et les différences sont dues uniquement au manque d'éducation des muscles du bras et de la main. Un enfant qui veut dessiner une roue voudrait la faire ronde; mais « sa main n'obéit pas »; il tient l'intention pour le fait; c'est pourquoi il rejette la critique de l'adulte et le juge bête. Je place ce mécanisme sur le même rang que la maladresse technique dans les contes et chansons populaires : on voudrait chanter juste, mais on chante faux... ou du moins à côté, au demi-ton; on voudrait décrire en détail, mais les mots manquent, et la facilité d'élocution. Je crains donc que M. Luquet ait trop vu les seuls résultats, mais ne se soit pas assez préoccupé de la manière technique dont ils sont produits.

Une bibliographie, que l'auteur avoue très insuffisante, termine l'ouvrage. On y voit cités beaucoup d'ouvrages de seconde main, mais pas Grosse, ni Riegl, ni Yrjö Hirn, ni van Scheltema, ni même l'ouvrage de Franz Boas sur l'Art Primitif, qui est fondamental. Boas est l'un de nos meilleurs ethnographes; il a étudié sur place l'art de nombreux peuples « primitifs », Eskimo, Indiens du Nord-Ouest, etc, et il est arrivé ainsi aux mêmes conclusions que moi quand j'étudiais les poteries, roseaux, cannes et cuillers de l'Afrique du Nord :

le facteur technologique est décisif, bien plus que le facteur psychique pur. Il admet aussi que certaines amplifications sont des maladresses et d'autres le summum de l'art quand l'artiste est arrivé au point de savoir supprimer les détails non caractéristiques ou peu évocateurs. Voici sa formule terminale : « Nous avons constaté que plus le contrôle de la forme sur le mouvement non-coordonné est puissant, plus le résultat est esthétique... L'effet artistique dépend du contrôle de la technique ». Boas a étudié les produits artistiques en relation avec le reste de l'activité. Je crois que, même si sa documentation est surtout fondée sur des faits nord-américains, son point de vue général est sage et sain.

La lecture comparative de ces trois ouvrages situés dans des plans différents est vraiment utile; les corrections et les mises au point se font ensuite d'elles-mêmes. Si seulement on pouvait se débarrasser de ce mot de « primitif », on y verrait plus clair.

§

Je ne puis qu'analyser rapidement les monographies signalées ci-dessous. M. Nummedal décrit le résultat de ses fouilles dans les **Stations de l'Age de la Pierre en Finmark** en 1925, 1926 et 1927; il continuera ses recherches. La plupart des pièces (à en juger par les planches, qui sont excellentes), sont très grossières; à signaler des burins caractérisés. C'est de l'Aurignacien, mais à formes souvent archaïques. Vu la situation géographique du Finmark, ces découvertes ont une importance de premier ordre.

Le **Catalogue descriptif et raisonné** du baron de Loé est bien plus que cela : c'est un véritable manuel de la préhistoire belge, car à propos de chaque station l'auteur donne des renseignements sur les fouilles et, le cas échéant, la bibliographie. Les photos sont excellentes et très bien choisies. Commode index à la fin.

Dans de nombreuses stations belges on a trouvé des silex blonds du Grand Pressigny (Indre-et-Loire); cette station attend encore une grande monographie. Contentons-nous pour le moment du **Catalogue** de MM. Chaumier et Rougé; il est bien sommaire, ce catalogue, et les illustrations médiocres,

incapables de faire concevoir la finesse des retouches et l'art technologique, ou même l'art tout court, de ces outils. Espérons du moins que le catalogue attirera au Musée de nombreux visiteurs; le pays est d'ailleurs charmant.

La découverte de **Restes archéologiques dans les Iles Aléoutiennes** par le savant Jochelson (auquel on doit d'admirables monographies sur les Ghiliaks et autres populations sibériennes) est d'une importance extrême pour le problème du peuplement de l'Amérique. Les tombes et les objets (qui appartiennent au Magdalénien) servent de points excellents de comparaison avec les stades préhistoriques français. Ce type de civilisation a persisté dans les Iles Aléoutiennes jusqu'au début de ce siècle. Mais de quand datent ces tombes? C'est ce que Jochelson n'ose décider. Il a repris les problèmes en cours et fait de cet ouvrage une sorte de traité d'ethnographie préhistorique de la Sibérie extrême-orientale, de l'Alaska et de la Côte Nord-Ouest américaine. Inutile d'ajouter que l'Institution Carnegie a soigné les illustrations.

M. Baschmakoff a étudié avec le plus grand soin, sur le terrain, les **Alignements de pierres debout de Carnac** et ses relevés seront d'une utilité durable. Mais l'interprétation? Ce seraient « des registres commémorant l'exploitation du sol et la distribution du peuple en clans et phratries ». Je ne dis pas non ; mais il faudrait des parallèles ethnographiques exacts...

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Louise Faure-Favier : *Paris-Tunis*, Guide des Voyages aériens, 45, quai de Bourbon, Paris. — Alexandre Verchin : *Bretagne*, Eugène Figuière.

L'aéronautique, qui tend à entrer désormais dans les mœurs, — bien entendu d'une façon toute relative — a dès maintenant ses guides des routes de l'air, comme nous avons eu des guides pour les diligences et ensuite pour les chemins de fer. Mme Louise Faure-Favier, qui en a déjà publié un certain nombre, donne aujourd'hui l'itinéraire de **Paris-Tunis** et annexes.

La ligne Paris-Lyon-Marseille et sa ramification Lyon-Ge-

nève furent inaugurées officiellement le 6 mai 1926, et en novembre de la même année Paris-Marseille devint Paris-Tunis. Depuis 1929, le service est quotidien, chaque année voit s'accroître le trafic. L'année dernière on a compté jusqu'à 251 passagers et 61.881 kilos de marchandises. Le voyageur aérien serait perdu sans le guide de Mme Louise Faure-Favier. Conçu avec une parfaite connaissance de la route, les points de repère y sont très nombreux et judicieusement choisis. Parti du Bourget, l'avion, après avoir longé Paris, se dirige sur Sens, il passe au-dessus de la Marne, la Seine, la forêt d'Armainvilliers et son étang, qui est un premier repère; au delà, c'est Melun; on en aperçoit l'église Notre-Dame, dont le chevet n'est visible du sol que de la grande prison située en arrière; puis, c'est la forêt de Fontainebleau, dont on voit au loin le château et la ville; Montereau, au confluent de la Seine et de l'Yonne, avec son église Saint-Loup et ses ponts historiques. On atteint Sens (115 kilomètres, 40 minutes) dont la cathédrale porte, sur la haute tour unique de sa façade, une tourelle en coin qui fait penser à un pot à confitures; Villeneuve-sur-Yonne, qui garde un beau pont du XII[e] siècle comptant jusqu'à douze arches; Laroche, une des gares les plus importantes de la région; Auxerre, dont on peut signaler la belle cathédrale, puis la vallée de la Cure, une des plus belles et pittoresques de la France; Avallon, qui garde une partie de ses fortifications anciennes et un intéressant beffroi; on atteint le Morvan et Saulieu où l'on signale une ancienne abbaye fortifiée; Châlon-sur-Saône (300 kilomètres, 1 h. 45), Tournus avec sa belle cathédrale romane ; Mâcon où naquit Lamartine et qui garde également une intéressante église; la Saône, les étangs des Dombes, le Rhône, Lyon et l'aéroport de Bron (415 kilomètres, 2 h. 26 min.). De Lyon à Marseille, l'avion longe le fleuve, passe à Vienne, Romans-sur-Isère, Valence (où le Midi commence), Montélimar, Orange, Avignon, la ville morte des Baux, Salon, l'Etang de Berre, et arrive à l'aéroport de Marignane. Pour gagner Ajaccio, le voyage se fait en hydravion, qui passe à Marseille, à La Ciotat, Toulon, les îles d'Hyères et la Corse, la Sardaigne et Tunis.

Deux autres itinéraires sont encore mentionnés par le volume : 1° de Tunis à Bône, 225 kilomètres, s'effectuant en

1 h. 25 min., et de Lyon à Genève, 117 kilomètres en 41 min., à travers les Alpes. Une très intéressante carte en couleur est annexée au volume, qui comporte encore des plans, des cartes et de très belles photographies. On ne peut qu'encourager ce genre de publication, dont Mme Louise Faure-Favier a déjà donné d'autres spécimens et que consulteront avec intérêt les voyageurs maintenant assez nombreux qui utilisent désormais les routes de l'air.

Bretagne, *Au pays de Saint-Yves* est un ouvrage d'Alexandre Verchin, avocat du Barreau de Quimper, qui s'est efforcé surtout de nous faire goûter l'intérêt du pays et entre temps divers personnages qui en sont originaires, ou se sont plu à le fréquenter. On voit ainsi passer Albert de Mun, le peintre de Groux, Gauguin, Le Braz, etc. Entre temps, il nous parle de Tréguier dont les beaux décors lui sont restés dans la mémoire avec « la place, l'église et sa tour si proche de la montagne qu'elle y semble adossée », de la petite chapelle de Notre-Dame de Port-Blanc, comme tassée dans le sol pour résister aux vents de mer; de Trestraou, fréquenté par Vicaire, Le Goffic, Ary Renan, Le Braz, etc. et où la bonne chère n'était pas dédaignée comme il appert de l'énumération que donne le volume, qui mentionne même une recette locale du homard à l'américaine. Plus loin, une excursion mène à Ploërmel, célèbre par son *pardon* et sa très belle église, dont l'arbre de Jessé est bien connu. D'autres promenades nous conduisent à Le Faouët, célèbre pour sa chapelle Saint-Fiacre qui renferme un très beau jubé; le paysage aux environs est d'un pittoresque remarquable; ailleurs, c'est la presqu'île de Crozon avec ses menhirs et leurs légendes, ainsi que de terribles histoires de Korrigans, etc; Restrenen, curieuse cité du moyen âge et du XVIe siècle avec ses vieilles maisons, son église et ses rues pavées à la mode de jadis, etc.

Le volume de M. Alexandre Verchin est en somme intéressant; il fait suite à ses précédentes publications sur la Bretagne; c'est un livre de souvenirs et d'anecdotes qui nous initie à la vie agréable de la région, mais dont on peut craindre la fin avec l'invasion de l'automobilisme. L'auteur s'est plu à nous en rendre l'agrément. Nous déplorerons avec lui

la disparition de nos bonnes vieilles hostelleries et leur remplacement par des simili-palaces modernes.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

LA MENACE ALLEMANDE. — E.-L. Ney : *L'autre Allemagne*, Berger-Levrault. — *La Reichsheer.* — G. Debeney : *Sur la sécurité militaire de la France*, Payot. — G. Denvignes : *La Farce du désarmement*, Taillandier. — Armand Charpentier : *Ce que sera la guerre des gaz*, Delpeuch. — Ch. du Hemme et Hubert Jacques : *Français, garde à vous!* Ed. Bossard. — Lieutenant-colonel Vauthier : *Le danger aérien et l'avenir du Pays*, Berger-Levrault. — *Lettre d'un Ingénieur-Chimiste.* — Mémento.

La nervosité qu'a montrée l'opinion française, ces derniers temps, en présence de certaines manifestations allemandes, n'est nullement justifiée, à mon avis. Une nuée d'articles de presse, de livres d'une documentation hâtive, souvent puérile, entretiennent cette nervosité, en amplifiant les faits, quelquefois en les créant de toutes pièces. C'est ce que nous allons essayer de montrer. Ce n'est pas que je nourrisse beaucoup d'illusions sur l'Allemagne. La nation allemande, tout entière, pense à l'idée de revanche, à la possibilité de reviser le Traité de Versailles, comme nous, après 1870, nous pensions à rentrer en possession de l'Alsace et de la Lorraine, dans le plus bref délai. Tout cela est dans l'ordre naturel des choses. Les manifestations douloureuses, pénibles, souvent ridicules de notre *Ligue des Patriotes*, pendant de longues années, n'ont pas avancé d'une heure la reprise des Provinces perdues, tout en ne cessant de créer de graves difficultés à notre gouvernement. Les incidents qui ont eu lieu en Allemagne, ces derniers temps, à une échelle amplifiée en raison de la plus grande densité de la population, ne sont pas d'un autre ordre; ils n'avanceront pas d'une ligne l'échéance de la prochaine guerre, si celle-ci doit avoir lieu. La guerre me paraît bien hypothétique dans le présent ou bien éloignée encore. Tant que les rênes du gouvernement se trouveront en France, en Allemagne comme en Italie, entre les mains d'hommes ayant souffert de la guerre ou en ayant tiré profit, et le nombre de ces derniers doit commencer à être plus

élevé, il n'y a, à mon avis, aucune possibilité de guerre. Le profit tiré par les uns et les autres de la dernière guerre est le meilleur ciment de la paix.

Ceci dit, j'en viens à ces livres de panique, dont je parlais au début, qui n'apprennent rien aux gens avertis, mais dont la diffusion parmi le public, privé de tout moyen de contrôle, ne peut avoir que des effets funestes. Prenons par exemple M. E. L. Ney, **L'Autre Allemagne,** dont le sous-titre, *Récits de missions spéciales,* suffit seul à vous mettre en défiance. On sait, en effet, ce qu'il faut entendre par cette expression de *missions spéciales.* Il s'agit de missions d'espionnage ou de police secrète. Or, tout bon policier, par sa nature même, est porté, souvent de bonne foi, à exagérer ses découvertes, à donner à des faits insignifiants une consistance qu'ils n'ont pas. En voici un exemple. En 1926, retenez cette date, la 6e batterie du régiment d'artillerie de la Reichsheer, en garnison à Minden, invita, sur ordre, les survivants des anciens 7e et 9e régiments d'artillerie lourde à venir assister à l'inauguration d'un monument aux morts, et à cette occasion, ces survivants sont priés de remplir une fiche, indiquant leurs nom et prénoms, leur adresse actuelle, leur dernier grade et le corps où ils ont servi. Il en fut de même pour 84 anciens régiments d'artillerie dissous. Quand on sait ce que tout le monde connaît, dans les milieux militaires, que les anciens régiments dissous se prolongent dans une compagnie de régiment de la Reichsheer, dite compagnie « de tradition », qui conserve le drapeau de l'ancien régiment dissous, on n'est nullement ému par une pareille découverte. Nous avons nous aussi nos réunions d'officiers de réserve, et il ne fait pas de doute que lorsqu'on les a réunis pour la permière fois, il leur a été demandé leurs nom, prénoms, etc. Tout ce qu'il y a à retenir de la découverte de M. Ney est qu'en 1926, sans doute pour la première fois, les compagnies de tradition de la Reichsheer ont pris contact avec les anciens militaires du régiment dissous correspondant. Eh bien, c'est ce seul fait, survenu il y a quatre ans, et dont M. Ney ne signale pas la répétition depuis 1926, que M. Léon Daudet a retenu pour nous annoncer le 2 octobre dernier que le *cap d'octobre* ne serait pas doublé sans avoir la guerre. Ce nouveau cap des

tempêtes a été cependant doublé; le ciel nous paraît même plus serein, depuis la victoire du cabinet Brüning.

Puisque je viens de parler des compagnies « de tradition » de la Reichsheer, je dirai un mot de celle-ci. « Le type de l'armée moderne », a dit le général Nollet. En effet, il n'en est pas, sous une forme réduite, et partant économique, de mieux organisée. Quant à son emploi, Von Seekt a pu dire, publiquement pour renforcer sa foi, exalter ses vertus militaires et ranimer l'esprit national, qu'elle agirait, le jour venu, comme une armée de choc, obéissant à une « stratégie de taureau », à laquelle rien ne pourrait résister. Il suffit qu'il ait annoncé cela en public pour que nous pensions, nous, que ce n'est pas sa pensée de derrière la tête. L'Etat-Major allemand est trop avisé pour abattre son jeu du premier coup. La Reichsheer est une armée de cadres, avant tout. Nul ne l'exposera au risque de la destruction de ces cadres, dans une proportion dangereuse, dès la première heure. Il me semble plus probable, et l'anecdote que je rapportais plus haut, la pratique des passe- volants, etc., concordent à le faire croire, que la Reichsheer intégrera à la mobilisation ses anciens soldats, une partie de la Schultzpolizei, les membres des sociétés sportives, pour en former 126 divisions (1), parfaitement encadrées, le huitième jour de la mobilisation. A ce moment, nous n'aurons à leur opposer que nos 40 divisions du premier ban. D'une pareille situation, on devrait à bon droit se montrer inquiet. Nul n'en parle cependant. Depuis plus d'un demi-siècle, nous ne pensons qu'à une attaque brusquée, qui ne s'est d'ailleurs jamais produite. Nous aurons beau élever une muraille de la Chine sur nos frontières, elle ne servira de rien, tant que subsistera, à notre désavantage, cette différence d'effectifs dès l'entrée en jeu. Les dix à douze milliards que nous allons y employer le seraient plus utilement s'ils étaient affectés à nous constituer une Reichsheer, non de soldats de douze ans, ce qui est inutile, mais d'engagés de quatre ans, dont un quart serait prélevé par sélection dans les rangs de notre armée indigène. Je crois la chose possible, malgré l'opinion contraire de M. le général Debeney, qui dans son livre Sur

(1) La place me fait défaut ici pour montrer le mécanisme, d'ailleurs très simple, de cette intégration.

la **sécurité militaire de la France,** reste naturellement attaché à l'armée hybride qu'il a contribué à nous donner. Ce n'est qu'une question de primes (2).

§

Revenons à nos livres de panique. En peu de mois, nous avons eu successivemnt **La Farce du Désarmement,** de M. le général Denvignes, **Ce que sera la guerre des gaz,** de M. Armard Charpentier, **Français, garde à vous !** de MM. Ch. du Hemme et Hubert Jacques, **Le Danger aérien et l'avenir du pays,** du lieutenant-colonel Vauthier. Tous nous annoncent la guerre chimique, à bref délai, avec son cortège de catastrophes totales : anéantissement de nos cités et de leur population civile.

Il est à remarquer qu'aucun de ces auteurs n'est chimiste et qu'ils négligent tout examen préalable des possibilités de l'aviation, la nuit, contre des villes tenues dans l'obscurité. Ils supposent que nos grands oiseaux mécaniques pourront toujours aller poser leur œuf là où ils le voudront. Or, ces possibilités sont encore bien faibles. Si on veut s'en convaincre, il n'y a qu'à lire l'étude que le colonel Aubé a publiée dans *La Revue Militaire française* d'août sur l'aviation de bombardement. Voyons ce que nous apprennent ces prophètes charitables, uniquement désireux de veiller à notre sécurité, car nous supposons bien que seul le patriotisme le plus pur les inspire. M. le général Denvignes s'étend longuement sur la résurrection de l'armée prussienne, au lendemain d'Iéna, ce qui lui permet de l'appeler l'armée de la surprise, appellation qu'il lui conserve aujourd'hui pour en tirer son principal argument. L'Allemagne ne peut mentir à son passé et nous réserve une dernière et définitive surprise. Suit un exposé hypothétique, capable de donner la chair de poule. En 48 heures, nos villes sont détruites, ainsi que celles de la Belgique, les garnisons empoisonnées, nos trains de mobilisation arrêtés dans leur marche vers la frontière. Il n'y a plus qu'à nous rendre à merci. Tout cela sans qu'on fournisse un renseigne-

(2) Ainsi que d'avantages à leur donner : accession au grade d'officier, à l'expiration de leur engagement; petit capital à leur retour dans la vie civile; certains emplois réservés, etc.

ment de première main, une précision technique. Sa principale source de documentation est une brochure, parue en 1928 sans nom d'auteur, *Le Blocus de l'Angleterre par l'aviation allemande*, brochure véritablement inspirée par une coalition d'intérêts facile à percer. Cependant M. le général Denvignes, rendons-lui justice, retrouve son bon sens à la fin de son exposé en faisant appel à l'union de tous les Etats d'Europe. Il ignore le protocole de 1925 signé et ratifié aujourd'hui par toutes les grandes nations (3).

M. Armand Charpentier est un pacifiste qui accepte sans examen les informations les plus pessimistes et les plus outrancières sur la guerre des gaz, afin de maudire la guerre, une fois de plus. Il n'ajoute rien de son autorité personnelle à ses citations, et sa documentation a dû lui paraître si faible qu'il a fait état du roman de M. V. Méric, *La Der des Der*, et de celui de M. V. Margueritte, *Le Bétail humain*, qui ne sont que des œuvres de pure imagination. MM. Ch. du Hemme et Hubert Jacques peuvent être d'excellents journalistes; mais ils ne sont ni chimistes, ni militaires, et l'on peut penser, sans les offenser, qu'ils étaient peu qualifiés pour écrire sur la guerre chimique. Ils reprennent la thèse du général Denvignes, et rien ne leur appartient en propre dans leur livre que l'enflure avec laquelle ils traitent leur sujet et les bobards donnés en pâture à leur crédulité, tels les ballonnets réveille-matin lancés en liberté sous notre ciel pour y détruire, au déclic de leur mécanisme, nos villes et nos villages. Le lieutenant-colonel Vauthier est par contre un spécialiste au moins de l'aviation. Il présente très habilement sa thèse. Il écrit (p. 74) : « Le point de vue de l'attaque par avion est en dehors de notre sujet. Le point de vue de la défense nous occupe seul. » Il escamote ainsi la question des possibilités actuelles de l'aviation de bombardement et, donnant à croire que ces possibilités sont aujourd'hui sans limites, il ne se préoccupe que de l'effet d'épouvante à produire sur des lecteurs non avertis.

(3) Le protocole sur l'interdiction de la guerre chimique a été signé le 17 juin 1925 par les représentants de 37 Etats, y compris l'Allemagne et la République des Soviets. La France l'a ratifié en 1926. Nous n'avons pu retrouver la date de ratification des Etats-Unis. Avant la fin de 1928, sept autres Etats l'avaient ratifié.

Il lui est dès lors facile de conclure à l'urgence de creuser dans nos cités des abris souterrains bétonnés pour leur population et de prévoir la distribution de millions de masques contre les gaz. Puis, faisant un cours d'urbanisme, il prône la reconstruction de nos villes sur des plans nouveaux, en vue de réaliser la protection contre le péril de la guerre chimique. Il exige qu'on se mette de suite à l'œuvre. Puisque nos villes, telles qu'elles sont, dit-il, sont appelées à être détruites de fond en comble, mieux vaut les rebâtir avant que la catastrophe se produise. Alors, le danger n'est pas si pressant? Un tel programme de travaux ne s'accomplira pas en un jour. Et l'on s'explique, devant une pareille pression sur l'opinion, que deux sociétés se soient créées récemment, l'une sous le nom de « Ligue française contre la guerre chimique et pour la protection de la population civile », l'autre, dénommée « Comité de défense aérienne », qui, chose curieuse, a son siège au « Comité français de propagande aéronautique », en sorte que le mal et le remède, peut-on dire, viendront de la même source.

A ce véritable bourrage de crânes, à cette littérature de panique, on peut opposer la déclaration, faite en 1926 à l'Union interparlementaire, par le professeur Haber, le grand chimiste allemand, le promoteur de la guerre des gaz. « La fabrication des gaz, a-t-il dit, a fait ses progrès essentiels entre 1914 et 1918; les obus explosifs sont beaucoup plus efficaces que les obus à gaz. La moindre pluie paralyse l'action des gaz... Pendant la guerre, le nombre des morts par les gaz a été minime. » En effet, ce chiffre n'a atteint que 2 %.

Le seul ouvrage qui soit un exposé à peu près objectif de la guerre chimique est celui du commandant Bloch, paru en 1926. Je ne connais pas cet officier; il ne m'a pas adressé son livre, que j'ai eu cependant la curiosité de lire. Or, il débute par cette déclaration, à laquelle aucun des auteurs dont nous venons de parler ne fait allusion. Elle a cependant son importance :

« Respectueux des engagements internationaux auxquels la France a souscrit, le Gouvernement français s'efforcera, au début d'une guerre, d'obtenir des gouvernements ennemis de ne pas user des

gaz de combat comme arme de guerre. Si cet engagement n'est pas obtenu, il se réserve d'agir suivant les circonstances. »

Telle est, ajoute le commandant Bloch, la déclaration que l'on peut lire en tête de nos principaux règlements tactiques.

La France, en effet, en ratifiant le 9 mai 1926 le protocole du 17 juin 1925, a précisé dans son acte de ratification :

1° Que le dit protocole ne l'oblige que vis-à-vis des Etats qui l'ont ratifié;

2° Qu'il cessera d'être obligatoire pour elle, de plein droit, à l'égard de tout Etat ennemi, dont les forces armées ou les alliés ne respecteraient pas les interdictions en question.

Si les autres nations, dans leur ratification, ont exprimé, ce qui est probable, mais que je n'ai pu vérifier, les mêmes réserves, on s'explique que toutes se prémunissent contre la guerre chimique, en la préparant elles-mêmes. C'est à qui tirera le premier.

En tout cas, les moyens préconisés pour abriter la population civile contre les gaz, construction d'abris souterrains bétonnés, avec bouteilles d'air pour combattre l'infiltration des gaz, ne sont pas à recommander. Ils pourront faire le profit des entrepreneurs et des terrassiers, mais ils aggraveront le péril pour les populations qu'ils prétendront protéger. Les gaz toxiques étant plus lourds que l'air, ce n'est plus dans les caves qu'il faudra chercher un abri efficace, mais sur les toits, à défaut de hauteurs naturelles dans le voisinage. Ces jours derniers, une conférence a été faite dans un de nos ports de guerre sur la guerre chimique et les moyens de préserver la population. L'auteur de cette conférence, ayant préconisé la construction d'abris souterrains, s'est attiré une réponse d'un ingénieur-chimiste, qui signe G. G. T. Nous reproduisons les passages essentiels de cette lettre, pleine de bon sens et émanant d'un technicien :

Nous avons assisté aux intéressantes conférences données au centre d'études de la marine sur les gaz asphyxiants, sur les mesures les plus propres pour combattre leurs redoutables effets et, parmi ceux-ci, l'emploi d'abris souterrains pouvant contenir de dix à douze personnes (pourquoi ce chiffre?) qui seraient préservées de l'introduction insidieuse des gaz par une contre-pression intérieure obtenue avec des bouteilles d'air comprimé.

Nous désirons présenter quelques observations : le moyen le plus sûr et certainement le plus efficace de se garer des nuages délétères serait d'évacuer le plus rapidement possible la population sur les hauteurs qui, heureusement, avoisinent Toulon.

On sait qu'une des premières qualités requises pour un gaz asphyxiant est d'être plus dense que l'air; cette propriété physique lui confère la tendance de toujours descendre plus bas, d'où le danger, que je souligne ici, des abris souterrains, qui risquent ainsi de devenir de véritables souricières : il y a bien la contre-pression, mais celle-ci restera toujours théorique et illusoire, à cause des manœuvres compliquées qu'elle nécessite.

Voit-on, en effet, non seulement la quantité pratiquement irréalisable d'abris à construire, mais encore à pourvoir de bouteilles à air, lesquelles s'épuiseront inutilement dans les fosses qui présenteront fatalement des fuites, voire des ouvertures accidentelles et dont il sera absolument vain d'obtenir la fermeture hermétique avec des gens plus ou moins affolés. Comme a dit le conférencier, « la discipline des gaz, qui est difficile à maintenir chez des soldats exercés, sera pénible à obtenir de la part des civils, car on ne peut pas espérer que des femmes et des enfants garderont leur sang-froid, même s'ils sont en possession des meilleurs moyens de protection ».

L'évacuation rapide sur des hauteurs, au moment de l'attaque, contre le vent régnant de préférence, nous semble infiniment plus sûre, plus praticable surtout et plus efficace : elle pourra se faire en masse, sans obliger la population à se terrer, ni à subir toutes les affres morales d'un enterrement obligatoire.

Puisse cette lettre inspirer nos Directions responsables. Mais déjà des intérêts puissants se remuent. La Commission des Finances a été saisie de la question de la guerre chimique. On sait ce que cela veut dire.

Mémento. — G. Azan : *L'Expédition d'Alger* (Plon), le meilleur précis de l'histoire de la première étape de la conquête. — De Dompierre d'Hornoy : *Après la Conquête d'Alger* (Soc. Paris. d'Edition), essai de défense de l'amiral Duperré par son petit-fils. — *Bibliographie militaire des ouvrages et articles relatifs à l'Algérie, à la Tunisie et au Maroc de 1830 à 1926* (Impr. Nat., 2 vol. in-8). — Jean Lefranc : *Bougainville et ses compagnons* (Albin Michel), un Bougainville très exact. — Col. Revol : *Initiation au voyage militaire des Alpes* (Berger-Levrault), intéressante monographie de notre région alpine au point de vue de l'histoire militaire. —

G. Azan : Bugeaud et l'Algérie (Berger-Levrault). — Général Armengaud : *La Pacification de l'Afrique encore insoumise* (Berger-Levrault); l'auteur, qui appartient à l'aviation, représente celle-ci comme propre à assurer cette pacification. Cela a été la méthode des Anglais en Mésopotamie et ne leur a pas réussi. — H. Lehr : *L'Uniforme* (B.-L.), étude historique curieuse. — Verrière : *Le Nouveau Port de Lorient* (Impr. Cathrine, Lorient). — *Revue Militaire Française* (sept.) : Commandant Larcher, *La Campagne du 1er Corps* en Belgique, etc. — *Revue Maritime* (sept.) : Lieutenant de V. Adam, *Les opérations des sous-marins allemands en liaison avec la Flotte de haute mer.* Etude de grand intérêt sur des faits peu connus.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Les Cahiers du Sud : un sermon nègre issu du folk-lore : « la création du monde ». — *La Renaissance provinciale* : recette en vers pour préparer l'aïoli. — *L'Alliance littéraire* : M. A. Mercereau contre « les publications licencieuses »; un beau poème de M. Gustave Kahn. — *La Nouvelle Revue Française* : Vallès conte comme un pied de cochon trop arrosé de vinaigrette fit de Gustave Planche un candidat à l'Académie. — Mémento.

Les **Cahiers du Sud** (octobre) donnent, après un généreux article signé Olga et Jean Roux-Delimal, sur la condition des noirs aux Etats-Unis et sur l'apport des noirs à la musique et à la littérature, la traduction de quelques « sermons nègres ». Ils ont été écrits en anglais par James Weldon Johnson. Ils viennent d'une longue tradition orale née dans les Etats du Sud.

Ces sermons — lisons-nous — auxquels chaque nouveau prêtre ajoute un trait original issu de son imagination et de sa ferveur naïve, ont donc une genèse qui rappelle celle des chansons de geste où chaque vers est le chef-d'œuvre d'un poète inconnu. Au même titre que les chansons de geste, ils sont l'honneur du peuple qui les a produits.

Cependant tout ceci serait sans doute resté perdu pour la quasi-totalité du public blanc, si James Weldon Johnson dont la renommée de grand poète nègre était déjà solidement établie, n'avait rassemblé ses souvenirs de jeunesse pour constituer le fond, la matière et les principaux traits de ces sermons.

« La Création du Monde » a un accent de naïve grandeur incomparable. Le sermon débute de cette manière :

Alors Dieu franchit les portes de l'espace.
Il regarda autour de lui et dit :
Je suis seul,
Je vais me fabriquer un monde.

Connaît-on poème qui ait, par un égal prodige de simplicité et de concision, donné une aussi forte impression de l'ennui et de l'égoïsme?

La lumière, d'après J. W. Johnson, naît d'un sourire de Dieu. Il la prend « dans ses mains », la « roule », pour « en faire le soleil » qu'il lance « tout brûlant dans les cieux ». Les étoiles et la terre créées « de la lumière qui restait », « Dieu lui-même descendit ». Ses pas creusent les vallées qui forcent « sur leurs côtés les montagnes à s'élever ». Puis voici la suite de la création :

Alors il s'arrêta et regarda et vit
Que la terre était brûlante et nue.
Alors Dieu, d'un pas, se rendit à l'extrémité du monde,
Et il cracha les sept Mers —
Il fronça les sourcils, et les éclairs zébrèrent le ciel —
Il frappa des mains, et les tonnerres s'écroulèrent —
Et les eaux d'au-dessus la terre s'abattirent,
Les eaux rafraîchissantes tombèrent.

Alors l'herbe verte se mit à pousser,
Et les petites fleurs rouges fleurirent,
Et le pin montra de son seul doigt le ciel,
Et le chêne étendit ses bras;
Les lacs se tapirent dans les creux du sol,
Et les fleuves s'en allèrent vers la mer.
Alors Dieu sourit encore,
Et l'Arc-en ciel apparut
Et s'enroula autour de son épaule.

Alors Dieu leva le bras, et il agita la main
Au-dessus de la mer et au-dessus de la terre,
Et il dit : Que la vie naisse!
Et avant que Dieu pût laisser tomber le bras,
Les poissons,
Et les bêtes et les oiseaux
Envahirent les fleuves et les mers,
Coururent les forêts et les bois,

Et fendirent l'air avec leurs ailes.
Et Dieu dit : Voilà qui est bien!

Alors Dieu marcha ;
Et Dieu regarda
Tout ce qu'il avait fait.
Il regarda le soleil
Et la lune.
Il regarda les petites étoiles.
Il regarda le monde entier avec ses choses vivantes,
Et Dieu dit : Je suis encore seul.

Alors Dieu s'assit
Sur le versant d'une colline où il pourrait penser;
Sur la rive d'un fleuve large et profond, Dieu s'assit,
Avec sa tête dans ses mains;
Dieu médita pendant des jours, des jours,
Et il pensa : Je vais me fabriquer un homme!

Du fond profond du fleuve,
Dieu racla l'argile;
Et sur la rive du fleuve
Il s'agenouilla;
Et là, le Grand Dieu tout-puissant,
Qui alluma le soleil et le cloua dans le ciel,
Qui éparpilla les étoiles au plus lointain de la nuit,
Qui arrondit la terre dans le creux de sa main;
Ce grand Dieu,
Là,
Comme une Maman se penche sur son bébé,
S'agenouilla dans la poussière
Et travailla et travailla sur un petit bout d'argile
Pour le faire à son image;

Alors, dedans, il souffla le souffle de la vie,
Et l'homme devint une âme vivante.
Amen. Amen.

§

La Renaissance Provinciale (octobre) accueille « L'Aïoli », un poème qui a valu à son auteur, M. André Martel, la médaille d'argent offerte par la ville de Bordeaux au concours poétique de la Société des Ecrivains de Province. Telle est, d'après M. André Martel, la recette pour préparer l'aïoli :

D'abord on plume l'ail de son duvet menu,
Puis de la blanche gousse on met la chair à nu
Que l'on jette au mortier où, force souveraine,
Le pilon durement descendu dans l'arène
Affine une pommade aux fortes liaisons :
Et son battement clair sonne dans les maisons.
Puis c'est le tour du jaune d'œuf qu'on précipite,
Petit soleil fragile enfui de son orbite
Et qui crève bientôt en ruisseaux de rayons;
Et le buis lumineux, en de courbes sillons,
Commence régulier sa ronde parfumée
Dans l'âme du mortier déjà tout allumée.
Et du goulot penché, c'est le moment vermeil
Où l'huile lente tombe en gouttes de soleil;
Puis c'est un fil ténu que le pilon dévore.
Et du fond du mortier monte comme une aurore;
Et le flot s'enfle et s'épaissit envahisseur
Sous l'élan savoureux du blond pilon valseur.
Mais la force du buis, par une orbe dernière,
Dans sa richesse consistante est prisonnière.
Et la cuiller arrache au pilon arrêté
Son œuvre de parfum emmêlé de clarté.
L'on sort les escargots des marmites plaintives,
Et les grands poêlons roux chantent pour les convives
Sous leurs couvercles noirs auréolés d'éclairs.
Et la servante, triomphante et bien en chair,
Pose, dans une assiette au reflet délectable,
Le trésor du mortier au centre de la table.

§

Dans **L'Alliance Littéraire** (n° 1, octobre) qu'il dirige, M. Alexandre Mercereau demande : « Faut-il rétablir la censure?» Il répond : « Le remède serait pire que le mal. » Il n'accorde pas sa confiance à ce que pourrait être un « Conseil de l'Ordre littéraire ». Aussi bien, il n'existe pas d'« ordre littéraire » et les sociétés professionnelles d'écrivains ne parviennent pas à limiter leur recrutement aux véritables professionnels. M. Mercereau propose ceci :

Comment s'y prendre pour supprimer les publications licencieuses? Et j'ajouterai : toutes ces publications qui, sans être absolument licencieuses, entretiennent sempiternellement le public des

aventures sexuelles, toujours les mêmes? Répandre l'instruction et la culture, afin de rendre l'homme moins stupide, moins attaché à la matière, plus dégagé de ses sens — par lesquels il tient par trop à l'animal — plus engagé dans l'esprit par lequel il tient à Dieu, c'est-à-dire à la perfection; donner à l'enfant une éducation sexuelle catégorique, intelligente, rationnelle, proportionnée à son âge, à son tempérament, voire au milieu où il est appelé à vivre, éducation qui mettra pour lui le problème de l'amour à sa juste place parmi tous les autres problèmes qui le sollicitent! Ce sera infiniment plus sain que toutes ces cachotteries — dont il a bientôt vent — qui font d'un acte aussi essentiel, aussi indispensable que manger et dormir, une chose d'exception, un vice abominable... c'est-à-dire plein d'un attrait des plus dangereux, l'homme ayant toujours montré depuis la mésaventure de la pomme un amour immodéré de tout fruit défendu.

La même revue contient un « Gustave Kahn » de M. Marcel Batilliat qui est juste et a bien raison d'écrire à propos du modèle : « Vénérons en lui le meilleur d'entre nous ». On a rarement la joie — maintenant — de lire un poème de M. Gustave Kahn. En voici un, où nous le retrouvons tel que nous l'admirons depuis les « Palais nomades » et dans toute son œuvre, comme en son action sociale :

TEMPS GRIS

(PRÈS DE LA MER)

Une aile grise bat et des pleurs d'ennui tombent
du bout des pennes saturées
parmi les flocons de brume éparpillée
par ce rythme orageux du vent qui la surplombe,
violent et dur, en couches profondes et trouées
d'une lumière basse et grise comme mur de tombe.
Tous les oiseaux d'ennui des îles infortunées
ont fui vers quelqu'accueil, au plus loin, près des fermes
où le vouloir de l'homme défend chaume et grenier
et abrite son âtre dans la salle qui ferme,
à deux verrous, ses vantaux de bois lourd à l'autan.
Sous le vent, les villas se terrent dans le silence.
Les carrousels des enfants se taisent aussi longtemps
que ce bruit monotone et multiple de l'averse
couvre toute la terre de son ubiquité;

et la pluie ne laisse danser dans les allées
que les roitelets éphémères des gouttelettes
tombant en tulipes de cristal, s'évasant en corolles,
pour aplatir leur mort brève au creux des rigoles.

Il n'est point de clairière aux savanes du ciel
et les bouquets de roses de la terre pleurent et plient
sans échos de couleur dans les esprits.
Quelque vague douleur vacille dans l'atmosphère
que le souffle du vent amoindrit et resserre.

§

La Nouvelle Revue Française (1er novembre) achève la publication des souvenirs inédits de Jules Vallès, « étudiant pauvre ». On y trouve — narrée avec cette verve inimitable de l'étonnant prosateur — une bien curieuse raison des ambitions académiques de Gustave Planche. Vallès l'avait rencontré. Ils se lièrent d'amitié. Le critique, sans argent, se fait inviter à dîner par le jeune bohème. Celui-ci, riche de quarante sous, « emmène Planche au « Restaurant du Petit Londres », où l'écot est fixé à quatre-vingts centimes par tête : « deux plats, dont un de viande ». Ils commandent des pieds de porc. Vallès arrose sa ration d'huile et de vinaigre. Le patron lui en fait honte publique. Les dîneurs, qui avaient acheté du tabac, redoutaient d'avoir à payer un supplément qu'ils n'auraient pu acquitter. Pris à témoin, Planche abandonne à peu près son ami.

Nous partîmes au milieu de la déconsidération générale.

— Ah! mon cher, me cria Planche quand nous fûmes dehors, mon cher, tant pis, je vais faire mes visites! Ce pied de cochon me décide. Il faut que je sois de l'Académie!

A ce moment-là, j'étais déjà contre les Académies; mais la blessure était trop fraîche, le pied trop enfoncé dans mon cœur pour que je pusse garder mes convictions farouches, et, ma foi, tant pis! S'il fallait que Planche fût de l'Académie pour que nous puissions manger des pieds de cochon à la sauce, eh bien! Planche en serait. C'est ainsi qu'on trahit!

Et, le lendemain, j'écoutais, sans m'indigner, Gustave Planche causer avec Sandeau et Mérimée, de la candidature au dernier fauteuil vacant. C'était au *Café du Théâtre-Français,* celui où il avait peur de n'avoir pas crédit du dîner. M. Sandeau se rappelle

peut-être un garçon qui, ce soir-là, à côté de Planche, avait l'air très accablé et passait d'un geste tragique, son mouchoir sur ses lèvres. C'était moi qui tâchais d'essuyer l'huile de la veille. Elle ne s'en allait pas! C'était la tache de Macbeth!

Longtemps, j'eus ce pied de cochon en travers sur le cœur. Planche, lui, avait absolument dit adieu à ses idées d'inflexibilité littéraire. Poursuivi par le souvenir du petit *Restaurant de Londres*, effrayé des terreurs qu'une imprudence à l'huile pouvait accumuler sur deux têtes, quand on n'a pas quatre sous pour payer le supplément dans un restaurant à seize sous, il avait résolu d'être de l'Académie, non pour la gloire, mais parce qu'à l'Académie on a des jetons de présence qui valent un louis, et que cela fait quinze cents francs à la fin du mois. [De l'année?]

— On a bien des pieds de cochon pour quinze cents francs! me disait-il.

Et il ajoutait :

— J'aurais quinze cents francs de jetons de présence! Puis, on me mettrait probablement au Dictionnaire. Encore quinze cents balles! On donne quinze cents balles à ceux qui travaillent spécialement au dictionnaire.

Il me tapait sur le ventre et souriait comme un enfant. Et je lui pardonnais de vouloir être des Quarante, car je préférais qu'il fût gai à l'idée d'aller au milieu des perruques, plutôt que d'avoir la tristesse qui, quelquefois, voilait ses yeux — voile que j'ai vu crevé par des larmes, d'autres soirs où l'on était pauvre comme le jour de mes quarante sous.

La maladie le prit. — Une candidature *ganache* prima sans doute la sienne; on lui conseilla d'attendre une autre vacance...

Le temps se passa; c'est la mort qui tendit son fauteuil; il s'y assit sans être académicien.

Mais mon histoire est vraie. C'est l'aventure du pied de cochon qui l'avait poussé à tâter Sandeau et Mérimée dès le lendemain.

Je devais même aller voir Sainte-Beuve, qui le haïssait, mais qui, peut-être, aurait éteint ses feux devant ma démarche. Je passais pour un meneur de cabales. Je lui aurais promis de désarmer. Voilà où mène une sauce Sainte-Menehould! et la vue d'un homme célèbre dévoré par la pauvreté et le chagrin.

Mémento. — *Esculape* (novembre) : « Médecins d'armée d'autrefois » par M. Ch. Orry-Vernazobres. — « Goinfres, Gloutons, Polyphages », d'après Percy et Laurent.

La Revue de Paris (1er novembre) : « Henry Lerolle et ses

amis », par M. Maurice Denis. — « In æternum », de M. André Thérive.

La Revue hebdomadaire (1er novembre) : M. R. Vaulande : « La situation en Chine », interview avec le gouverneur de la province de Canton. — M. André Rousseaux : « Fénelon et notre temps ».

Le Correspondant (25 octobre) : « Journal d'exil du duc de Liancourt », publié par M. Jean Marchand. — M. M.-Th. Latzarus : « Mesure scientifique de l'intelligence enfantine ». — « Le serf du Mont Jura », par M. J. Bénétruy.

Revue des Deux-Mondes (1er novembre) : « Saumur », par M. Marcel Dupont. — Des souvenirs de M. Paul Gaulot. — « L'impératrice Zita et l'offre de paix séparée », par M. Antoine Redier.

Revue de l'Amérique latine (1er novembre) : « L'Amérique révoltée », par M. René Richard. — « Robespierre au Paraguay », par M. René Bouvier.

Les Amitiés (octobre) : « Lettres inédites » de Cécile Sauvage. — « Poèmes » de M. Roger Bodart. — « Allemagne », roman de M. Marius Pauze.

La Revue nouvelle (octobre) : M. Claude Aveline : « Visite de M*** Le Vieux ». — « Port-Saïd », de beaux poèmes de M. Louis Brauquier. — « Nuits », de M. Marcel Abraham.

L'Idée libre (octobre) : « Qui a brûlé Jeannne d'Arc? », par M. Han Ryner.

Cahiers bleus (18 octobre) : « Rassemblement contre la guerre pour la construction de la patrie européenne », par M. Georges Valois.

La Revue Mondiale (1er novembre) : « Chavaroche, intendant de l'Hôtel de Rambouillet », d'après des documents inédits, par M. G. Mongredien.

Cahiers Léon Bloy (septembre-octobre) : Zacharie Astruc, le Cagougnol de « La Femme pauvre », par M. René Martineau.

Le Génie français (novembre) : Vers de M. Emile Vitta. — « Le crépuscule de l'américanisme », par M. Louis Reynaud. — « Henri Bouvelet », par M. J. Faneuse.

La Revue Universelle (1er novembre) : « Saint-Augustin », par M. G. Papini. — Suite des souvenirs du prince de Bülow sur Guillaume II. — « Portraits de femmes », par M. Léon Daudet.

La Revue de France (1er novembre) : « André Gide à Séré », par M. J. Bénilan, fonctionnaire colonial, qui a vu M. Gide en Afrique équatoriale. — « Apologie pour la grammaire », par M. Abel Hermant.

L'Alsace française (26 octobre) : « Le Rhin est libre », par Mme Cécile Knoertzer.

La Revue des Vivants (novembre) : « Aller et Retour », par M. Henri Duvernois. — « Le fantastique social », par M. P. Mac Orlan. — « L'abandon du sionisme », par M. Henry de Jouvenel. — « Retour d'Allemagne », par M. Pierre Cot. — Enquête auprès de parlementaires. — « L'armistice au front »,par M. J. Martin. — « Méditations et souvenirs » de M. L. Guiral, pour le stade 1918-1930.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'étrange aventure de l'ex-abbé Turmel (*Le Journal*, 13 novembre). — Guy Lavaud (*Candide*, 13 novembre).

C'est, je crois, le **Journal** qui a publié les détails les plus circonstanciés sur ce qu'il dénomme *L'étrange aventure de l'ex-abbé Turmel excommunié par le Saint-Office.*

En vérité, c'est une étrange et lamentable aventure que celle de ce vieux prêtre dont la lâcheté semble n'avoir d'égale que la duplicité, et qui, comme on va le voir, sous quatorze pseudonymes différents, était le principal collaborateur d'une collection d'inspiration judéo-maçonnique dont le but avoué était de saper à la base la religion catholique.

Qu'un ecclésiastique, à la suite d'une crise de conscience, voie soudain éclater une irrémédiable contradiction entre ce que lui découvre sa raison et l'enseignement traditionnel de l'Eglise, que des doutes lui naissent, qui se transforment en certitudes qui s'opposent aux vérités dogmatiques; qu'il exprime ces doutes, ces certitudes, qu'invité à se soumettre il s'y refuse, préférant plutôt manquer à la discipline que renoncer à écouter la voix impérative de sa conscience, à nos yeux, cela est légitime, cela peut être grand et forcer l'estime de ceux-là mêmes qui se voient contraints de condamner.

Mais, comme on va le voir, tel n'est point ici le cas. Nous allons nous trouver en présence d'un homme qui, loin de revendiquer la responsabilité de ses idées, n'a cessé de les dissimuler, niant avec obstination, avec acharnement, n'hésitant même pas à se parjurer, jusqu'au jour où, comme un criminel à l'instruction, il se vit contraint d'avouer en présence d'un faisceau de preuves irréfragables.

Durement frappé, l'abbé Turmel ne peut compter sur l'es-

time ni sur la sympathie de personne, et c'est là le tragique de la situation de ce malheureux vieillard.

J'avoue même ressentir quelque étonnement du fait que certains adversaires de l'Eglise aient accepté, pour mener leur combat, de recourir à ce lâche auxiliaire, à ce parjure aux quatorze masques.

Dans les batailles d'idées, tout particulièrement, il faut être très scrupuleux dans le choix de ses alliés.

Que maintenant chacun veuille en juger par soi-même ; voici les faits tels que les rapporte dans le *Journal* M. Géo London :

C'est une immense émotion qu'a causée dans les milieux ecclésiastiques, l'annonce de la sanction prise par le Saint-Siège contre M. Turmel (car on ne saurait plus, après la peine qui l'a frappé, donner la qualité d'abbé à ce prêtre excommunié).

Reconnu coupable d'avoir écrit depuis 1908, sous le couvert de quatorze pseudonymes, une quantité si abondante de livres hétérodoxes et impies que l'ensemble de cette œuvre donnait l'impression d'une offensive de grand style déclanchée contre le catholicisme, M. Turmel a été condamné à la peine la plus grave que puisse appliquer un tribunal ecclésiastique : l'excommunication majeure, nominale et publique. Par un surcroît de rigueur, M. Turmel a été déclaré *vitandus,* mesure qui n'est appliquée qu'à cinq ou six personnes vivantes.

Cette mesure fait de M. Turmel un véritable « hors la loi de l'Eglise ». Il lui est défendu d'assister à un office religieux. S'il le fait, il en sera expulsé, et si on ne parvient pas à le faire sortir de l'église, l'office devra être arrêté.

Il est enjoint aux fidèles d'éviter toute relation sociale avec lui et même toute communication écrite. Il leur est interdit de cohabiter, de prendre des repas ou de prier en sa compagnie ou de lui témoigner des marques de politesse.

Sont seuls exceptés de cette obligation les parents et les domestiques de l'excommunié.

A toutes ces sanctions s'en ajoute une autre : M. Turmel est frappé de la peine accessoire de la dégradation canonique. Déposé et privé à perpétuité du port de l'habit ecclésiastique, il n'a droit qu'aux prières que les croyants voudront bien faire pour le salut de son âme, car les prières privées sont autorisées, même en faveur des excommuniés.

Un curé contemporain de M. Joseph Turmel, c'est-à-dire septua-

génaire et qui l'a beaucoup connu, nous a donné son opinion sur le cas de ce prêtre qui, tel le procureur Hallers, menait une vie double, du moins du point de vue spirituel, puisque pendant quarante ans, sans quitter sa soutane, sans cesser d'assurer scrupuleusement en apparence son ministère, il cherchait à saper le catholicisme dans la base même de sa doctrine.

« Si le tribunal du Saint-Office a châtié avec tant de rigueur cet hérétique, nous a-t-il dit, c'est surtout à cause de la duplicité dont celui-ci a fait preuve durant de si longues années.

» Malgré des accusations basées sur des faits précis, l'abbé Turmel, pendant trente ans, en effet, n'a jamais cessé de nier être l'auteur des articles incriminés.

» Cependant, faisant preuve d'une activité occulte, mais formidable, il continuait son œuvre, non plus sous trois pseudonymes, mais sous un très grand nombre.

» Disant la messe avec une apparente dévotion, préparant les enfants à la communion, l'abbé Turmel, le soir venu, se mettait à sa table de travail et rédigeait d'incendiaires diatribes contre la religion, raillant le dogme de la Trinité, celui de la Sainte Vierge et écrivant par exemple :

« Dieu est un monstre. Disons plutôt qu'il serait un monstre s'il existait. C'est un affreux cauchemar produit par le raisonnement au service d'une imagination en délire. »

« En 1908, l'abbé Turmel avait été mandé par son évêque, alors Mgr Dubourg, pour fournir des explications sur les accusations pesant sur lui. Il avait juré devant Dieu qu'il n'était ni Hertzog, ni Dupin, ni Lelain, et Mgr Dubourg n'avait pu que prendre acte de son serment.

» En 1909, 1910 et 1911, sept ouvrages publiés sous son nom avaient été condamnés par la Congrégation de l'Index.

» Mais l'abbé Turmel, s'il niait effrontément son œuvre occulte, se targuait que celle qu'il signait de son nom était pie, et que, sincère défenseur de la foi catholique, il n'était qu'un loyal rénovateur de l'histoire des dogmes et de l'apologétique.

» Ce fut au début de sa carrière l'orgueil qui le perdit. Il y a trente-huit ans, exactement en 1892, professeur au séminaire de Rennes, il dut abandonner sa chaire en théologie dogmatique, tant on relevait déjà d'hérésies dans son enseignement. Sa fierté ne s'inclina pas. Peu à peu il tomba dans l'opposition systématique, dans une attitude de combat qu'il n'eut pas le courage de revendiquer.

» Il ne sut ni se soumettre, ni se démettre. En rébellion sans

cesse, il usa de procédés abominables contre la religion à laquelle il avait voué sa vie ».

C'est par deux lettres adressées à S. E. le Cardinal Charost, archevêque de Rennes, l'une le 25 mars, l'autre le 1er avril dernier, que M. Turmel avoua enfin ce qu'il avait nié pendant presque un demi-siècle : il était l'auteur véritable de quatorze livres antireligieux, publiés sous quatorze faux noms, et de nombreux articles écrits dans les mêmes conditions.

M. Turmel avait été acculé à cette confession par un faisceau de preuves accablantes. La principale de ces preuves fut la suivante :

L'abbé Rivière, professeur de théologie à la faculté de Strasbourg, ayant écrit une critique d'un ouvrage de « Gallerand », reçut de l'auteur une réponse. Dans le même temps, l'abbé Turmel, sous son nom véritable, écrivait à M. Gay, directeur de la publication dans laquelle avait paru l'article de M. l'abbé Rivière. La similitude des deux écritures, évidente pour des profanes, fut attestée par l'expert officiel commis par les enquêteurs canoniques nommés par l'archevêque de Rennes.

Ceux-ci, réunis au mois de janvier dernier, après avoir pris connaissance du dossier et recueilli de nombreuses dépositions, s'étaient prononcés à l'unanimité pour la peine dite de la suspense *a divinis*.

D'autres preuves graphologiques furent apportées au procès de Rome, ainsi qu'une série de présomptions morales extrêmement troublantes : l'identité des méthodes, références, documents, etc., utilisés par l'abbé Turmel et par les pseudo-auteurs derrière lesquels il dissimulait sa véritable personnalité.

Le décret de condamnation de M. Turmel, signé du notaire de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, Mgr Ange Subrizi, stipule que M. Turmel pourra être absous de l'excommunication qui l'a frappé après avoir donné de vrais signes de repentir et avoir sincèrement rétracté les erreurs publiées par lui, dans une déclaration qui devra être approuvée par la Congrégation du Saint-Office. Après quoi, il pourra être admis de nouveau aux sacrements « à la manière des personnes laïques ».

§

Dans un numéro de **Candide** de novembre, Eugène Montfort, qui aime les poètes et qui l'a maintes fois prouvé, consacre un bel et bon article à Guy Lavaud :

Si ce poète est le poète de l'eau, le poète du fleuve et de la mer,

ce n'est point hasard. Il y a hérédité et prédestination. Sur la Vézère, le grand-père de Guy Lavaud était meunier, il gouvernait un moulin à roues, et le petit-fils a gardé dans l'oreille le doux murmure de la rivière qui coule, et l'humide fracas du flot qui fait tourner les aubes. Son père se plaisait sur l'onde, toujours en barque, ou sur la rive. A trois ans, le futur poète pêchait à la ligne, sa ligne choit, il veut la rattraper, mais il la suit, et manque de se noyer. A six, il chavire et il est sauvé par miracle.

Beaucoup plus tard, pendant la guerre, embarqué sur le *Liamone*, courrier d'armée, transport transformé en croiseur auxiliaire, un incendie se déclare à bord, et Lavaud, pour la troisième fois, croit périr dans l'élément liquide.

Aussi quand on vient à le rencontrer, pourrait-on se croire en présence d'un vrai loup de mer. Trapu, carré, il porte en collier une barbe courte et dure qui semble mouillée par les embruns et ce poète ressemble à quelque capitaine croisé sur les quais dans un port, pendant qu'on charge son cargo. Chez lui, à Paris, aux murs : des vaisseaux, bricks et frégates, toutes voiles dehors, fendant la blanche mousse des petites vagues, inclinés par la brise, marchant joyeusement. C'est sur une passerelle qu'il devrait vivre, manœuvrant la manette du cadran aux ordres, empoignant le porte-voix, ou se collant la lorgnette devant les yeux, et non point dans ce bureau du Crédit agricole que le Sort lui a par erreur assigné.

Car ce poète des grèves et du large est fonctionnaire, et après une existence administrative assez longue déjà, et variée, le voilà présentement l'un des directeurs du Crédit agricole, lequel consent des prêts aux cultivateurs, aux paysans, aux fermiers. Les problèmes qu'il doit résoudre, les questions qu'il doit traiter se rapportent étroitement à la terre.

Eugène Montfort ajoute cette remarque subtile et vraie :

Mais c'est sans doute cette obligation à laquelle il lui faut se plier, qui pousse ce terrien malgré lui à rêver si intensément à la mer. Et si le destin de Guy Lavaud s'était réalisé, s'il avait navigué, s'il avait vécu son rêve, peut-être qu'il ne l'aurait pas chanté.

Après avoir rapidement retracé la vie de Guy Lavaud, après avoir énuméré les postes si divers qu'il a occupés, Montfort continue :

Un homme qui a occupé tant de postes et qui a travaillé avec des personnalités si diverses, possède nécessairement une intelligence remarquablement vive et souple et une vie ardente. Rien, en

effet, chez ce poète, du fonctionnaire correct, passif, et morne sur son rond-de-cuir. Ses fonctions, il les remplit avec lyrisme, un lyrisme qui n'exclut ni la précison, ni l'exacte connaissance des hommes et des choses, ni la fine observation de tout ce qui l'entoure.

Aussi Guy Lavaud, comme l'indique Montfort, est-il un excellent journaliste qui donne une brillante collaboration à divers grands journaux de province. Mais à ces besognes, si bien faites soient-elles, le poète n'accorde aucune importance :

[illegible] poète, il veut n'être que poète. Ces feuillets qu'il crayonne au jour le jour, il les abandonne au gré des vents; qu'ils s'envolent, qu'ils se perdent. Ils font le bonheur des départements, lui il n'en a cure. Ils sont sortis de sa riche imagination, de son esprit toujours bouillonnant ,de sa fièvre. Mais cela n'est que quotidien, cela compte à peine.

Ce qui compte seulement, c'est l'éternel, c'est ce qui dure, c'est la poésie.

Et Guy Lavaud, qui a beaucoup regardé la mer, considère maintenant le ciel. Il se console ainsi de ne pas naviguer sur l'immense Océan. Là-haut, la route est libre. Où que l'on soit, on peut se perdre dans le ciel. Et le voilà tout à la contemplation des astres, à la méditation des planètes.

Le cœur sombre et les yeux de vos diamants pleins
Je prononce vos noms et je vous parle, étoiles!

Une poésie dépagée de l'éloquence, une poésie qui n'est qu'enchantement, rêve et musique!

Voici l'Etoile polaire :

Toute petite fille, au milieu de la neige
Où ses pas enfantins se sont perdus, la frêle
Etoile sent rôder l'ourse immense autour d'elle;
Ces scintillements blancs, ce sont ses pleurs qui gèlent.

Et voici le Navire :

Il n'est pour ce vaisseau ni naufrages, ni ports,
Son destin dans le ciel c'est, lourde étrave d'or,
De glisser en laissant la Voie Lactée, sillage
Où se balance et dort la lune, ronde épave.

Guy Lavaud, par son exemple, démontre dans un siècle agité, à une époque énervée et surexcitée, que rien ne peut rompre la

méditation du poète et que celui chez qui résonne la Lyre l'écoute toujours, et sait en recueillir partout l'écho.

Il nous donne, à notre grand émerveillement, le spectacle d'un homme rare semblant tout occupé du transitoire et de l'éphémère, et qui est pourtant l'un des plus authentiques poètes d'aujourd'hui.

Eugène Montfort comprend la poésie et les poètes autrement que l'avocat à tête d'oiseau qui consacre les longs loisirs que lui laisse sa clientèle à faire naïvement dans l'*Ordre* ce qu'il croit être de la critique littéraire... Le pauvre bonhomme!

GEORGES BATAULT.

ART

Le Salon d'Automne. — Le Salon d'Automne a tenu à représenter dans une de ses rétrospectives, par une exposition bien choisie, trois peintres qui ont vécu à Lyon : Ravier, presque tout au long du XIXe siècle, Vernay et Carrand dans les deux derniers tiers du même siècle. On les dénomme à Lyon les peintres de l'Ecole lyonnaise, parce qu'ils ont vécu à Lyon à peu près toute leur vie, isolés, avec, toutefois, d'habituelles excursions en Dauphiné et notamment à Morestel, belle région romantique et accidentée. Si l'on admet très volontiers qu'on les différencie, pour l'honneur d'être évoqués à Paris, de peintres comme Guichard, qui fut populaire à Lyon, et qui fut un artiste assez ordinaire, et de Jacques Martin, remarquable peintre de fleurs mais qui leur est postérieur, on s'explique moins l'exclusion de Seignemartin, artiste d'un talent authentique à qui une mort prématurée vint interdire le développement d'un art souple qui touche d'un côté à Ricard et de l'autre à Lebourg. Seignemartin figurait avec honneur à la grande exposition par laquelle les Lyonnais, il y a environ trente ans, fêtèrent l'entrée dans la gloire des grands artistes que leur ville avait méconnus. Sans doute avait-il peu d'affinités nettes avec les trois peintres que l'on honore à ce Salon d'Automne par une exposition assez drue de leurs petits panneaux de paysages. Les plus belles qualités peuvent se démontrer dans de menus formats. C'est ici le cas. Ravier est le plus ancien de ces peintres. Il est contemporain de l'école de Barbizon. Les tableaux, alors, ne voyageaient guère et l'on ne peut

croire que Ravier put voir à Lyon une exposition de Huet, de Millet, de Rousseau, de Corot, mais Ravier voyageait quelque peu. Il peignit la campagne romaine et M. Mermillon, le bon critique d'art lyonnais, établit des séjours chez lui, à Morestel et à Crémieu (autre point du Dauphiné) de Corot, de Daubigny et de Français. Ceci n'est point pour infirmer l'originalité de Ravier. Sa peinture est belle. Elle doit avoir gagné avec le temps. Il y a dans ses fonds de ciels et de mares, de beaux émaux d'un bleu nuancé. C'est un maître en l'art de peindre les futaies légères, fines dentelles réalisées sur la fraîcheur de l'aube et l'opulence des couchants. Cet art est toujours distingué. Il choisit dans la mesure; il choisit ses heures, mais c'est avec franchise et une sincère humilité qu'il obéit à la nuance de son thème et il réalise d'exquises minutes. C'est avec Corot qu'on pourrait lui trouver quelques traits communs. Ravier était un bourgeois aisé et régulier. Vernay est un artisan d'origine. Avant de peindre d'éclatants tableaux de fleurs, il dessina et coloria des fleurs pour les fabricants de tissus de sa ville. Il est représenté au musée industriel comme au musée de peinture de Lyon. Il était un peu bohème. Il aimait bavarder. Il a une légende bien établie, probablement ornée de fleurs parasitaires. Mais quand une légende éclôt, c'est qu'il y a eu semence authentique. On cite ses mots et il s'en trouve de bien vraisemblables. Ils témoignent d'une certaine goguenardise résignée. C'était, dit-on, un bon vivant. En tous cas, il aima les roses en poète et il en a peint d'admirables bouquets. Il pratiqua aussi l'excursion dans la banlieue de Lyon et en Dauphiné. Ses paysages sont toujours très construits, dans un grand agrément des tonalités, et les personnages qu'il y silhouette sont toujours justes et pittoresques. Son œuvre respire la joie de peindre. Il est apparent qu'il n'en eut pas beaucoup d'autres. Avec son double aspect d'artisan et d'artiste, il vécut dans son temps comme un primitif dans le sien. C'est une aimable figure d'artiste dans sa belle et caustique sérénité.

Carrand est plus tourmenté. Sa peinture dégage un charme, même un charme sentimental. Il ne faut point croire que ce soit volontaire et qu'il recoure jamais à la vignette. C'est un pur paysagiste, amoureux d'effets rares. Ses harmonies sont

infiniment distinguées et se parfument de son émotion devant le site et l'heure. C'est de ces trois peintres celui qui a exercé le plus d'influence sur les artistes qui l'ont suivi et qui, nés à Lyon ou en Dauphiné, ont pu connaître son œuvre. Il est pour quelques traits dans les origines esthétiques de ce grand paysagiste : Victor Charreton.

§

Le Salon d'Automne a coutume de rappeler par l'exposition d'un petit ensemble le talent de ses sociétaires récemment disparus et ce n'est guère l'occasion de critiquer l'œuvre de ces peintres. La plus touchante de ces rétrospectives est celle de Guillaume Dulac, qui mourut au moment où s'ouvrait à la galerie Druet une exposition assez nombreuse de ses œuvres récentes. Leur succès eût calmé chez lui une incurable inquiétude sur la solidité de son talent. Il ignora ce lever de gloire. On nous montre de lui de beaux paysages du Midi, des nus clairs et agréables, des natures-mortes. Rien n'en est négligeable.

Le souvenir de Drésa (Charles Saglio), dont quelques intérieurs peints offraient une agréable intimité, n'est évoqué que par quelques aquarelles dansantes (costumes pour Castor et Pollux, maquettes de décor pour le Chevalier à la Rose. Drésa fut un des collaborateurs précieux de M. Jacques Rouché depuis le temps du Théâtre des Arts, où il brossa pour le *Sicilien* de Molière une façade bleuâtre impressionnante.

Daniel de Montfreid est surtout notoire par ses relations amicales avec Gauguin et les lettres qu'ils échangèrent; les biographes de Gauguin les consultent sur la vie douloureuse de Gauguin à Tahiti. On montre de lui quelques honorables tableaux sans aucune parenté avec l'art de Gauguin. On commémore Chabaud-Latour, Marc-Ezy, enfin Tarkhoff, dont les débuts avaient été remarqués pour la truculence avec laquelle il figurait, en amoncelis de brefs bâtonnets de couleur, des fêtes foraines. Van Gogh avait donné l'exemple de cette technique violente et abrégée (à laquelle il ne s'obstina pas) dans quelques études de terrain vers 1888. Tarkhoff peignit aussi des fleurs, des figures paysannes avec quelque agrément. Nous

retrouverons à l'art décoratif les rétrospectives du verrier Daum et du relieur Legrain.

§

La mode se perd (au moins pour le Salon d'Automne elle est perdue) du grand tableau annuel, du tableau de Salon, historique, anecdotique ou religieux. Chacun décroche dans sa production ordinaire ce qui lui paraît le plus digne de le représenter sous sa plus récente nuance de nouveauté.

Voici pourtant quelques accrocs à cette récente habitude, et ce retour au grand tableau est marqué par un des habituels mainteneurs de l'impressionnisme, par Georges d'Espagnat. Déjà avec sa si jolie toile du prince persan et de la baigneuse, d'Espagnat avait amorcé un retour net vers la peinture d'imagination, étayée par l'étude du modèle vivant. Le voici qui va plus loin dans cette voie, avec un tableau depuis longtemps mûri, car il nous en a montré l'esquisse dans une exposition particulière. C'est le *Retour du Khan Saptar*, un Afghan. Les voyages qu'a effectués d'Espagnat au Maroc lui ont donné de l'Islam une connaissance suffisante pour établir ses Afghans. En tout cas, ce mouvement triomphal dans ses fanfares roses est très vivant et agréable à regarder.

C'est dans cette catégorie de grands tableaux à ambitions idéologiques qu'on peut classer l'*Oubli* de Demeurisse. Un squelette, un casque gisent dans une déclivité de terrain. L'exécution en est discrète, car on ne les aperçoit pas tout d'abord. L'œil est d'abord requis par la sérénité du paysage qui entoure ces débris funèbres. Demeurisse a donné là une de ses meilleures pages naturistes et son épisode anecdotique n'a rien de criard. Mais peut-être préférerait-on le paysage sans épisode.

Dans une grande toile (qui aurait pu sans inconvénient être plus petite), Yves Brayer nous montre un *toro* pendu par les pattes, la tête dépeaussée bat; la bête est fendue en deux quartiers, tout auprès des bouchers aux faces camuses traitées avec une sorte d'humour truculent. C'est évidemment une très belle étude, mais fallait-il la grandir ainsi en format?

Le panneau de Poncelet conviendrait à quelque palais de l'arboriculture où il symboliserait le triomphe après l'effort.

Cette *Récolte* est un agréable tableau bien ordonné. La paysanne qui se repose près du tapis des pommes écroulées des hottes est très vivante dans son allure lasse au-dessous des pommiers dépouillés, et par delà la barrière où les ouvriers viennent décharger d'autres corbeilles, un horizon de prairies s'étale, large et clair.

Jean Marchand a rapporté de Syrie deux grandes décorations murales. Cascades, jardins, cours majestueux de l'Oronte, qui retourneront orner à Damas le palais de la résidence et y mettre une belle note d'art de Paris. La Loë dans les *Baladins* a entendu mener à bien une de ces grandes compositions chères à l'Ecole française depuis Lebrun et qui d'ailleurs avaient été depuis longtemps réservées, sous le nom de cartons, à la tapisserie. Il peut y avoir de grandes toiles qui ne sont point des compositions de cette sorte, comme l'*Entrée des Croisés*, l'*Enterrement à Ornans*, l'*Atelier de Courbet* ou quelque panneau de travail rustique dans une décoration d'Henri-Martin. J'entends qu'un grand tableau ordonné peut l'être sans caprice et que le groupement de *Baladins* de M. La Loë est tout à fait arbitraire et comme composition et comme arrangement. Cela diminue l'impression intellectuelle de cet effort, sans empêcher de remarquer qu'il est grand et que toutes les figures prises isolément sont fort intéressantes. On se sent en face d'un grand travailleur à l'effort continu.

Adrienne Jouclard est très modérée dans le choix de ses formats. Elle eût pu grandir cette impression de quatorze juillet dont le tumulte est non point si ordonné, mais noté avec une telle précision que le premier plan nous offre, détaillés et caractéristiques, autour des tables de café, des groupes de portraits doués de vérité physionomique et de variété et de précision dans leur présentation serrée. Il faut une habileté bien forte de dessinateur pour noter tant de contre-sujets dans l'unité rigoureusement maintenue du sujet. Les *Joueurs de quilles*, sous l'ombre d'une belle allée d'arbres, au pays messin, s'évertuent autour d'un lanceur de quilles dont le mouvement heureux évoque cette vérité, dite par Rodin, qu'un mouvement plastique, c'est la transition d'un mouvement à un autre, soit un mouvement mouvant et non académique.

Dreyfus-Stern évolue vers une formule claire et classique. Cyr a tenté non sans bonheur d'évoquer le quai d'un grand port de pêche, hérissé de mareyeurs et de dockers et l'a traité avec une grande complexité dans le décor et de la justesse dans la présentation de ses personnages. Cet artiste est en vif progrès. Il y a une luxuriance de détails dans la kermesse anversoise et commémorative de Jean de Botton, mais beaucoup de mouvement et une harmonie générale de la couleur, plausibles.

Voici Zingg avec une grande toile. Il avait montré dans son carton de tapisserie, sur l'Auvergne, une belle magnificence de style, et même il entassait prodiguement le détail selon l'esthétique, nécessaire là, de l'abondance heureuse. Au contraire, et plus artistement, son paysage vosgien d'hiver aux bûcherons s'empreint par l'exactitude de l'heure et de la saison et la sobriété du geste des personnages d'une sorte de tristesse tragique et dont la logique crée l'aspect de beauté. C'est une page d'âpreté arrachée à la nature, une page d'un beau caractère où Zingg concentre de fortes qualités qu'il éparpillait un peu dans tant des jolies notes naturistes.

Carlos Reymond est allé, en plein été, dans les régions jaunes et fauves de Laghouat et de Bou-Saada. Il y a noté des *fondoucks* aux murs rouges, avec des Arabes et des chameaux. Mais il a voulu aussi synthétiser sa vision de l'Algérie, en ordre, luxe et beauté, c'est-à-dire en une vision de palmiers, de minarets, de fontaines, de méharis, de cavaliers à burnous amples, qu'il a réalisée avec beaucoup de goût et de vraisemblance décorative.

Girieud, sous le nom d'*Harmonie orientale,* nous présente en paysage provençal une sorte d'apothéose classique habilement graduée.

La *Fête populaire* de Cavalieri a du mouvement, assez pour faire accepter cette toile malgré la vulgarité du style, mais enfin il y a là une certaine force qui fait qu'au lieu de dire encombrement on dit mouvement.

Autres grandes toiles : Un petit port provençal de Paul de Lassence, avec, au ras du quai, tremblant de lumière, de solides voiles roses sur les barques amarrées, peinture joyeuse et sonore.

Mlle Massé a peint des régates, ou du moins elle a isolé des régates, posant dans sa barque, devant le peintre, une jeune fille très bien dessinée, et qu'on devine, même à son allure de repos, très sportive; début éclatant.

En format moyen, Marie Droppe a dressé une figure décorative de la Paix, vêtue d'un costume floré qu'eût approuvé William Morris. La Paix, jeune et belle, s'avance, les mains étendues. Sans doute est-ce une étude pour la figure centrale d'une œuvre plus étendue. En tout cas, cette figure a du caractère et du style. Maks donne une danse arabe du plus bel effet rougeoyant; sur le fond rythmé de la diversité des immobilités hiératiques de ses musiciens baignés par l'éclairage parcimonieux d'éclats fauves, se détache l'arabesque de sa danseuse aux yeux brillants, étirée comme une bête de joie qui se caresse à toute la recherche ambiante de lourde volupté qu'exaspère la rapidité de son mouvement.

Dans les recherches d'art plastique et décoratif, Jules Flandrin occupe en ce moment une place souveraine. Tout en gardant un sentiment aigu du moderne, depuis plusieurs années, par ses voyages d'Italie, Flandrin se fait classique. Cette année, son thème est simple : une fontaine d'Hippocrène, si l'on veut, ou n'importe quelle fontaine au bord d'une route. Mais une belle jeune fille y dialogue sereinement avec des jeunes gens drapés à l'antique. Le cheval qui veut boire est d'une admirable élégance, et ces cavaliers à courts mantelets écarlates, qui s'en vont dans le lointain, sont accompagnés par delà les frêles branchages de toute la lumière dorée.

§

Valtat est un des meilleurs peintres de ce moment. Il a du masque et de l'attitude des contemporains une vision très personnelle, et c'est aussi un grand paysagiste. Ce sont des paysages normands qu'il détache de son œuvre pour le Salon d'Automne : port de Ouistreham, large clos de pommiers, sous les plus beaux ciels mouvementés. Dans la même salle, Urbain, également venu de l'Impressionnisme, très novateur et coloriste lumineux, avec de très beaux paysages de Concarneau, où il note un dimanche joyeux et animé. Albert André nous montre une femme mettant ses bas : harmonies gris rose, gris

cendré, gris argenté, très fines, puis un paysage provençal aux tendres couleurs près d'un *mas* rose. Le paysage provençal est quasi le monopole des peintres post-impressionnistes, et néo-impressionnistes; Signac, Valtat, qui créa des merveilles à Anthéor et dans l'Estérel, Urbain. Barat-Levraux relève des mêmes origines, qui nous montre cette année un beau nu de femme prostrée au bain de soleil, la face masquée et colorée des reflets d'une ombrelle japonaise, dans un beau jardin. Lotiron reste sur les quais de Paris où ses déchargeurs viennent vider en masse lourde son sable jaune et léger. Sur ces quais, Dufrénoy dépeint avec fougue la foule passante et les fugaces nuances du ciel. Il a une belle nature morte de pies tuées et étendues sur un drap blanc. Le paysage de Seine, à Vernon, est une des belles pages de Pierre Bonnard ainsi que son étincelant *Moulin à café*. Charles Guérin nous montre son habituel modèle en sa robe brune, tenant à la main une clarinette, dans la plus jolie lumière qui ait éclairé un atelier, et il a un bouquet de lilas que son art à traiter les légères masses florales rend infiniment souple et vivant. Camille Lefebvre est célèbre pour ses sculptures, et ce n'est que justice. Il a longtemps caché de beaux paysages peints et des fleurs singulièrement harmonieuses. Il nous montre cette année deux excellents paysages lumineux et solides. Pierre Laprade a deux beaux paysages. Verhoeven, dans l'ombre claire d'une chambre bornée par des persiennes blanches, peint des jeunes femmes au visage indistinct, aux souples lignes claires. Van Dongen, encore qu'il ait accordé à son modèle des mains bien longues, se tient dans les limites de l'art dans un agréable portrait de femme. Peské n'a qu'un tableau, un arbre superbe en belle pelouse, un arbre de rendez-vous de chasse dans le plus beau décor plat de la Somme. André Chapuy expose trois toiles, trois grands nus de femmes, sveltes et jolies, enserrées des fraîches couleurs de tentures couleur d'été, dans une gamme de sobre élégance qu'il a fait entendre depuis longtemps et où il a innové et a été fort imité. Louis Charlot a une belle et solide étude de jeune berger morvandiau. Deltombe reste animé, éclatant et serré. Sabbagh a un très beau nu.

Trois paysages apportent la contribution de Victor Charre-

ton et une rareté dans son art. Ce ne sont point des étincellements de soleil, ni des neiges diaprées. Ce sont des jours d'été en temps lourd, avec une atmosphère pesante qui rabat les reflets des maisons dans la rivière immobile, comme des aspects d'un autre village aussi dense. Aussi le peintre étudie les aspects regroupés et tassés d'un éclatant jardin qu'une pluie toute récente a apeuré. De Balande, une large place du Maroc et un très délicat bord de Seine à Valvins. Raoul Carré a rapporté de Salanches des études où flue abondamment l'air limpide des montagnes et une fraîcheur frêle de la lumière, une sorte de candeur pâle sur les énormes massifs de l'horizon. Il a tracé ausi un portrait excellent, un portrait de femme d'une grâce achevée, le meilleur sans doute qu'on ait accroché à ce Salon. Chenard-Huché est toujours le maître des oliviers de Sanary.

André Mare est un artiste curieux. On connaît son labeur et son influence novatrice dans l'art décoratif de notre temps. Malgré son effort de meublier, il n'a jamais cessé de peindre, et sa *Promenade* d'un chasseur, qui semble regarder plus de fleurettes des champs qu'il ne tuera de gibier, est douée du plus beau ciel changeant et nuageux.

Jacques Denier est un des espoirs d'un groupe de la jeune génération, avec Brianchon, Legueult, Tolédo-Piza. Il pratique un art très sobre, très dépoillé, aux lignes souples autour de ses dominantes. Il a créé ainsi des cheminées à parure modeste, dans des intérieurs de silence, dans des villages où le mouvement s'économise et suit simplement le rythme essentiel. Le voici qui éclaire sa palette et élargit, dans une détente heureuse, le cercle de ses effets. Son *Déjeuner en plein air* respire une joie franche et saine.

Brianchon a un expressif portrait de femme, d'un mouvement assez rare, en un décor blanc et bleu agréable. Tolédo-Piza des paysages doux.

Notons des nus de Capon, un paravent de Laglenne, qui peint la fleur ingénieusement et lui trouve souvent des arrangements décoratifs imprévus. Harboë a un joli nu qui est un des succès de ce Salon, Ekegardh un nu un peu plus sévère, mais de non moins captivante facture. Siegfried Boës peint le Croisic de façon attrayante. L'église de Provence de Mlle

Bunoust est fortement construite. Auffray peint avec fougue et couleur une nombreuse farandole. Omer nous mène à Marseille dans un marché sonore, aux marchands accueillants. Marcel Bach a de larges paysages aveyronnais. Ghy Lemm, des paysages de fortifs, avec des foules babillardes et mouvementées, sous la course aérienne d'un cerf-volant. Yvonne Gilles a deux très solides portraits, surtout un portrait de femme d'une étude très sûre. Bonfils détaille très brillamment les variations de tonalité de sa nature morte. Henri Ramey peint un nu d'une agréable couleur et une nature-morte aux fleurs jaunes, remarquable. Il y a un parfum de vie légère, une élégance de ligne, de l'originalité de vision et un grand tact d'arrangement dans le portrait de jeune femme d'Hélène Marre. Madeleine Vaury a de fermes paysages verdoyants du Lot. Magdeleine Dayot donne, en une intéressante ordonnance de cyprès et d'oliviers alternés comme en bordure d'un horizon de vertes montagnettes, une synthèse de paysage provençal. André Hellé, dans ses détrempes, crée des impressions pénétrantes des côtes atllantiques. Claude Rameau traduit le paysage de Loire dans le Sancerrois, avec une large limpidité. Maës a des ponts de Bretagne et du Poitou d'un bon faire robuste et classique. Tristan Klingsor, dans sa manière irisée, note des reflets de palais roses dans des miroirs d'eau transparence. Chapchal a des plages, avec un joli semis de baigneuses. Joseph Hémard, qui est un puissant caricaturiste, se plaît à donner de fidèles images de quiètes rues provençales. Madet-Oswald recherche aux confins de Paris de branlantes maisons à l'aspect provincial. Andrée Clech anime d'une foule dense et bariolée le marché Mouffetard. Vivès-Apy voit la Provence avec une chaude justesse. Suzy Naze nous mène en Sicile, à Taormina, et, dans la beauté d'un ciel de lapis, érige les colonnes qui demeurent debout d'un temple grec. Mainssieux est un bon peintre des villes marocaines, excellent coloriste. Paulémile Pissarro note à Lyons-la-Forêt, en forêt normande, de beaux espaces d'arbres et d'eaux, où il semble que le silence se fait mystérieux et doux, avec une expression de sourire grave sur le masque mouvant de la nature pensive. Kvapil a une belle composition avec des personnages très vivants, et aussi un agréable tableau de

fleurs. Gaston de Villers une femme assise, de très attrayante facture. Gustave Florot est un peintre méditatif qui sait trouver des images pour traduire sa pensée, et les inscrit, avec relief, dans de claires compositions d'un art accentué.

Les paysages sont très nombreux et de gammes variées, depuis ceux de Le Wino, qui sont des féeries d'or vif, d'argent tendre, de bleu doux, de vert apaisé autour de jolies formes de baigneuses très réalisées dans une recherche d'irisation heureuse, jusqu'aux nombreuses transcriptions de coins de Paris en démolition ou de boutiques, que les jeunes Japonais recherchent dans les petites rues du XVe et du XIVe et qu'ils décrivent avec une méticuleuse exactitude, au moins dans l'aspect général de la construction. MM. Esaki et Yokoté réalisent en partie cette opinion de Huysmans qu'une devanture, par exemple de bourrelier, représente un modèle excellent de nature morte. Des rues de villages, nous en trouvons de fort bien peintes par Renefer à Chanteloup, par Grunsweigh au Vésinet, dans l'Aunis par Delauzières qui y recherche les aspects vétustes, encore solides, des bourgs vieille France encore. De larges espaces de campagne souriante et grave ? en voici encadrant les personnages que Paul-Emile Colin nous montre heureux de vivre à des instants de détente et de loisir. C'est aussi la sérénité profonde qui fait la valeur d'art des paysages d'Andrée Karpelès. Mlle Suzanne Fegdal nous mène à Luchon et à Joigny en jolies excursions. Le bateau sur la mer de Lafourcade est une excellente toile, très véridique et d'un sûr agrément touriste. L'Espagne est représentée, outre Brayer, par Creixams, dont le paysage toujours heureux est surtout destiné à sertir des personnages picaresques, toujours notés d'un goût habile et sûr, et de jolis types d'Espagnoles ou de gitanes. Creixams est un imaginatif et un évocateur. Jean Hannaux, dans une teinte de robe de capucin, découpe les silhouettes souples et violentes de paysans aragonais en beuverie. Cheval, qui fut sinon le premier, au moins un des premiers hôtes de la Casa Velasquez (ce qui comporte comme un prix de Madrid genre prix de Rome pour un peintre français), rapporte d'Espagne de pittoresques danseurs andalous. Delétang trouve aux frontières du pays basque de solides figures de vieux pêcheurs et y dépeint l'animation aux vives couleurs des jours de

fête. Mais que de paysagistes demeurent en France. Maurice Marque sur les rives de la Cure, Georges Migot dans une petite ville de l'Yonne, Minchine à Collioure, pour en peindre avec éclat le marché, André Tzanek à Saint-Paul-Trois-Châteaux qu'il décrit savoureusement, Rij-Rousseau à Dieppe dont elle note en lignes très architecturées le mouvement du port, Thomas-Jean avec des groupes de vieilles maisons en Savoie, Andrée Fontainas en Bretagne. Fotinsky à Saint-Guénolé, où il note un départ de sardiniers ; Clary-Baroux, des bords du Tarn, passe à la nature aussi sévère de Ploumanach et y éparpille de la belle lumière, sans compter tant de peintres de Paris, depuis Gaspard Maillol, qui nous emmène dans les escaliers du Métro jusqu'à Mme Marguerite Fontainas, qui peint avec fraîcheur et émotion les marronniers en fleurs, Delatousche avec des notations de Gentilly.

Marcel Roche sous le titre : la *Ménagère*, donne un tableau de genre qui s'épanouit en nature-morte aux somptueuses couleurs. Il n'y a guère d'orientalistes à cette exposition, mais la qualité rachète la rareté et Paul-Elie Dubois nous montre les plus fines et les plus sobres notations de Méditerranée aux rives africaines, vues le soir. Assus nous donne la vivante et chaude atmosphère d'une rue de Bou Saada.

Marie Howet expose une remarquable nature-morte de crabes et de poissons, et un nu vu de dos d'une puissante exécution. Kramstyck a aussi un beau tableau de nu. Notons Pau Planas pour des paysages de Catalogne, Suzanne Baskind pour une maternité émue et bien construite. Mme Miral : un nu féminin, Andrée Joubert, un large bouquet de fleurs des champs, Wolff des boxeurs et Jarosz des scènes de cirque bien traitées, Léon Lang, Marguerite Gain, Andrée Gabion, etc.

§

La sculpture. — Il y a toujours une très bonne moyenne de sculpture au Salon d'Automne. On n'y voit guère de vastes monuments, ce qui prive ce Salon de grandes œuvres qu'il ne pourrait guère placer que dans sa rotonde et lui évite les *marrons*, ce qui veut dire en argot de sculpteur les choses énormisées et boursouflées. Il n'y a guère en formidable dimension que le monument au commandant Guilbaud des pères Martel, bien som-

maire et acutangle (mais je ne serais pas étonné qu'il fît bon effet sur la place publique) et des *Kangourous* (taille directe en granit noir) de Hilbert, assez près, semble-t-il, de l'art d'Hernandez qui nous montre une belle lionne en porphyre. En petit format, qui est tout de même grandeur nature, en cette belle matière qu'est l'onyx, Pompon a taillé un ara fier de soi et fanfarant, de belle allure. Albert Marque expose le plus délicat buste d'enfant en terre cuite, portrait d'un fils du peintre Georges d'Espagnat, et en bronze un buste robuste et presque tourmenté du peintre Maurice Marque. James Vibert a taillé un beau buste profond de Blaise Pascal, du plus expressif caractère ascétique. Gustave Pimienta a modelé avec une délicate puissance une grande statue de femme nue. Halou donne à sa statue de demi-grandeur d'Isadora Duncan une véridique attitude de danse. L'adolescent à la grappe de Guénot s'empreint de la recherche de grâce coutumière et heureuse de ce sculpteur. André Verdichan, bon peintre, est aussi un sculpteur de talent et le démontre dans une *Léda* aux belles lignes. Un buste de Francis Jammes, de Slewincki, dégage un caractère nettement émotif. Yourievitch a une statue de danseuse de quelque agrément. François Black, un buste intéressant de son grand compatriote Paderewski. Borga a taillé dans le bois un bison couché qui est un très valable effort. Henry Arnold a deux bustes de femmes du goût le plus fin. Berthoud, de son art alerte et de sa grâce précise, crée la plus aimable figure de comédienne aux cheveux drus et rebelles et donne une belle effigie grave de jeune femme. Léon Droucker a une excellente étude de nu, Cyrynowicz un nu de femme d'une grâce nerveuse et véridique. Benneteau nous montre un buste spirituel de cette grande comédienne, Mme Dussane. Il propose en très petit format, trop menu même pour qu'on le puisse juger, un projet de fontaine, le globe-lumineux, entouré des nymphes obligées autour du bassin circulaire. Deux têtes de jeunes filles de Gimond, de bon travail non sans émotion. Deux bons bustes du sculpteur cubain Sigre; bustes de Marti et d'Armand Godoy, belles effigies de poètes.

Art décoratif. — L'Art décoratif est un peu maigre. Peu de stands. Il y a de nombreuses abstentions d'habitués. Des gens

de goût comme Kolhmann sacrifient tout de même un peu au métal dans le meuble et notamment le fauteuil. Printz reste fidèle aux bons principes et son studio-salle de repos, avec son grand divan et sa petite bibliothèque, est agréable.

Lalique met son prestigieux talent de verrier au service de l'art religieux dont il rehausse l'exposition, parallèlement au *Chemin de croix* de Desvallières. Marinot nous montre une très belle vitrine de verres polychromes. Michel Colle réalise pour la cristallerie Saint-Louis des formes harmonieuses et de sobres polychromies, dans la verrerie usuelle. Il y a de belles céramiques de Massoul et d'Avenard, de Bonifas. Durris a forgé un collier, qu'il appelle le collier du Destin. Des signes du Zodiaque apparaissent sculptés du meilleur art dans des médaillons évidés : l'harmonie générale topaze et or pâle est très séduisante.

La SECTION DU LIVRE est assez nombreuse, et André Hellé, chargé de son organisation, la présente avec goût à une claire partie du pourtour. On y retrouve nos meilleurs illustrateurs, Charles Guérin, Carlègle, Paul-Emile Colin, Berthold-Mahn, Edelmann, Joseph Hémard (qui illustre Brantôme), Karpelès qui commenta les *Lucioles* de Rabindranath Tagore, Bernard Naudin avec une curieuse illustration de Sonates de Beethoven, Le Petit. Perrichon nous montre, gravés pour paraître en frontispices d'éditions, un portrait de Rancé et une vibrante et sculpturale effigie d'Emile Verhaeren qui constitue un des meilleurs portraits de notre ami disparu. Angelina Beloff orne pittoresquement un conte populaire, et les enfants se plairont à ses jolies images colorées. Othon Friesz n'est point, à l'accoutumée, un illustrateur. Je crois bien que pour la première fois il commente un texte. Il est d'André Maurois et a trait à Rouen.

Les Litanies de la Vierge, d'Armand Godoy, reçoivent une illustration pittoresque de Mariette Lydis.

Parmi les reliures, à côté de la rétrospective de ce relieur de goût simple et élégant que fut Pierre Legrain, une très belle vitrine de Kieffer, et dans le mode simple une vitrine de reliures de pâte de bois rehaussée sur les plats, d'un dessin de bonne esthétique, de Mlles Claude Lhuer et Hélène Pélissier.

La DÉCORATION THÉATRALE est très heureusement présentée. Un coin de vive lumière où les petites maquettes évoquent des théâtricules de fêtes foraines dans la disposition de quelque ancienne foire Saint-Germain. A la paroi, l'alerte défilé des costumes bariolés, d'époques si dissemblables et de talents si différents. Bakst, Picasso, Bracke, Yves Alix, André Boll.

Emile Bertin présente sa rénovation du décor moliéresque à la Comédie-Française, et de plus larges inspirations dictées par Shakespeare, Ibsen ou Flaubert.

On retrouve Raoul Dufy et des décors du *Bœuf sur le Toit*, Guy Dollian, Maurice Dufrène qui, pour une fois, mais peut-être n'est-ce qu'un commencement, a mis son goût si sûr au service du décor de théâtre.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le sens symbolique de la « croix gammée ». — Le témoignage du professeur roumain Tafrali.

Le sens symbolique de la « croix gammée ». — Si la signification primitive de la « croix gammée », malgré de nombreuses études, reste toujours plus ou moins mystérieuse, c'est peut-être tout simplement parce qu'il conviendrait de faire une distinction entre la croix gammée dextre, dont les crochets sont tournés à droite (*swastika* des Indous) et la croix gammée senestre, dont les crochets sont tournés à gauche (*sauvastika* des Indous).

Il est vrai que les deux formes paraissent avoir été employées indifféremment. Mais il se peut aussi que chacune d'elles ait eu, à l'origine, sa signification propre, et c'est la conclusion à laquelle on arrive presque fatalement si l'on essaye de concilier les différentes hypothèses en présence.

Quelles sont ces hypothèses?

I. — Schliemann suppose que la croix gammée était le « symbole de la génération » et le Dr. Morlet prétend qu'elle prit assez tôt « *le sens symbolique de régénération dans l'au-delà* » (1).

II. — M. Erwan Marec, secrétaire général de l'Académie

(1) *De l'origine du swastika*, Mercure de France, 1er juin 1930.

d'Hippone, qui a consacré une intéressante brochure à *L'Ancien culte lunaire, ses symboles et ses survivances* (2), pense que l'on peut « réserver à l'origine cet antique symbole, qu'il soit dextre ou senestre, au culte exclusif de la Lune ».

III. — Pour Max Müller, Déchelette et beaucoup d'autres, la croix gammée (tout au moins sous la forme dextre) « était à l'origine un symbole du soleil et, par conséquent, un symbole naturel de la lumière, de la vie, de la santé et de la richesse » (3).

IV. — Enfin H. G. Wells admet qu'« un aspect particulier de la culture néolithique, auquel Elliot Smith a donné le nom de culture héliolitique », comportait entre autres caractères principaux « l'association religieuse du soleil et du serpent », l'emploi du swastika « pour conjurer le mauvais sort », la pratique de la circoncision, du tatouage, de la momification, etc. (4).

Il est probable que le swastika est antérieur à la « culture héliolithique », ou bien que celle-ci n'en a pas eu le monopole, car on le trouve sur quelques tablettes de Glozel, alors que les Glozéliens ignoraient la circoncision. Et il est non moins probable que ce graphisme énigmatique, pour bénéficier de l'extraordinaire dispersion que l'on sait, doit représenter une force universellement honorée ou redoutée avant de tomber au rang de simple talisman (5).

Quoi qu'il en soit, tout le monde est d'accord pour reconnaître que l'actuel swastika (ou sauvastika) devait avoir une signification symbolique dès l'aube de la civilisation, et deux points semblent à peu près acquis :

1° La croix gammée, contemporaine des plus anciennes manifestations religieuses de l'humanité, ne peut guère représenter que le Soleil ou la Lune — le culte du Serpent (ou du Dragon) étant hors de cause, puisqu'il est symbolisé par l'animal lui-même.

(2) Imprimerie Mariani et Servier, Bône, 1925.
(3) Rappelé par le docteur Morlet dans le *Mercure* du 1er juin 1930.
(4) *Esquisse de l'Histoire universelle*, Payot, édit., 1925.
(5) En outre, à en juger par les légendes indoues, le serpent paraît avoir fait aussi bon ménage avec la Lune qu'avec le Soleil. De nos jours encore, c'est au clair de lune que la secte nègre des Vaudoux célèbre ses mystères de la couleuvre sacrée.

2° La croix gammée est un symbole de la génération, de la force créatrice. Les documents publiés par le Dr. Morlet dans le *Mercure* du 1er Juin suffiraient sans doute à l'établir, mais il y a d'autres preuves. « On a trouvé à Chypre, signale M. Marec, une statuette en plomb d'Astarté, de style phénicien, portant sur le ventre un swastika » (6), — découverte qui rappelle étrangement celle de Schliemann à Hissarlik. Enfin la tradition antique attribue au soleil et à la lune d'égales vertus génératrices. En ce qui concerne le soleil, le fait est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister; quant à la Lune, elle était pour les Babyloniens le dieu « qui engendre toutes choses», les Egyptiens lui reconnaissaient une influence sur la naissance des animaux et des plantes, etc., etc. (7).

Reste à déterminer *le sens initial* du graphisme. Pour cela il faudrait savoir à quelle religion il fut attaché en premier lieu.

Le culte du Soleil est généralement considéré comme la religion primordiale de l'humanité. Mais on peut tout aussi bien, avec M. Erwan Marec, se déclarer partisan de « l'antériorité du culte lunaire », car les Babyloniens faisaient de leur dieu Sin (la Lune) le père de Samash (le Soleil), sans se soucier de commettre une évidente hérésie astronomique (8). En outre l'apparition simultanée des deux cultes est très admissible. Mieux vaut par conséquent n'accorder à aucun d'eux un droit de priorité qui resterait toujours discutable.

Cette recherche est d'ailleurs inutile. Le culte de la Lune et le culte du Soleil — que l'un ait précédé l'autre ou qu'ils aient pris naissance en même temps — étaient en effet, nous l'avons vu, en relations étroites et devaient presque fatalement être désignés par deux signes jumeaux, semblables, mais de sens contraire. C'est ainsi que dans la mythologie gréco-latine

(6) M. Erwan Marec (brochure citée plus haut), d'après L. de Milloué (*Le Swastika*, Annales du Musée Guimet).

(7) *Mercure de France* du 1er janvier 1929 : « L'unité fondamentale des Religions » par M. Léo Crozet.

A noter encore que « dans le langage figuré des initiés anciens, on désignait le Soleil sous le nom de roi, parce qu'on le considérait comme le chef et le directeur du système planétaire. La Lune était l'épouse, la sœur, l'égale du Soleil. On attribuait au Soleil une influence directe sur les animaux et les minéraux; à la Lune une pareille influence sur la végétation ». (*Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, par Clavel, 1843.)

(8) M. Léo Crozet, *Mercure* (étude citée).

le char était un attribut commun aux deux astres : d'or pour le Soleil, d'argent pour la Lune. *Le disque* était de même « un emblème solaire ou lunaire, suivant la couleur » (9). On peut donc très bien admettre que *la croix gammée* représentait le Soleil *ou* la Lune, selon que les crochets étaient tournés à droite ou à gauche (10). D'autre part, les Indous, chez qui la croix gammée semble avoir conservé toute sa valeur symbolique, considèrent la forme dextre comme un emblème mâle, la forme senestre comme un emblème femelle. Nous pouvons donc nous risquer à poser la définition suivante :

La croix gammée est le symbole de la génération ou force créatrice : mâle (Soleil) lorsque ses crochets sont tournés à droite, femelle (Lune), lorsque ses crochets sont tournés à gauche.

Ce qui peut encore s'exprimer ainsi :

Croix gammée dextre ou swastika = symbole mâle de la génération = soleil (Lumière, Vie terrestre).

Croix gammée senestre, ou sauvastika = symbole femelle de la génération = lune (Ténèbres, Vie dans l'au-delà).

Cette hypothèse est en quelque sorte le point géométrique où se rencontrent toutes les distinctions et toutes les traditions. Pour déterminer exactement quelle est sa valeur, il faudrait pouvoir confronter un grand nombre de documents où figurent la croix gammée, des reproductions photographiques autant que possible. On s'apercevrait sans doute que beaucoup d'auteurs ont baptisé indifféremment swastika les deux formes du signe, alors que la distinction entre le *swastika* et le *sauvastika* aurait amené d'intéressantes découvertes.

Examinons attentivement, par exemple, les documents publiés par le Dr. Morlet dans le *Mercure de France* du 1er juin 1930. Nous remarquerons :

1° *Que le « symbole » de la génération change d'orien-*

(9) De Milloué : *Les Symboles religieux* (cité par M. Marec).

(10) Dans l'Inde, par exemple, ce dualisme pourrait remonter aux interminables querelles du Mahabbharata, entre rois solaires et rois lunaires. Mentionnons aussi l'hypothèse de Fabre d'Olivet, rappelée par Edouard Schuré dans *Les Grands Initiés*. Les Blancs auraient emprunté l'écriture à une civilisation antérieure, celle des Noirs (Cf. les « blancs à peau brune » de Wells, inventeurs de la « culture néolithique »; seulement comme les Noirs écrivaient de droite à gauche (habitude conservée par leurs descendants les sémites), les Blancs écrivirent de gauche à droite.

tation avec le sexe : sauvastika (symbole femellle) sur la figurine d'Hissarlik, swastika (symbole mâle) sur l'homme du vase italo-grec.

2° Que le *swastika*, sur le vase italo-grec, est accompagné de *la rouelle*, symbole incontestablement solaire.

D'autre part, sur la tablette de Glozel, c'est un sauvastika qui voisine avec la rouelle (11). Si les deux signes avaient le même sens, on ne s'expliquerait guère ce redoublement inutile. Mais si l'on admet que :

Rouelle = swastika = Soleil = Lumière = Vie sur la terre;

Sauvastika = Lune = Ténèbres = Vie dans l'au-delà (12); le groupement *sauvastika-rouelle* peut s'interpréter : « au delà — vie terrestre » c'est-à-dire « naissance en lisant de gauche à droite, ou « mort » en lisant de droite à gauche. A moins qu'il ne représente tout simplement une période de 24 heures : une nuit et un jour...

De même le groupement *sauvastika-rouelle-sauvastika* relevé sur les cippes funéraires pyrénéens, s'interpréterait « au delà — vie terrestre — au delà », ce qui est bien l'image de l'existence humaine (13).

Ainsi notre hypothèse se trouve confirmée en tous points. Encore une fois, il faudrait une enquête minutieuse sur le swastika pour s'assurer de sa valeur. Mais dès à présent on lui reconnaîtra au moins un mérite : c'est qu'elle met tout le monde d'accord en conciliant les opinions les plus différentes. Phénomène assez rare dans les discussions de ce genre... surtout lorsqu'il s'agit de Glozel!

EDMOND ESQUIROL.

§

Le témoignage du professeur roumain Tafrali. — Sous le titre *Le parquet de Jassy enquête au sujet de Glozel*, on lit,

(11) La présence de la rouelle à Glozel pose un problème qui s'est déjà posé au Mas d'Azil et que nous examinerons dans une autre étude.

(12) Chez les Gréco-Latins, la Lune était adorée à la fois comme divinité céleste (Diane ou Phœbé) et comme divinité des Enfers (Hécate ou Proserpine). Dans l'initiation égyptienne elle présidait à la naissance et à la mort.

(13) Ces interprétations sont certainement un peu aventurées. C'est uniquement à titre de curiosité que nous les présentons.

dans le grand journal roumain *Universul* du 29 octobre, l'information suivante :

Nous avons annoncé que le tribunal de Moulins (France) était intervenu auprès des instances judiciaires de Jassy afin que celles-ci prennent par commission rogatoire le témoignage du professeur universitaire Oreste Tafrali, directeur du musée des antiquités de cette ville, au sujet de l'authenticité des objets trouvés à Glozel.

M. Tafrali a été entendu par M. Rosin, Juge d'instruction du deuxième cabinet, et il s'est prononcé catégoriquement dans le sens que les objets sont en effet authentiques.

En 1927, M. Tafrali a fait personnellement des fouilles de contrôle sur les lieux, accompagné de MM. Peyrony, conservateur de musée en France, Vergnes et Solignac, chef du service géologique de Tunisie.

D'après les constatations de M. Tafrali et de ses collègues, il résulte qu'il ne faut même pas douter de l'authenticité des objets préhistoriques de là-bas.

« L'accusation de non-authenticité — a déclaré M. Tafrali — émane de personnes qui n'ont pas fait de fouilles sur le terrain en question et qui ont à défendre des théories personnelles, que renversent les découvertes de Glozel. »

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

Une lettre d'Arthur Rimbaud. — Paterne Berrichon avait autrefois, dans son *Rimbaud, le poète*, articulé contre moi une imputation que j'ai trouvée calomnieuse et d'une singulière gravité. J'aurais, suivant lui, « dans les premiers jours de juin 1871 », adressé à Mme Rimbaud mère une lettre d'Arthur — prétendue offensante pour moi — et « je suggérais des mesures coercitives ».

Sommé d'apporter une preuve de ses allégations, le beau-frère de Rimbaud se déroba, déclarant avec hauteur qu'il n'avait pas d'injonctions à recevoir de moi (*Mercure de France* du 1er août 1912).

Cette étrange accusation ayant été remise au jour dans une publication récente, j'y ai opposé cette fois une lettre de Rimbaud à moi adressée le 12 juillet 1871, mise à la poste le 15 à Charleville, et qui fut reproduite — pendant que j'étais,

comme toujours à présent, cloué sur mon lit de douleur — par une revue à laquelle ne m'attache aucun intérêt littéraire et qui s'est même affranchie du soin de me régler cet article documentaire.

Voici cette lettre (1) :

(Tout ceci absolument net et d'une visibilité parfaite. C'est important.)

Charleville, 12 juillet 1871.

[Cher M] onsieur,

[Vous prenez des bains de mer], vous avez été
[en bateau... Les boyards c'est loin, vous n'en] voulez plus,
[Je vous jalouse, moi qui étouffe ici] !

Puis je m'embête ineffablement et je ne puis vraiment rien porter sur le papier.

Je veux pourtant vous demander quelque chose : une dette énorme, — chez un libraire, — est venue fondre sur moi qui n'ai pas le moindre rond de Colonne en poche. Il faut revendre des livres : Or vous devez vous rappeler qu'en septembre étant venu — pour moi — tenter d'avachir un cœur de mère endurci, vous emportâtes, sur mon con-

(1) Cette lettre a été écrite sur une seule feuille pliée en deux, ce qui donne deux feuillets, soit quatre pages.

Les déchirures sont le résultat d'une étourderie que j'ai commise il y a près de soixante ans, quand la lettre de Rimbaud m'arriva à Cherbourg, où je venais d'être nommé professeur. Après l'avoir lue, je la mis de côté dans une boite vide; elle y demeura jusqu'au jour où je fus appelé à une nouvelle destination. Alors, dans la presse du départ, j'entassai dans cette même boite d'autres papiers quelconques et, par-dessus le tout, un flacon de colle à froid bien bouché. Cette boite m'a suivi dans tous mes déplacements, de professeur, puis de journaliste. Il a fallu qu'en 1911, cherchant des pièces documentaires à opposer aux inventions feuilletonnesques de Berrichon, j'eusse l'idée d'en couper les ficelles et d'en soulever le couvercle. Horreur, la colle s'était débouchée et je n'aperçus qu'un agglomérat cristallisé de papiers agglutinés. Le liquide visqueux avait stagné en lacs, glissé en cascatelles, s'était infiltré entre ces papiers hétérogènes, puis, en séchant, avait cimenté le tout en un bloc inexplorable. Je découvris bien, au fond, la lettre de Rimbaud, reconnaissable à l'écriture, mais quand je voulus la dégager des autres, je n'en pus venir à bout sans anicroche : quelques lambeaux restèrent soudés à des feuillets placés au-dessus d'eux : je les aurais mis en bouillie en m'obstinant à les décoller. Mais ces feuillets qui les retenaient, ayant moins d'intérêt pour moi, il m'était loisible de les détacher en bloc et de les regarder par transparence. Je pus ainsi reconnaître et identifier sur-le-champ, sans méprise possible, tous les mots arrachés au manuscrit autographe.

Quant au service que Rimbaud réclamait de moi, je pus le lui rendre, mais non sous la forme indiquée, car les livres en question, restés dans des caisses à Charleville, ne me parvinrent que deux mois plus tard.

[seil plusieurs volumes, cinq ou six, qu'en août, à votre intenti]on [j'avais apportés chez vous.]

Eh bien! Tenez-vous à F[lorise de Banville,] aux Exilés du même? Moi qui ai besoin de [rétrocéder d]es bouquins à mon libraire, je serais bien content d[e ravoir] ces deux volumes; j'ai d'autres Banville chez moi; joints aux vôtres, ils composeraient une collection, et les collections s'acceptent bien mieux que des volumes isolés.

N'avez-vous pas les Couleuvres? Je placerais cela

(Page suivante :)

comme du neuf! — Tenez-vous aux Nuits Persanes? un titre qui peut affrioler, même parmi des bouquins d'occasion. Tenez-vous à [ce] volume de Pontmartin? il existe des littérateurs [par ici, qu]i rachèteraient cette prose. Tenez-vous a[ux Glan]euses? Les collégiens d'Ardennes pou[rraient débo]urser [trois francs] pour bricol[er dans ces azurs-là : J]e saurais démontr[er à mon crocodile que l'achat d'une] telle c[ollection donnerait de portenteux bénéfices]. Je ferais rutiler les titres ina[perçus. Je réponds] de me découvrir une audace avachissante dans ce brocantage.

Si vous saviez quelle position ma mère peut et veut me faire avec ma dette de 35 fr. 25, vous n'hésiteriez pas à m'abandonner ces bouquins! Vous m'enverriez ce ballot chez M. Deverrière, 95 sous les Allées lequel est prévenu de la chose et l'attend. Je vous rembourserais le prix du transport, et je vous serais superbondé de gratitude!

Si vous avez des imprimés inconvenants dans une [bibliothèque de professeur et que vous vous en] apercevi[ez, ne vous gênez pas], mais vite, je vous prie, on me presse.

C[ordialement] et bien merci d'avance.

A. RIMBAUD.

P.-S. — J'ai vu en une lettre de vous à M. Deverrière...

Mais alors des amis à moi se sont étonnés qu'ayant en main de telles preuves, j'aie laissé passer sans réponse, il y a un an, des imputations analogues — quoique plus discrètes — contenues dans le livre sur Rimbaud de M. François Ruchon. J'ai aussitôt écrit à ce dernier pour le faire juge de mes ar-

guments; il m'a répondu par la lettre suivante, loyale et décisive, qu'il m'a autorisé à rendre publique :

Genève, le 24 août 1930.

A Monsieur Georges Izambard,
5 rue Théophile-Gautier, Neuilly-sur-Seine.

Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre et du document si intéressant que vous y avez joint. La lettre de Rimbaud du 12 juillet 1871 est précieuse : elle infirme et réduit à néant les allégations de Paterne Berrichon et de ses imitateurs. Malheureusement, je n'en ai pas eu connaissance assez tôt; vous l'avez fait paraître dans le « Grand Jeu » au printemps 1929, alors que mon livre était déjà sous presse.

Le texte que vous produisez prouve péremptoirement que Rimbaud n'était pas en froid avec vous en juillet 1871, et, en se fondant uniquement sur les textes, on est obligé d'abandonner la version de Paterne Berrichon : « Dès les premiers jours de juin, un incident se produisit qui devait séparer à jamais le jeune poète de son professeur... », etc. (Berrichon : *Arthur Rimbaud*, p. 107.) Or, un mois et demi après ce fameux incident, vous receviez une lettre dont le ton n'est aucunement haineux et hargneux, mais, bien au contraire, cordial. Quant à la cessation des relations épistolaires entre le poète et vous, elle s'explique aisément par les voyages et les déplacements de l'un et de l'autre, et n'est-il pas vrai aussi que souvent, dans l'existence, des relations, des correspondances cessent tout doucement sans fâcherie, sans scènes violentes? Il va sans dire que je tiendrai compte de votre document dans une nouvelle édition de mon livre ou dans d'autres travaux sur Rimbaud.

Vous avez pu constater que je suis resté « objectif » dans mon exposé de la vie de Rimbaud et que je n'ai pas répété les phrases désobligeantes de Paterne Berrichon, reprises et « enjolivées » par Mme Méléra, dont le livre, certes, ne fait pas oublier celui de M. Jean-Marie Carré. Si j'ai écrit, page 21, de mon Rimbaud : « Ils resteront en correspondance jusqu'en juillet 1871, date où Rimbaud, s'irritant de l'attitude de son ancien maître, brisera définitivement ses relations avec lui », c'est que j'ai suivi — j'en fais mon *mea culpa*, — tout en l'atténuant et la modifiant un peu, — ce dont je me félicite, — la version de Paterne Berrichon que votre lettre vient jeter à bas. Ce qui prouve une fois de plus qu'on doit accueillir avec réserves tout ce qui vous vient de la famille Rimbaud par le canal de Paterne Berrichon et toutes les inventions

de ce fâcheux biographe qui a, plus que tout autre, contribué à fausser l'histoire et la physionomie de son beau-frère ou, mieux, de sa victime.

Vous faites, en versant au débat ce nouveau document, une brèche de plus dans les élucubrations de Paterne et d'Isabelle Rimbaud, — vous continuez et renforcez l'attaque magistralement commencée par M. Coulon, et cela doit être salué avec joie par tous les vrais amis du poète, qui l'aiment pour lui-même et s'abstiennent de le compromettre dans des aventures au sujet desquelles Rimbaud eût certainement lâché son « ridicule, absurde, dégoûtant! »

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueuses salutations.

FRANÇOIS RUCHON.

Je ne veux ajouter aucun commentaire à cette lettre, sinon pour remercier son auteur.

GEORGES IZAMBARD.

NOTES ET DOCUMENTS SOCIOLOGIQUES

Révélations du Chef de la Police Américaine. — *L'Observer* du 19 octobre publie une surprenante interview de M. Enright, qui vient d'être déposé de son poste de chef de la police américaine par les soins de l'organisation électorale de New-York, connue sous le nom de Tammany, après que celle-ci eut obtenu de nouveau le pouvoir en faisant élire « Jimmy » Walker maire de New-York.

Ces révélations formeraient une suite intéressante aux *Scènes de la Vie future.* Elles font que l'on se demande si la civilisation, dans le sens de respect des lois de sécurité pour les biens et les personnes, n'a pas déjà, en grande partie, disparu des Etats-Unis.

Aujourd'hui, déclare le chef de police, les personnes assassinées illégalement [il y a donc des assassinats légaux?] sont au nombre de douze mille par an.

Et il ajoute, non sans un peu de sinistre humour :

Pendant la Grande Guerre, 48.000 Américains ont été tués par les Allemands et les coupables n'ont pas été punis. En quatre ans, nous en sommes au même nombre... et les coupables ne sont pas punis davantage. Car sur ces 12.000 assassins la plupart, la très

grande majorité, ne sont ni arrêtés ni inquiétés. Et parmi ceux qui sont arrêtés et qui se vantent de leurs crimes, à peine 5 % sont exécutés.

Comment une pareille impunité peut-elle être acquise?

Elle est due dans tout le pays à des collusions criminelles entre politiciens et bandits.

Il semble que par delà l'ordre apparent de la rue, la machine gouvernementale soit surtout, comme en Russie, un moyen de réduire le peuple en esclavage. J'ai déjà expliqué ailleurs ce qu'était un *racketeer :* tout commerçant qui ne paye pas une somme annuelle importante voit ses magasins ravagés. La police, même prévenue à temps, s'arrange pour arriver trop tard. Et si le commerçant fait une plainte et donne des noms, il est tué. M. Enright continue :

L'organisation des gangsters et des racketeers est faite en vue de grandes affaires, *big business*; non du vol vulgaire isolé. Des experts estiment leurs gains annuels à plus d'un milliard de livres sterling.

Grâce à ces immenses sommes, les gangsters peuvent acheter la police et s'entendre pour faire élire leurs gens. Ils ont leurs tribunaux avec une seule peine : la mort pour celui qui parle, qui « *squeals* ». Bref, ils sont pour ainsi dire maîtres de l'Etat, maîtres de la presse, maîtres de la police et des tribunaux. Le prochain Président sera-t-il un gangster?

Cette organisation doit son origine probablement à la camorra italienne et s'est installée aux Etats-Unis il y a une trentaine d'années. Elle était confinée aux groupements italiens. Mais la prohibition lui a donné un essor incomparable en lui offrant la possibilité d'immenses gains.

Parmi les cinq millions (certains disent dix) de chômeurs, le recrutement des gangsters doit être aisé.

Devant ces faits, on pense aux temps de la loi de Lynch. Puisque l'Etat et la police sont aux mains des bandits, pourquoi les citoyens ne s'organisent-ils pas en armées de police? C'est qu'on le leur défend : police, tribunaux et armée servent la cause du crime.

Des citoyens importants dans quelques régions ont voulu s'or-

ganiser pour arrêter cette marée qui ruine le pays : leurs efforts ont été rendus vains.

Mon avis est que, devant l'impunité assurée et les immenses profits des bandits, leur nombre et leur puissance ne peuvent que continuer de croître et largement... à moins qu'avec l'aide de l'armée les citoyens n'exigent la formation d'un ministère de la Sûreté publique qui remettra l'ordre partout.

C'est souhaiter une dictature et une guerre civile. Or, selon le vieux proverbe allemand : un loup vaut six cents moutons. Et tous les loups sont du côté des bandits. Qui les combattra?

Télégraphe, téléphone, T. S. F., autos ,aéroplanes ont fait du crime un problème qui dépasse les limites locales, surtout dans un territoire immense comme les Etats-Unis. Les forces morales du pays ne font rien d'intelligent. Et maintenant, depuis la prohibition, chacun est convaincu de la corruption de tout fonctionnaire et de tout tribunal.

Le « Grand Jury », les Assises, de Chicago, vient de déclarer que la ville et sa police étaient en réalité gouvernées par les gangsters.

Il semble cependant que les grandes entreprises et les banques se défendent assez bien par leurs propres moyens. Je me souviens qu'avant d'entrer à Chicago, en 1921, mon train a été arrêté plusieurs heures pour attendre que des gangsters attaquant la gare des marchandises aient été repoussés. Nous entendions nettement les détonations. D'autre part, comme le dit D. Enfield, les gangsters et racketeers sont encore divisés en de nombreuses bandes rivales qui se combattent sans cesse, tels les Apaches et les Sioux du temps passé. Si ces bandes unissaient leurs moyens pour s'emparer du pouvoir, elles le feraient facilement... Mais ne sont-elles pas maîtresses de tout ce qui constitue les privilèges d'un Etat : la perception non disputée de leurs impôts, la tonte du travailleur, l'impunité du crime et le silence imposé par la force aux contradicteurs?

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Quelques critiques belges : F. Nautet, M. Wilmotte, Ch. Bernard, G. Rency, etc. — Paul de Reul, professeur à l'Université de Bruxelles : *L'Art et la Pensée de Robert Browning*, Editions Maurice Lamertin, Bruxelles.

Pendant longtemps, les écrivains de la *Jeune Belgique* se détournèrent de la critique. Sa rigueur, ses subtilités et l'esprit de sacrifice qu'elle implique cadraient mal avec leur fougueuse imagination qui trouvait dans un lyrisme un peu désordonné, et qu'avec raison on a rapproché de celui de nos peintres, le seul exutoire adéquat à ses emportements.

Nés d'hier à la vie littéraire, ils en exploraient fiévreusement les détours, mais trop sûrs d'eux-mêmes pour s'astreindre à un choix, ils épuisaient en hymnes, odes et actions de grâces la moindre de leurs découvertes.

Poètes, ils l'étaient tous, tant en prose qu'en vers et, rivaux magnanimes, se vouaient les uns aux autres une admiration que leur marchandait le public. Ralliés à l'adoration d'un Dieu exigeant — en l'occurrence, l'*Art pour l'Art*, — ils l'honoraient dans une étroite chapelle où, selon les hasards du sort et l'importance de leur contribution cultuelle, ils revêtaient la chape de l'évêque, le camail du chanoine ou la soutane du clerc. Malheur au profane assez audacieux pour troubler leurs rites! Tous, du plus humble au plus orgueilleux, se montraient aussitôt solidaires du « *Ne Crains* » inscrit sur leur blason et, quelque puissant que fût l'adversaire, ils lui couraient sus jusqu'à ce qu'il implorât merci.

Ce fut l'aventure qui advint à Gustave Frédérix, journaliste fort à la mode vers 1885 et qui, asservi aux gloires boulevardières d'alors, publiait chaque semaine dans *L'Indépendance Belge* un feuilleton littéraire d'une irréprochable tenue, mais d'un esprit trop tendancieux pour être agréé sans murmures par une jeunesse acquise à des maîtres plus sûrs. Déjà, en s'attaquant, avec plus ou moins d'à-propos, à quelques écrivains d'exception comme Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle Adam, Mallarmé et Verlaine, il s'était attiré la colère des *Jeune-Belgique*, si bien que son nom, voué aux

mêmes malédictions que celui de Francisque Sarcey, servit bientôt de cible à tout qui s'était enrôlé sous la fringante bannière de Max Waller. Ce fut pis quand il prit parti contre Camille Lemonnier, sacré « Maréchal des lettres » par ses admirateurs, et pis encore lorsque, avec l'aide de son brillant confrère Charles Tardieu, il s'avisa de battre en brèche la tour d'ivoire où ses turbulents rivaux avaient élu domicile. D'ardentes polémiques embrasèrent les deux camps. Coups droits, allusions perfides, proclamations véhémentes, raisonnements retors, rien ne fut épargné dans cette guerre d'encriers qui, après maintes phases indécises, se termina comme l'exige la logique des choses, par le triomphe de la jeunesse. Toutefois, à batailler ainsi, les *Jeune-Belgique*, qui avaient vécu jusqu'alors dans une touchante admiration mutuelle, se sentirent moins sûrs d'eux-mêmes et, tout en faisant chorus à la défaite de l'ennemi, furent contraints d'admettre la justesse de plus d'un de ses arguments. Car, pour rétrogrades qu'ils parussent, les Frédérix et les Tardieu n'en étaient pas moins d'excellents esprits, rompus aux jeux les plus subtils de la dialectique et pour qui les lettres comportaient autant d'enseignement que de plaisir. Conquis à leur méthode, un des collaborateurs de la *Jeune-Belgique*, Francis Nautet, qui mourut trop prématurément pour s'assurer une gloire durable, ne tarda pas à publier des essais de critique générale, bientôt suivis d'une *Histoire des lettres belges* où, sans parti pris et d'un point de vue strictement objectif, il étudiait avec une impartialité frappante pour l'époque les divers travaux de notre jeune école littéraire.

Sans doute est-on en droit de reprocher à Nautet quelques hardiesses de jugement et mainte affirmation téméraire que, sans offenser sa mémoire, il faut tenir pour un involontaire tribut aux exigences de l'actualité. Mais tels quels, ses ouvrages, d'ailleurs inachevés et qu'il se proposait de refondre, marquent une date dans l'évolution des lettres belges, puisqu'ils sonnent l'éveil du sens critique chez nos écrivains et mettent fin à l'ère des dithyrambes.

A Francis Nautet succède bientôt **M. Maurice Wilmotte**, dont le renom a depuis longtemps dépassé nos frontières et qui, outre ses célèbres travaux philologiques, a publié, tant

en Belgique qu'à l'étranger, des pages critiques d'une valeur inestimable.

Sans lui être directement apparenté, puisqu'il ne possède ni la promptitude de son trait, ni ses précises curiosités, **M. Louis Dumont-Wilden** l'égale en acuité psychologique. Féru de finesse et de clarté latines, il a signé, lui aussi, maint ouvrage remarquable où, contrairement à son éminent confrère toujours sur le qui-vive, il aborde avec une nonchalance épicurienne les plus délicats problèmes de l'esprit. Ses *Soucis des derniers soirs* et *L'Esprit Européen,* parus longtemps avant la guerre, demeurent d'une brûlante actualité et sa *Vie du Prince de Ligne* compte parmi les chefs-d'œuvre de la biographie romancée.

Plus hardi, parce qu'ennemi de la modération qu'il tient pour la pire des entraves, **M. Charles Bernard** dont l'œuvre, à part quelques rares et précieux essais, s'éparpille — et c'est dommage — aux quatre vents de la presse quotidienne, M. Charles Bernard combat, sous quelque masque qu'il le dépiste, l'académisme ou, pour employer son expression, le « pompiérisme » artistique et littéraire, tout en gardant au fond de soi, comme tous les grands voluptueux, une secrète prédilection pour les souples jeux des lignes et du rythme. Champion de la libre intelligence, il adore, blasphème, immole et ressuscite pour la joie de les adorer, blasphémer, immoler et ressusciter à nouveau, les Dieux assez présomptueux pour lui dicter leurs lois, et rien n'est plus étonnant que de le suivre dans ses promenades, où ses moindres propos revêtent toujours l'apparence d'un prodige inattendu.

Pour **M. Georges Rency,** l'univers est exempt de féeries et c'est d'un pas assuré qu'il le parcourt. Mais s'il répugne à la fantaisie, avec quelle conscience il note, analyse, interprète et discute ses certitudes ! Chaque semaine, depuis qu'il est au monde, il nous apporte son butin, et chaque semaine ce nous est un nouveau plaisir d'admirer sa ponctualité, son enthousiasme et l'étendue de ses connaissances. Tous les livres qui paraissent, soit en France, soit en Belgique, toutes les pièces, de l'opérette au mélodrame, qui défilent sur nos théâtres, trouvent en M. Rency un commentateur aussi scrupuleux que perspicace, et c'est merveille de le voir, l'œil en flamme, le geste

amène et l'esprit prompt à la riposte, accumuler autour de lui, comme un Alcide débonnaire, ses innombrables trophées quotidiens.

MM. Gustave Charlier et Georges Doutrepont parmi les aînés et, parmi les jeunes, MM. Georges Thialet, Robert Poulet, Georges Marlier, Denis Marion, André de Ridder, Camille Poupeye, dont les signatures ennoblissent les meilleures revues, attestent l'efflorescence de notre école critique. Mais si l'on peut spécialement signaler, parmi les bons essais publiés au cours de ces derniers mois, la pénétrante étude de M. Léon Chenoy sur *Octave Pirmez* et les consciencieuses monographies de MM. J. Sauvenier et Dénuit sur les romanciers *Edmond Glesener* et *Hubert Krains*, il faut mettre hors de pair le livre consacré à **L'Art et la Pensée de Robert Browning** par M. Paul de Reul, professeur à l'Université de Bruxelles.

L'intérêt de son sujet, l'étendue de sa science, la justesse et la conscience de ses analyses, la belle tenue de son écriture, font de lui, autant qu'un livre savant, l'excellent ouvrage de vulgarisation dont le public français a besoin s'il veut, sans errer, se diriger dans l'œuvre volumineuse, difficile et fascinante de Robert Browning. Il ne s'agit plus, en effet, sur cet auteur tant discuté et souvent énigmatique, d'articles séparés, ingénieux ou spécieux, mais d'un travail d'ensemble qui coordonne, dans un agencement clair et harmonieux, les multiples questions soulevées par une œuvre variée et dense entre toutes.

C'est par là que le livre de M. Paul de Reul, tout comme celui qu'il consacra naguère à *Swinburne*, peut mériter les épithètes, rarement justifiées, d'essentiel et de nouveau. Il n'oublie rien, en effet, pour faire revivre devant nous la mystérieuse figure d'un poète auquel s'est attaché un halo légendaire et s'applique avec autant d'amour que de zèle à l'imposer à nos mémoires. Inspiration, sentiments, idées, technique, rôle poétique, description systématique des œuvres, tout ce qui constitue, en somme, le complexe d'un grand écrivain, M. de Reul l'examine et l'étudie avec une savante minutie, non sans en subordonner les moindres détails à une logique implacable et à un plan mûrement réfléchi. On risquerait donc, par un résumé téméraire qui ne pourrait que

reproduire une table des matières circonstanciée, de diminuer l'intérêt d'une étude aussi approfondie. Il vaut mieux se promener au hasard de ses préférences, dans les méandres de ce vaste ouvrage et s'attarder devant quelques-uns de ses sites les plus évocateurs.

C'est ainsi que le livre s'ouvre par une biographie qui, sous l'effet d'une curiosité toute littéraire, fait plutôt l'histoire d'un talent que le récit d'une vie encombrée d'événements sans importance réelle et où se serait complu un biographe indiscret.

M. de Reul a préféré mettre en évidence tout ce qui a formé et nourri la pensée de Robert Browning. D'où la place qu'il accorde aux lectures, aux amitiés (en y comprenant l'amour pour sa femme), aux paysages et aux influences.

Tel chapitre prouvera avec éloquence que Browning est poète avant tout, avant de mériter tout autre titre plus sérieux et plus mortel. Le Browning théologien et didactique cède le pas à l'artiste. Sa véritable physionomie lui est rendue, son âme de poète, débarrassée des masques maussades dont on l'affublait. Bien plus, en même temps qu'il ne craint pas de préciser les recettes les plus secrètes du métier de son héros, M. de Reul soulève aussi un des problèmes les plus brûlants de l'actualité poétique : celui de la technique des poètes dits obscurs et par contre-coup celui de la nature même de la poésie.

Avec quelle finesse le critique a déterminé ici les qualités et les limites de son auteur! Avec quelle érudition et quelle sûreté il a discuté les rapprochements qui s'imposaient entre cette œuvre compliquée et celle de certains auteurs français contemporains!

Tout ce qui a trait au monologue dramatique qui confirma la réputation d'obscurité de Browning (chapitre IV, 2e partie) étaye ce parallèle ingénieux et, lorsque pour définir une personnalité où se sont fondus de difficiles contrastes, M. de Reul propose cette heureuse formule : L'individualisme objectif, il trouve pour la démontrer des développements et des nuances qui s'appliqueraient à merveille à certains écrivains d'aujourd'hui.

Par son contenu, cette étude apparaît donc sous l'aspect

d'un catalogue commenté et complet d'une œuvre qui n'en sort pas diminuée. Par son but, qui est à travers toutes les pages, de prouver la nouveauté et même la modernité de l'auteur anglais, elle crée en faveur de l'homme et de l'œuvre un courant d'opinions vivantes et passionnées.

Par sa manière enfin, elle échappe à la sécheresse où l'aurait conduite la seule érudition. C'est, en effet, l'analyse minutieuse et même scientifique d'une œuvre qui, avant cela, a été poétiquement sentie, c'est le commentaire d'un savant doublé, Dieu merci, d'un artiste.

Le livre entier d'ailleurs s'imprègne de cette profonde et clairvoyante sympathie pour son sujet, sans quoi une œuvre de critique ne peut jamais être une œuvre d'art.

De toutes façons, M. de Reul, en signant cette belle étude, a fourni une contribution remarquable, tant à l'histoire des lettres anglaises qu'à celle des littératures comparées.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Historiens et politiques. — Rodo Mahert : *Marches du Nord* (« Les Cahiers Romands », n° 8). — Ed. Bauer : *Destins de Neuchâtel* (« Les Cahiers Romands », n° 9). — Maurice de Rameru : *Une image d'Etats-Unis européens* (« Les Cahiers Romands », n° 10). — Benjamin Vallotton : *Suspects!* Paris, Payot. — Mémento : le centenaire d'Etienne Eggis.

Les ouvrages que le hasard me livre aujourd'hui en pâture semblent se rattacher l'un à l'autre « sous le signe » — comme disent nos collectionneurs de clichés — de la géographie humaine, de l'histoire et de la politique.

Ces disciplines ont toujours attiré les intellectuels romands, guidés sans doute par le « génie du lieu », qui siège sur la fameuse « plaque tournante », comme autrefois la Pythie sur le trépied delphique. Les jeunes subissent peut-être plus fortement que leurs aînés l'attrait de certains problèmes intéressant la vie de leur terroir natal ou celle de la patrie suisse tout entière, quand ce n'est pas l'avenir de l'Europe et du monde.

Cela se pourrait expliquer par de nombreuses causes.

En Suisse, la lutte entre centralisateurs et fédéralistes se fait toujours plus âpre. Chaque fois que le rouleau compres-

seur se met en marche, de nouveaux obstacles se dressent devant lui, obligeant parfois le mécanicien à renverser la vapeur. Certaines formules, magiques naguère, ont perdu leur vertu. Aux yeux de beaucoup, la démocratie n'est plus l'infaillible orviétan que vantent les pédagogues. Plus d'un étudiant s'aperçoit qu'on lui a mal enseigné l'histoire et s'efforce d'en explorer lui-même le labyrinthe. La guerre et ses conséquences ont enlevé au dictionnaire des idées reçues mainte page qu'il sera difficile de recoller. Ce que les anciens nommaient liberté, les jeunes l'appellent conformisme. Leurs pères tenaient pour généreuse la devise fédérale : *un pour tous, tous pour un*. Quelques-uns d'entre eux, ne sont pas éloignés d'y voir une consigne de tyrannie. Leur critique ne recule ni devant les mots ni devant les réalités qu'ils recouvrent. Un travail de revision s'accomplit, dont la portée apparaîtra bien un jour. Mais on ne se contente pas de balayer devant sa porte. L'installation de la S. D. N. à Genève ouvre des voies nouvelles au vieux cosmopolitisme helvétique. Dans ce domaine, comme dans celui du régionalisme le plus étroit, des opinions s'expriment qui eussent laissé pantois un Stämpfli ou un Numa Droz.

Parmi tous ceux qui, à cette heure, discutent les conditions de notre existence politique, M. Rodo Mahert n'est pas le plus acerbe. Il s'attache à nos **Marches du Nord**, c'est-à-dire à cette région jurassienne dont la population forme dans le canton de Berne une minorité ethnique analogue à celle que figure, dans l'ensemble de la Confédération suisse, le groupe des pays de langue française. Pour qui connaît notre système fédéral, cette analogie reste fort éloignée de la similitude, car un peuple soumis à des maîtres d'une autre race éprouve, on le conçoit, un sentiment de sujétion auquel peuvent échapper dans une large mesure des républiques partiellement autonomes, fédérées mais non subordonnées à d'autres Etats (d'origine, de langue et de traditions différentes), quand ceux-ci ne prétendent (au moins dans la théorie) qu'à être leurs égaux, en devoirs et en droits, sous le sceptre équitable, débonnaire, paternel d'un Conseil fédéral.

M. Rodo Mahert paraît croire que les habitants du Jura bernois seraient plus heureux, mieux assurés de conserver

leurs coutumes et leur patrimoine linguistique, s'ils formaient un vingt-troisième canton suisse, dont Berne, siège incontesté et définitif du pouvoir fédéral, ne serait plus la capitale immédiate. L'idée n'est pas nouvelle. A ne considérer que l'intérêt de la culture, notre auteur se prononcerait, j'imagine, pour sa prompte mise en œuvre. Mais, en examinant de plus près divers côtés de la question, il en aperçoit les difficultés. Sans même s'arrêter à celles qui relèvent des conditions économiques et qui ne sont point négligeables, il hésite à conclure. Bien qu'il n'apporte aucune solution précise, il faut lui savoir gré d'avoir clairement exposé quelques-unes au moins des données essentielles : le terrain est en partie déblayé pour de nouvelles entreprises. A un écrivain qui s'affirme si dévoué au beau langage français, je reprocherai seulement d'avoir ressuscité, pour désigner son pays natal, l'affreux mot, atrocement rude à l'oreille, de *Rauracie*.

M. Eddy Bauer est un jeune maître de l'université de Neuchâtel, à qui nous devons déjà un bref, éloquent, érudit et persuasif essai sur la *Permanence de l'Histoire*. Il nous donne cette année un petit ouvrage plein de suc : **Destins de Neuchâtel**. Disciple du mathématicien Cournot et de Charles Maurras, il résume en cent pages, dans un raccourci énergique, toute l'histoire de sa terre neuchâteloise.

Elle eut dès le XIIIe siècle sa dynastie locale, ses comtes relevant directement du Saint-Empire, passa en 1504 aux Orléans-Longueville et en 1707 aux Hohenzollern. Napoléon en fit une principauté dont il récompensa les services du fidèle Berthier. A la chute de l'Empire, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, fut restauré dans ses droits de suzeraineté en même temps que Neuchâtel devenait canton suisse. Cette situation hybride dura jusqu'au 1er mars 1848, où une petite révolution mit fin au régime prussien, qui, selon l'expression de M. Bauer, « s'effondrait à la façon du cadavre de M. Waldemar dans la sinistre nouvelle d'Edgar Poe ».

A certains primaires du radicalisme, pour qui 1848 est l'année de l'hégire, le jeune historien rappelle utilement le très long passé d'une petite communauté humaine dont la survivance, à travers d'innombrables vicissitudes, s'explique, selon lui, par un farouche attachement à l' « esprit de clo-

cher ». M. Bauer témoigne beaucoup moins de sympathie aux politiciens neuchâtelois d'aujourd'hui et d'hier qu'à ceux du temps jadis. A ce propos, M. Charly Clerc, dans la *Revue de Genève,* blâme, chez son cadet, certaines vivacités de langage. « Non, décidément, proclame-t-il, c'est trop de poivre dans le ragoût ». Je ne suis pas de son avis. Que M. Bauer ait tort ou raison, j'aime qu'il aille jusqu'au bout de sa pensée, j'admire qu'il ne mâche pas ses mots. M. Charly Clerc devrait en prendre son parti : la nouvelle génération romande ne respecte ni les gens parce qu'ils sont en place ni les choses parce que la paresse d'un grand nombre n'y découvre rien à changer. Je ne crois pas qu'il faille s'en plaindre. Au surplus, si M. Bauer écrit net, c'est peut-être parce qu'il pense juste : *ce que l'on conçoit bien...*

Dans un ouvrage intitulé, on ne sait trop pourquoi, *Entre la France et nous,* M. Maurice de Rameru signalait naguère que les progrès constants de la démocratie en Suisse, faisant le jeu des centralisateurs, exposaient les Romands à n'être bientôt plus qu'une minorité inerte et inerme, entraînée malgré elle à la remorque de l'Helvétie alémanique.

Il esquisse aujourd'hui **Une image d'Etats-Unis européens.** Son propos est de rechercher, par l'expérience de son pays, ce que deviendrait, si elle se réalisait, cette fédération des peuples d'Europe que l'on nous propose comme remède à nos maux. D'emblée, il s'excuse de ne pas savoir parler européen. Et il ajoute : « Nous nous contenterons, autant que possible, d'entendre l'européen tel qu'on le parle. »

On ne connaît jusqu'ici, observe M. de Rameru, que deux principes associatifs en matière politique : la conquête et la convention. Napoléon, que MM. Emil Ludwig et Dmitri Merejkowsky tiennent pour un pacifique, a voulu appliquer à l'Europe le premier : il a échoué. Et pourtant, si quelqu'un était de taille à gagner la partie!... La Suisse, au cours de son histoire, a usé tour à tour des deux moyens. Sa tentative, commencée depuis plus de six siècles, fut plus patiente et plus modeste que celle de l'Empereur. Elle semble avoir mieux réussi. M. de Rameru pense néanmoins que la proposer en modèle à tout un continent, c'est cultiver une illusion dangereuse.

M. S. Stelling-Michaud, créateur des *Cahiers Romands,* a écrit pour cet essai une brève préface. La portée des faits connus s'y trouve résumée dans cette seule phrase :

« La fédération d'Etats réalise un équilibre instable qui, tôt ou tard, doit se rompre, soit au profit d'une centralisation totale, ce qui est le sort réservé à la Suisse, soit au profit d'un relâchement du lien social, ce dont l'histoire des républiques de l'Amérique du Sud est, je crois, un exemple. »

Pour étayer sa démonstration, M. Maurice de Rameru suit le chemin percouru par la Suisse depuis 1815. A cette époque, la Confédération — qui comprenait, sous l'ancien régime, des Etats souverains, alliés entre eux, et des pays sujets — devient cette ligne « contractuelle », formée de vingt-deux cantons égaux en droits, dont la figure géographique s'est perpétuée jusqu'à nos jours. En 1848, la Confédération d'Etats se transforme en un Etat fédératif. Depuis lors, la centralisation ne cesse de progresser, les libertés cantonales tombent l'une après l'autre.

Sans revenir à la Suisse romande, à laquelle il a consacré tout le gros ouvrage rappelé ci-dessus, l'auteur donne deux preuves nouvelles des difficultés que rencontrent fatalement les pays hétérogènes constitués sur le principe de la ligue. La première est empruntée au projet de code pénal sur lequel le Parlement helvétique délibère depuis plusieurs années. La seconde résulte de la situation faite dans le ménage fédéral, par la force des choses et sans que la majorité y apporte la moindre malice, aux populations de langue italienne. Je n'ai pas le loisir de résumer, sur ces deux thèmes, toute l'argumentation de M. de Rameru. Ceux qui le liront avec l'attention qu'il mérite ne laisseront pas d'en être impressionnés. Ils ne pourront s'empêcher de conclure que, si la Suisse a tant de peine, avec la meilleure volonté du monde, à concilier les droits et intérêts de ses diverses tribus, qui vivent cependant côte à côte depuis plusieurs siècles, la tâche d'une Fédération européenne, formée d'éléments bien plus disparates, apparaît autrement malaisée.

§

On n'a pas oublié. *Nous sommes forts,* le roman alsacien de

M. Benjamin Vallotton. A la vérité, le « roman » n'y était qu'un moule propre à recevoir, à mettre en forme tout ce que l'écrivain vaudois connaît de l'Alsace et de son peuple depuis un demi-siècle. Dans cette riche et complexe matière, la science de M. Vallotton est proprement encyclopédique : aucun aspect du problème ne lui échappe et sa bonne foi donne à tout ce qu'il dit une valeur incomparable.

Nous sommes forts, c'était le récit, par Albert Rimbach, né dans un bourg au pied des Vosges, du « dressage » auquel il fut soumis, ainsi que tous ceux de sa race, par l'école, la caserne et l'administration allemandes. Suspects, c'est, toujours raconté par Rimbach, le temps de la grande guerre, l'épreuve des quatre années terribles. L'avant-propos de ce nouveau volume laisse entendre que le précédent trouva une plus large audience chez les Alsaciens, les Belges, les Suisses, chez les Allemands eux-mêmes que chez les « Français de l'intérieur », auxquels il s'adressait en premier lieu. Si c'est exact, il le faut déplorer, car, ainsi que M. Vallotton, fort d'une conscience droite, l'affirme sans fausse pudeur, « Rimbach fait du « bon travail » et pour l'Alsace, sa province, et pour la France, sa patrie, qu'il veut expliquer l'une à l'autre, et pour la paix européenne qui ne se fondera ni sur l'oubli, ni sur les discours niaisement optimistes, mais sur la vision courageuse de la vérité ». Quand on a lu *Suspects*, on souhaite de faire lire ce beau livre à toute la « France de l'intérieur ». Quelques esprits mal faits pourront seuls regimber : d'une part, ceux pour qui tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques et qui jugeraient inutile d'amender le présent; ceux, d'autre part, qu'un périlleux mirage pacifiste inclinerait à négliger la rude leçon d'un passé encore bien proche. Tous les autres, tous ceux qui ont du bon sens et du cœur — et ils sont heureusement les plus nombreux — sauront reconnaître en M. Benjamin Vallotton un ami fidèle et sincère.

L'auteur de *Potterat* n'a jamais rien écrit de plus sobre et de plus émouvant que les pages où il raconte la première et trop brève apparition des chasseurs alpins, en août 1914, dans un bourg d'Alsace, si ce n'est le chapitre qui ramène entre les mêmes maisons, en novembre 1918, les Français victorieux.

Ses deux volumes sur le « Reichsland » avant et pendant la guerre se révèlent à la fois si complets, si sérieux, si justes de ton, si scrupuleusement soumis à l'objet que ses conclusions sur le problème alsacien d'aujourd'hui ne manqueront pas, quand il les aura formulées, de s'imposer à l'étude attentive de tous les honnêtes gens.

Mémento. — Il faut, décidément, donner raison à Savary : « Fribourg a peu d'inclination à la littérature ».

Le 25 octobre 1830, cette charmante cité a vu naître un poète : Etienne Eggis, mort à Berlin en 1867. Ce bohème, qui ressemblait un peu, de profil, à M. de Balzac, fut un romantique d'arrière-garde. Le Parnasse qu'il s'efforça de gravir n'est pas un Sinaï : il évoque plutôt la Forêt Noire, couverte de sapins qui ressemblent à des jouets de Nuremberg. Sa poésie répercute, avec une pointe d'accent germanique, et quelques lustres de retard, celle de Hugo, de Vigny, de Gautier. Elle doit beaucoup aussi à Gœthe, à Jean-Paul, à Heine, à Hoffmann. Eggis, *poeta minor*, écho et reflet d'une époque antérieure, annonce, néanmoins, par instants, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Jules Laforgue. Il possède, au témoignage de Reynold, « un sens indéniable du rythme et de la langue ». C'est à lui que nous devons le mot *ensoleillé*.

Tout cela n'est peut-être pas suffisant pour décider ses concitoyens à faire en son honneur les frais d'un bronze votif. Le centenaire de sa naissance méritait néanmoins d'être célébré. Or, il se trouve que, si un jeune écrivain de nationalité française, M. Philippe Gariel, fils d'un des meilleurs maîtres de l'Université fribourgeoise, n'avait eu la pensée de consacrer à Eggis une brève et intelligente étude, la date que je viens de rappeler eût passé complètement inaperçue : j'en éprouve, je l'avoue, quelque honte. L'auteur des *Voyages au pays du cœur* n'a même pas une rue dans sa ville natale. L'occasion était bonne, me semble-t-il, pour lui en donner une. Et je m'étonne que ni les autorités municipales ni celles du canton n'aient songé à faire quelque chose, si peu que ce soit, pour honorer la mémoire du pauvre Eggis. Fribourg n'est pas assez riche, je ne dis pas en grands hommes, mais en écrivains estimables, pour qu'il lui soit permis de montrer tant de négligence. Il est vrai qu'un poète mort ne vaut pas les soins que réclame un électeur vivant.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

Norah Hoult : *Time Gentlemen! Time!* Heinemann. — Le populisme anglais. — Richard Aldington : *Roads to Glory*, Chatto and Windus. — A.-R. Chisholm : *The Art of Arthur Rimbaud*, Melbourne, University Press.

Le lecteur est à plaindre, qui cherche dans les bibliographies et les comptes rendus critiques le moyen de se guider pour le choix des romans qu'il veut goûter. Le nombre des romans nouveaux dépasse la capacité de lecture du critique le plus laborieux, et si l'on ne veut pas s'en tenir à l'opinion des autres, il faut parler seulement des livres qu'on a lus pour des raisons où le hasard tient la plus grande place. J'ai lu quelque part que les éditeurs ne lisent pas les romans qu'ils publient; c'est peut-être vrai, au moins avant de les envoyer à l'imprimerie. Mais, quand ils sont en vente et qu'ils ont eu du succès, que les éditions se succèdent, il arrive que l'éditeur tienne à se rendre compte du goût dont il a témoigné en publiant un livre qui augmente son chiffre d'affaires et surtout ses bénéfices. Il est des exceptions à cette règle, et je connais des éditeurs qui m'annoncent à coup sûr à l'avance lesquels de leurs romans à paraître auront du succès. Mon excellent ami Th. Byard est de ceux-là, qui ne publient pas une ligne qu'ils n'aient lue, et je lui demande fréquemment conseil pour mes lectures, ainsi qu'il m'arrivait de le faire jadis en questionnant cet homme de culture et de goût parfaits qu'était William Heinemann. La firme du moulin à vent est restée, avec ses successeurs, la maison des bons livres, celle qui a la confiance des libraires, certains de n'encourir le reproche d'aucun client en lui vendant un « Heinemann ». Cependant, ce n'est pas Byard qui m'a recommandé **Time Gentlemen! Time!** de Miss Norah Hoult. Ce n'est pas mon propre flair, non plus, qui me l'a fait récouvrir. C'est Arnold Bennett. Quand ce grand romancier, qui est un maître écrivain, recommande un roman, on peut se fier à son jugement. Ayant acquis une maîtrise incomparable de son métier, de sa technique, Bennett la discerne à coup sûr chez ses confrères, et il le dit généreusement dans ses articles de l'*Evening Standard* de Londres, qui sont reproduits par les journaux de tous les centres importants de Grande-Bretagne; c'est dans un

journal de Manchester ou de Glasgow, à moins que ce ne soit de Cardiff ou de Newcastle, acheté en reprenant le train, que j'ai lu la chronique où il disait :

Miss Norah Hoult est une réaliste; elle écrit ce qu'elle a à écrire comme une femme, et non, Dieu merci, comme un homme; elle convainc; *elle comptera.*

Depuis quelque temps, j'avais remarqué que des critiques français, dont Edmond Jaloux, André Thérive, André Billy, signalaient le retour en France d'un certain réalisme. Il y aurait peut-être là un rapprochement intéressant à faire. J'ai lu *Time Gentlemen! Time!* C'est un livre fort et solide. Ce n'est pas une de ces œuvres frivoles, superficielles, où l'auteur force la fantaisie pour attirer l'attention, où il adopte un procédé insolite et saugrenu pour dissimuler les défaillances et l'essoufflement d'un talent précaire. Miss Hoult a une histoire à raconter et elle la raconte bien. Je ne dirai pas qu'il n'y ait ici ou là quelques longueurs, mais c'est peu de chose. Il est peu probable que l'on traduise ce livre et que, traduit, il trouve des lecteurs en France, au moins en quantité suffisante pour garantir les frais d'une publication; mais, s'il l'est, je le recommande d'avance aux lecteurs qui aiment ce qui est simple et ce qui est vrai. Ils n'y trouveront rien de cette fausse fantaisie, de ces falbalas, oripeaux et clinquant, de tout ce « chiqué » qui masque si souvent l'absence d'observation, la pauvreté de la pensée, l'incapacité de voir et d'imaginer et qui illusionne les lecteurs incultes, naïfs et facilement pipés de notre époque. Il faudrait moins traduire ce livre que *rendre* cette histoire en français, avec son atmosphère, sa grisaille, son humble vérité; il faudrait que le traducteur connût bien le décor et les personnages; les sordides banlieues de Londres, les mœurs, les coutumes, les habitudes courantes, les façons de vivre, tout le quotidien de ces petites existences, — et le décor, les habitations, les meubles, les objets et ustensiles, tout cet ensemble qui forme une ambiance si particulière, si britannique, si insulaire, et différant, dans le détail davantage encore, de la vie des classes correspondantes en France. Sans cette connaissance intime, pratique, de la vie anglaise, le traducteur qui se contente d'à

peu près et d'analogie défigure, dénature l'original, et le lecteur français n'a pas la gravure fidèle d'un tableau remarquable, mais une interprétation inexacte, falsifiée et trompeuse.

Cette tendance du roman actuel de revenir à l'observation de « la chose sociale », à la peinture des mœurs et à l'étude des âmes dans leur milieu, a été constatée par Mr J.-D. Beresford dans *The Bookman* de mai dernier. Ce serait Le populisme anglais. Une réaction contre le type conventionnel de roman est inévitable. Comme forme littéraire, le roman a joui d'une vogue extraordinaire qui dure depuis près de deux cents ans; il a épuisé maintenant presque toutes les variétés de sujets et de traitement. Pour en sortir, l'un des meilleurs moyens est de revenir à « un honnête réalisme », dit J.-D. Beresford. La vie moderne change avec une telle rapidité, que le romancier trouve toujours sous sa main des matériaux sans cesse renouvelés. Mr Beresford est d'avis que la jeune génération préfère les histoires de l'époque présente à celles des époques « en costume » antérieures à l'année fatale 1914, qui mit si brusquement un terme à une période de l'histoire. Et Mr Beresford promet un succès immédiat, *a ready welcome*, « au jeune Dickens qui surgirait maintenant et dépeindrait la vie comme il la voit, se servant des grandes toiles des Victoriens, mais s'exprimant sans leurs réticences, leurs répressions, trop évidentes ».

Tout cela s'applique parfaitement à un bon nombre de romans anglais récents, et peut-être même ses réflexions sont-elles suggérées à Beresford, d'abord par sa propre expérience, car ses œuvres le placent au premier rang des romanciers contemporains, et par la lecture du livre de Miss Norah Hoult, et de divers autres tels que *Red Waggon*, une histoire de cirque ambulant, par Lady Eleanor Smith, *The Good Companions*, par J.-B. Priestley, et *Good-Bye to All That*, par Robert Graves.

Ces œuvres rappellent ce qu'on appelait autrefois « la tranche de vie »; ce sont effectivement des tableaux nets, précis qui valent par leur présentation de la vérité humble et forte, vaste et significative, quand, à l'exactitude du cadre, s'ajoute une pénétrante, une clairvoyante psychologie des personnages

et quand ce fragment de vérité est un aspect particulier de la vérité générale. Notez que de tels récits sont loin d'être ternes, monotones, incolores, languissants, sans action, bref ennuyeux; quand le lecteur dit de ces livres : « C'est vrai, c'est comme ça dans la vie », il a, dans l'esprit, des souvenirs personnels, et il pense aux journaux dont les pages sont pleines d'occurrences, de vicissitudes, d'accidents, de catastrophes qui dépassent souvent la vraisemblance ou ce que l'auteur de « fiction » ose imaginer. Partout, à tout instant, le fait-divers rejoint la tragédie, et l'étude de ses causes amène à des constatations inouïes, insolites, phénoménales, comme André Gide l'a montré dans ses ingénieuses et subtiles dissections de faits-divers.

Il n'y a pas que la jeune génération qui se complaise à la lecture de ces tableaux d'un réalisme honnête qu'approuve J.-D. Beresford. Récemment, nous constations, en le déplorant, que le type conventionnel de roman était rebutant d'ennui alors que les pitreries des jeunes auteurs acharnés à créer un prétendu modernisme qui déçoive le snob sont d'une décourageante naïveté. Ce retour aux choses « comme elles sont » est sain, sensé et satisfaisant. Somme toute, la vérité est d'une actualité éternelle.

§

Sous le titre de **Roads to Glory**, Richard Aldington a rassemblé treize tableaux de guerre d'une singulière puissance. Ses poèmes de jadis sur la guerre avaient cette même qualité de puissance qui atteint toute son ampleur dans ce livre admirable, incomparable, qu'est *Death of a Hero*. Pas de « chiqué » là dedans, et nos amis du *Crapouillot* reconnaîtront Aldington comme un des leurs. Paul Nash, qui a dessiné la couverture du volume, l'a compris. C'est le *no man's land* avec ses cratères, ses trous, ses flaques, ses barbelés à travers lesquels la route en croix est le lugubre symbole de mort, de dévastation et de désastre. Sinistre moquerie que ces routes vers la gloire qui doivent passer à travers les charniers, la destruction, la désolation qu'aucun terme humain ne peut exprimer ni décrire.

Les « livres de guerre » écrits par des Anglais ont un caractère bien à part. Quelqu'un tentera sans doute un jour une

comparaison entre la littérature de guerre des divers belligérants; on constatera probablement une parenté assez étroite entre ce qu'ont écrit les Anglais et les Français; on a vu déjà, je suppose, que ces récits de la grande guerre, qu'ils soient plus ou moins romancés, reflètent avec netteté la mentalité nationale de chaque auteur. Qu'il le veuille ou non, chaque individu subit une formation d'esprit par l'éducation. Or, il n'est rien qui puisse être aussi facilement faussé et qui faussera en conséquence les esprits sur lesquels elle agira. Cela ne veut pas dire qu'éduquer soit exclusivement déformer. Mais chaque race, chaque nation, est absolument convaincue que l'éducation qu'elle dispense est la seule qui soit parfaite, de même chaque religion certifie que ses dogmes sont les seuls vrais. Il n'est possible de s'affranchir qu'individuellement, ou par très petits groupes, de ces dogmatismes et de leur tyrannie. Le contact avec d'autres peuples, l'étude de cultures différentes, la connaissance d'autres mœurs, libèrent les idées et enseignent la tolérance; mais le clocher natal est encore pour trop de gens le point idéal de ralliement en hostilité contre tous les autres clochers et ceux qui s'abritent à leur ombre. Les rudes contacts provoqués entre les peuples par la guerre ont eu des réactions qui peuvent se grouper en deux catégories : chez les uns, ils ont libéré les idées, disposé à la tolérance, inspiré l'exécration de toute cette brutalité sauvagement meurtrière et la volonté de paix; chez d'autres, ils ont aggravé les méfiances, redoublé l'animosité, renforcé les sentiments de haine et de rancune.

Richard Aldington se range dans la première catégorie, d'une façon militante. Doué d'un cerveau cultivé et d'une sensibilité intelligente et vive, il a profondément senti tout ce que lui imposa l'existence de guerre; avec une douloureuse clairvoyance, il a discerné, dans ce tohu-bohu où la notion de lieu et de temps disparaît, les aspects et les éléments chaotiques qui le constituaient : tragédie et comédie, héroïsme et lâcheté, misère physique et grandeur morale, hypocrisie, sacrifice, lassitude, dégradation, vermine, immonde saleté, horreurs, abominations, scélératesses, infamies, débauche et, pardessus tout, l'immense futilité et la colossale absurdité du cataclysme.

Dans l'adieu à ses souvenirs de guerre qui termine le recueil, Aldington se demande qui pourra dignement célébrer cette inutile épopée. Ce sera, dit-il, quelqu'un qui ne l'a pas endurée, pour ceux qui ne s'en soucieront plus. Le danger pour nous est que nous en disions trop, conclut-il. Ces lignes m'ont remémoré un livre extraordinaire dont on a dit, à juste titre, qu'il est un chef-d'œuvre. Il fut écrit, il y a quelque trente ans, par un jeune écrivain américain, Stephen Crane, qui avait été si profondément frappé par l'horrible futilité de la guerre qu'il réussit à en donner une impression d'une vivacité étrangement émouvante, au point qu'on crut qu'il s'agissait d'une expérience personnelle, car il avait suivi l'expédition de Cuba pour un journal de New-York. Mais le fait est prouvé que le poignant récit avait paru auparavant, et l'auteur lui-même me le confirma peu de temps avant sa mort prématurée. Ce livre, *The Red Badge of Courage*, eut un énorme succès, et il y en eut une édition française que j'eus le plaisir de faire avec Francis Vielé-Griffin : nous l'appelâmes *La Conquête du Courage*.

Ce récent livre d'Aldington, *Roads to Glory*, n'est pas à proprement parler un recueil de nouvelles : on doit y voir davantage une série d'épisodes très variés dont chacun révèle un aspect minuscule mais typique de l'Armageddon si prophétiquement annoncé par H.-G. Wells dans ses premiers ouvrages, et qu'on croyait impossible, ainsi que l'avait péremptoirement démontré Norman Angel. Ce n'est pas une démonstration logique qu'a tentée Richard Aldington dans ces tableaux, non plus que dans cette œuvre shakespearienne qu'est *La Vie et la Mort du Héros*, dont la version française va paraître sous peu. Il a vu toute la hideur de la guerre, et il l'a vécue : hors du temps, la prise de vue s'est faite dans son cerveau actif, dans son intellect organisé. Des années ont passé avant que cette confusion pût être débrouillée et ordonnée; quand le recul fut suffisant, la mise au point se fit d'elle-même et il en résulte des projections d'une clarté étincelante, éblouissante souvent et parfois fulgurante. Chez l'auteur, l'expérience personnelle, l'observation directe avaient laissé un magma hors duquel il a dégagé la vie à la manière de Shakespeare; le travai artistique ne paraît avoir rien enlevé qui

pût déformer l'image, la défigurer, la rendre inexacte et trompeuse. Le trait du dessin est net et vigoureux, la perspective est toujours claire, le détail est utile et précis.

Nul ne sait quel sort est réservé par les générations futures à ces livres de guerre dont on assure qu'ils sont trop nombreux. Ceux qui sont le plus lus aujourd'hui seront peut-être le plus dédaignés demain. Cependant, il en est qui resteront comme des témoignages, et l'impitoyable sincérité des témoignages de Richard Aldington est une garantie de leur durée.

§

Dans la profession de foi qui préface sa belle série d'études poétiques : *Dans la lignée de Baudelaire,* André Fontainas observe que « le culte que nous élevons au souvenir des poètes ne dépend jamais du degré de notoriété que leur accordaient leurs contemporains ». La remarque s'applique parfaitement à Arthur Rimbaud, de qui la personnalité et l'œuvre font l'objet d'études de plus en plus nombreuses. Sur ce sujet, les ouvrages de Marcel Coulon ont une importance capitale, et voici qu'il nous arrive d'Australie, des presses de l'Université de Melbourne, un petit livre de A.-R. Chisholm, maître de conférences de français : **The Art of Arthur Rimbaud,** qui démontre qu'on est plus hardi et plus ouvert dans le grand Dominion austral qu'on ne l'est outre-Manche, où Miss Ella d'Arcy essaie en vain de mieux faire connaître Rimbaud. L'ouvrage de Mr Chisholm n'est ni historique ni apologétique : l'auteur s'efforce d'expliquer certains détails de la structure interne de l'art de Rimbaud, et il en tire de judicieuses et ingénieuses conclusions concernant l'originalité de l'esthétique du poète. Le commentateur fait preuve d'une connaissance intime de l'œuvre de Rimbaud, qu'il essaie de placer à son rang véritable dans l'évolution de la poésie française moderne, en s'en tenant au point de vue purement esthétique.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES POLONAISES

Collection polonaise de la N. R. F. — Les romans de Joseph Weyssenhoff. — Mémento.

Les Editions de la N. R. F. ont entrepris de publier une Collection de littérature polonaise. Trois volumes ont déjà paru : l'*Avant-Poste* de Boleslaw Prus, *Hanusia* d'Adam Szymanski et la *Martre et la Fille* de Joseph Weyssenhoff.

L'*Avant-Poste*, œuvre de ce grand et noble compétiteur de Sienkiewicz, est un roman presque classique d'une période relativement lointaine; mais il n'a rien perdu ni de sa généreuse verdeur ni même de son occasionnelle actualité. La traduction de Mme Marie Rakowska est d'une très bonne tenue littéraire; impeccable dans sa fidélité, impassible dans son objectivité et pourtant frémissante d'une tendresse secrète pour l'œuvre traduite et pour l'art de traduire.

On n'a pas eu tort de présenter au public français Adam Szymanski, digne précurseur de Venceslas Sieroszewski, lui aussi fils d'exil, peintre-romancier de cette « Sibérie polonaise », terre de souffrances et de conquêtes morales à la fois. Son *Hanusia* est une histoire douloureuse d'une conscience endolorie, récit dramatique projeté sobrement sur le vaste écran des solitudes sibériennes. La traduction de M. Franck L. Schoell se passe de compliments.

Il en est de même de l'art de traduire, ou mieux de conquérir les chefs-d'œuvre, où excelle Paul Cazin, ce véritable « citoyen de deux patries littéraires ». Sa récente traduction de *La Martre et la Fille*, de Joseph Weyssenhoff, précédée de celle de *Vie et Opinions de Sigismond Podfilipski* du même auteur, et de tant d'autres romans, nouvelles ou récits, lui a valu le prix du *Pen Club* polonais. Distinction, certes, cent fois méritée, et bien méritée!

§

Quand, un peu avant 1900, parut en Pologne le roman de Weyssenhoff, *Zycie i mysli Zygmunta Podfilipskiego* (« Vie et Opinions de Sigismond Podfilipski »), qu'alourdissait un tantinet ce titre massif où il y avait, sous une allure démodée, comme de la négligence voulue, l'accueil

des lecteurs et de la critique témoigna d'un enthousiasme peut-être excessif et hâtivement formulé. Pour ceux-là surtout qui ne connaissaient guère que par ouï-dire les chefs-d'œuvre de la littérature française, le personnage « franchement européen » de Sigismond Podfilipski eut presque la valeur d'une révélation. A vrai dire une ironie légère, discrètement répandue dans le cours du récit, aidait à humer sans effort ce fumet de civilisation, comme à aspirer un air plus vif, celui des cimes de la « bonne société ».

Il ne faut cependant pas s'y laisser prendre. Ce tissu à la finesse arachnéenne, cette nuée impalpable d'une raillerie à peine perceptible, mais partout présente, c'était une affaire de goût et de bon ton. Faute de cet assaisonnement piquant et raffiné, la richesse du *menu* européen eût bientôt donné une impression de fadeur et même d'inconvenance, rappelant les cris d'extase du voyageur novice qui pour la première fois passe la frontière.

Ce genre d'ironie met une sourdine aux explosions admiratives, élimine le lyrisme et les effusions importunes de la « description », apprend à vivre à la candeur villageoise et par contre met en valeur une élégance salonnière de vie oisive et insouciante, disons de sybaritisme; tandis que les couleurs de l'existence se font plus savoureuses, fondues qu'elles sont dans l'exquise atmosphère d'une distinction qui sait ne pas trop appuyer...

Une ironie de cette qualité est la compagne inséparable et la marque commune de tous les gourmets de la vie, le signe à quoi le gourmet se distingue du troupeau vulgaire des gloutons et plus encore de celui des affamés. Par là aussi, et je dirai par là surtout ce roman de Weyssenhoff est devenu une apothéose élégante de la civilisation occidentale sous son apparence extérieure ou, plus expressément, d'une glorification du confort dans la vie matérielle et de la sobriété discrète dans la vie intérieure. Partout s'insinue un brouillard d'ironie, mais les flocons s'en suspendent au-dessus de la surface en mouvement avec assez de mesure et de subtilité, pour que les vagues qui en dessous s'agitent ne perdent presque rien de leur reluisance.

Les frontières qui séparent l'ironie de l'expression directe

« non ironique » se déplacent sans cesse et capricieusement, s'évanouissent par instants ou s'entr'ouvrent dans l'atmosphère bleuâtre d'une harmonie générale. Il est en effet bien établi que beaucoup de lecteurs ont interprété *Podfilipski* au pied de la lettre. A qui écrit ces lignes il est arrivé naguère, c'était, il est vrai, à l'étranger, un incident significatif.

Un jeune Français, professeur de lycée, licencié ès-lettres et normalien, après avoir lu *Podfilipski*, me laissa un billet qui contenait la confidence que voici (nos relations autorisaient ce degré de sincérité) : « Livre étrange. L'auteur est un artiste de grande envergure. Et cependant j'ai lu ce roman avec déplaisir, presque avec indignation et dégoût. Est-il possible de louanger des vauriens du genre de ce Podfilipski! » Il faut ajouter que ce jeune Français était sincère, fougueusement enthousiaste, trop éloigné peut-être du scepticisme soi-disant proverbial de la jeunesse française. Ce n'est pas tout. Deux autres Français, hommes de lettres (l'un d'eux, M. Pierre Véron, a même écrit des articles sympathiques sur Krasinski et sur Mickiewicz), dans leur admiration pour l'élégance aristocratique de l'ironie de Wyssenhoff, ont émis des remarques qui peuvent se fondre ainsi en une : « Roman excellent, mais dans la technique, dans la facture, trop nôtre, trop français. Et puis c'est un roman pour gens difficiles, jamais il n'atteindra le grand public. »

Si je cite ces deux appréciations, ce n'est point simplement pour céder à un goût pour les digressions. Je les tiens, la seconde surtout, pour des témoignages indirects d'un certain genre, prouvant que le coup d'œil même ironique de Weyssenhoff sur « l'européanité » de Podfilipski reste néanmoins très « européen » (je fais, cela va de soi, usage de ce mot avec son accent et sa couleur propres). Mais pour Wyssenhoff et ses lecteurs, l'ironie de *Vie et Opinions* devait, semble-t-il, être précisément cette arme, bonne pour s'affranchir de la « podfilipité » ou du « podfilipisme », et non point un laisser-passer permettant de franchir sans encombre les âpres défilés de la vie sociale. Mais cette arme elle-même n'était-elle point affilée avec trop d'artifice? Et ne serait-elle pas devenue un objet artificiel, d'une élégance obtenue aux dépens de sa pointe?

Tout ce qu'on peut dire, c'est que, bientôt après, ce risque

de l'épointement le menaçait dans les *Journées politiques* (Dni polityczne) (1). Devant l'élégant champion qui par principe se refuse à frapper à la dérobée et plus encore à porter des coups à l'aveuglette, surgissait comme une évocation des manières chevaleresques; la répugnance à aller chercher au delà de la ligne un adversaire déjà hors de cause.

Guidé seulement par le courage propre aux bons lutteurs, Weyssenhoff se décida promptement à un changement de front sur la lice artistique. Résolument et sans éclat il se décida à faire abandon de sa curieuse ironie à la française, de cette raillerie légère et cruelle, si peu en harmonie avec la réalité polonaise de son temps (avant 1914). Mais par contre, et toujours avec plus de hardiesse, l'auteur de *Podfilipski* s'attache à surprendre d'autres manifestations de la vie, de plus de richesse et d'étendue. C'est alors que commence à vibrer dans ses œuvres, avec une vigueur et une allégresse grandissantes, la corde passionnelle...

Jadis, à propos de l'*Histoire d'un péché* (2), Weyssenhoff avait protesté fortement contre la scène de violence dans le wagon. Sa protestation n'était pas inspirée par la pruderie, elle s'élevait au nom du bon goût. Qu'on me permette de dire que dans cette noise, à coup sûr sincère, il y avait, à côté de l'aversion pour la violence, quelque chose qui ressemblait à du dédain pour l'acte de Pochron et qui procédait d'une connaissance plus approfondie des règles générales et particulières de « l'art de l'amour ». Ceci voudrait peut-être un plus long développement. C'est une opinion que l'amour ne peut donner naissance à des œuvres d'art que si la « réalisation » lui fait défaut. Alors le torrent des langueurs et des ravissements amoureux précipite son cours tumultueux, il brise ses vagues sur les rochers, l'écume jaillit et les vapeurs irisées viennent se suspendre au-dessus des cataractes de la passion. Par contre l'amour « réalisé » est comme un fleuve aménagé pour la navigation; il porte des vaisseaux chargés de marchandises et ses eaux coulent avec calme entre leurs bords.

Il me semble, après examen, que les deux aspects du phénomène ont leur beauté propre. Et si je puis rester dans la

(1) Un autre roman de Weyssenhoff publié en 1906.
(2) Un roman intéressant de Stéphane Zeromski.

région de la même métaphore, je dirai : la langueur amoureuse cisèle dans l'âme des grottes profondes, sculpte d'étroits passages jusqu'en des gisements secrets, suspend à leurs voûtes des larmes et les aiguilles des stalactites. Mais tout à l'heure éclatera la joie de l'amour, qui emplira le jardin de roses, l'inondera de soleil et sous le soleil les grappes de la vigne viendront à maturité.

C'est cette science réelle de la vie qui a fait de Weyssenhoff un des plus réalistes, mais en même temps des plus distingués poètes de l'amour. Ses scènes d'amour dans **Unia** (« Union »), dans « La martre et la fille », dans **Hetmani** (« Les Hetmans ») possèdent le charme irrésistible des choses vues et vécues : elles respirent la fraîcheur, la vérité et la grâce. Weyssenhoff ne s'ingénie pas à une analyse psychologique du phénomène, bien que chez lui la psychologie soit toujours vraie, parce que découlant d'une expérience directe ou d'une observation minutieuse; mais avec une élégance discrète qui exclut le pathos il s'attache surtout à l'aspect pittoresque des choses de l'amour.

Ce sentiment ne se montre au reste jamais dans l'œuvre de Weyssenhoff comme une force élémentaire, agissant aveuglément pour créer ou détruire. Même dans *Les Hetmans*, où la passion raffinée, tout à la fois sensuelle et cérébrale, suggère de si élégants aperçus, même là l'amour ne cesse pas d'être ce disciple de la vie « mesuré dans son indiscipline », qui sait s'incliner à propos devant la volonté plus forte du droit, ou devant l'appel de la conscience. Ici encore l'amour n'est pas le maître de la vie, non plus que son ennemi; il est son allié, et qui sait faire valoir le prix de ses services.

De ceci il ne faudrait pourtant pas déduire que les romans de Weyssenhoff aient autrefois manqué d'art et de science amoureuse. Même à travers sa présentation ironique, il n'est pas à exclure que Pofilipski ait pu s'imaginer, avec une apparence de raison, être un expert du cœur féminin. Il est de fait que ses prévisions et calculs ne le trompaient pas souvent. Ses opérations tactiques devaient le conduire à des « victoires » (au sens vulgaire du mot). On notera seulement que les triomphes de ces « conquérants des cœurs », qui sont obtenus grâce à l'observation, à la science et à la tacti-

que, ressemblent un peu trop à des annexions de pays opérées contre la volonté des habitants et à ces victoires de la diplomatie que n'ont appuyées ni le sang ni le libre concours de la nation. Le vaincu rend les clefs des forteresses, mais ferme d'autant plus hermétiquement les sanctuaires des âmes!

Et maintenant, si j'avais à caractériser l'amour en tant qu'élément de l'œuvre de Weyssenhoff, j'irais prendre les paroles de Charles de Vandenesse, dans Balzac. Il dit plus ou moins textuellement : Tous, vous cherchez dans l'amour la distraction, plutôt que le plaisir et la joie. Eh bien, de la distraction au plaisir et à la joie, à celle-ci surtout, telle semble être la ligne de l'évolution des héros de Weyssenhoff dans leurs relations avec la femme et l'amour. Au long de cette route le sentiment s'épure et s'approfondit. L'ironie en vient peu à peu à capituler devant le charme de l'existence et la volonté de vivre.

Mais le moment essentiel de ce travail par où la vie se libère du « podfilipisme », c'est celui où l'épicurien entre en contact avec la nature polonaise, avec le mystère des forêts et l'art captivant de la chasse. Sans mettre au rancart son « européanité », Podfilipski peut se claustrer dans la grande forêt, s'y livrer au plaisir de la chasse, mirer ses yeux dans les yeux de Warszulka... Et justement ici commence à agir tout le charme puissant de la nature :

Un touffu bouquet d'aunes était devenu le lumineux écran du foyer igné et le resta un instant, sorte de dentelle noire sur un fond d'or rouge. Un autre instant les aigrettes des aunes furent illuminées par la face énorme du soleil.

Les blés et les chaumes rougeoyaient, la forêt se partageait entre les sourires de la lumière et les rêveries des ombres, dans les champs les mottes de terre miroitaient en un ton violet roux, sur la prairie se déployait le léger tissu humide de délicats rayons irisés. Et c'était par la nature entière une explosion de joie.

Sur la route brune, çà et là tailladée de grandes ombres, les deux jeunes gens s'avançaient d'une marche harmonieuse et ils aspiraient la forte senteur des parfums immaculés (2).

... A peine fut-il resté seul, Stanislas remarqua un changement dans le programme du concert diurne dont le dernier numéro se

(2) *La Martre et la Fille*, passim, extrait traduit par Pierre Duméril.

jouait autour de lui, mais si doucement que l'oreille, habituée aux sons diffusés dans le silence, n'en saisissait la signification que lorsqu'ils s'étaient tus. Comme sur un coup de baguette, les gazouillements des petits chanteurs qui accompagnent le coucher du soleil, pinsons, mésanges, bergeronnettes, cessèrent tout à coup. Il ne resta plus que les violons aigus des moustiques. Mais soudain s'élevèrent des basses profondes, gonflées des terreurs de la nuit, le mugissement sourd des butors lointains, le craquètement double du râle des genêts, avertisseur comme la cliquette d'un veilleur de nuit. Le nocturne commençait.

La voûte céleste était encore si claire et si transparente qu'elle semblait plus profonde que pendant le jour. Mais cependant elle pâlissait et s'assombrissait de plus en plus, car une hirondelle attardée dans l'azur apparaissait comme une mouche quand on la regardait attentivement, et la silhouette vaporeuse de la lune en croissant se teintait d'or.

Dans ce silence si profond que le bourdonnement d'un moustique, dont on repoussait l'attaque prenait la valeur d'une dominante; dans le vide infini du ciel, l'oreille percevait néanmoins comme un bruissement rythmique. Venait-il des lacs lointains? Etaient-ce des ondes aériennes émises par les habitations des hommes? Non, le murmure se changeait en un grondement saccadé, qui ébranlait la voûte du ciel, il approchait... Les canards sauvages étaient au-dessus de la tête du chasseur (3).

Ces lignes, détachées du roman au hasard, ne sont-elles pas un témoignage expressif de cette tendresse mystérieuse pour « l'âme sensuelle du monde », tendresse candide et à peine consciente qui habite le cœur de l'artiste : communion de l'âme de l'homme avec l'âme de la forêt... La vision de la nature ne sera donc pas pour Weyssenhoff un canevas à broder le récit de ses démêlés personnels avec l'existence. Au contraire, au fond de cette communion avec la vie des forêts s'affirme une entente profonde et durable de l'homme entre lui et le monde extérieur, un accord de la civilisation et de la nature, la réconciliation de l'hédonisme individuel avec le vouloir-vivre universel.

Aussi, qui sait si ce n'est pas justement de ce lien artistique, œuvre commune de l'amour et de la réconciliation avec la nature, que provient l'inspiration première d'associer l'homme

(3) *Ibid.*, traduction de Paul Cazin, Paris, Gallimard, 1930, pp. 287-8.

à la cause de cette personnalité collective qui s'appelle: patrie. Au-dessus de l'âpre étendue des forêts et des plaines, une voix se fait entendre, inattendue, timide d'abord, pareille aux sons lointains de cors de chasse : la voix du devoir collectif, le commandement de servir. Ces appels et ces échos lointains retentissent chez Weyssenhoff comme une excitation à écrire son *Union*, puis *Les Hetmans*, *Reconnais un seigneur* et *La Gromada* (la Collectivité). Jadis il se laissa peut-être détourner de ces questions primordiales, de ces forces élémentaires, par la crainte si commune en Pologne de tomber dans la vulgarité. Il semble maintenant avoir plus présent à l'esprit que la matière du récit n'est rien en soi, que pour la valeur de l'œuvre l'empreinte personnelle de l'artiste est tout. Mais cette empreinte personnelle n'a, chez Weyssenhoff, jamais cessé d'être élégante, je dirai sincèrement élégante, et par là j'entends si foncièrement naturelle, qu'on ne trouve en lui trace d'artifice ni de complication. Il ne faut pas douter que, par delà l'hyperironie de Podfilipski, Weyssenhoff ne se soit aussi trouvé amené à une conception nouvelle de l'économie du roman. Dans le large champ de la vision de l'artiste se déplace maintenant, toujours plus spacieux et plus au ras de l'horizon, le panorama des questions vitales qui se posent pour la Pologne de son temps, panorama embrassé avec un recul appréciable, mais par le regard d'un homme qui s'est lié pour toujours avec la multitude de ses frères. Il faut voir un signe de cette alliance dans le personnage d'Adalbert Piast, personnage fantôme, mais qui doit symboliser la réalité collective, l'homme éternel de la patrie...

J'ai, dit Weyssenhoff, cette foi naïve qu'il ne peut disparaître, qu'il durera toujours, tant que je vivrai, même tant que nous vivrons (4).

Et ces simples mots renferment toute la « philosophie sociale » du héros des *Hetmans*. Philosophie, sans doute, pour « humanités convalescentes », qui sait? philosophie trop élémentaire encore et trop simple; mais, avec tout cela, irréfragable, comme la mort. Sur la base d'une telle foi, tout peut

(4) Allusion aux paroles expressives de l'hymne national polonais, interdit alors sous le régime de l'occupation russe.

encore se reconstruire et s'édifier; et sans elle, rien, ni en aucun lieu!

Cela étant, si brille parfois la lame de l'ironie, c'est surtout pour rabaisser les ennemis d'Adalbert Piast et ses faux amis; parfois pour amuser ceux qui le servent. Du reste, au contact avec la réalité polonaise, l'ironie de Weyssenhoff subit des transformations variées. Il lui arrive de s'épancher dans une vive, presque brusque affirmation du devoir moral (Sous les coups de la foudre), ou bien dans la délicate moquerie d'une leçon de morale faite à demi-voix (Les Jugements), ou enfin dans une exhortation directe au travail social (Reconnais un seigneur). On la surprend même qui se fond dans l'évocation attendrie des chaudes couleurs d'un passé (Madame Théodora), ou disparaît dans un cri de surprise : « Il y a donc des âmes chez les hommes des bois » (*Deux consciences*).

Pourtant c'est justement cet égouttement, disons mieux, cet éparpillement du « moi » ironique de l'écrivain qui a permis à l'auteur de *Reconnais un seigneur* de déboucher avec un simple aviron sur la mer des questions courantes » de la vie des « gromadas ». Ainsi déjà s'efforçait l'auteur de *Vie et Opinions* de s'unir aux pulsations vitales du travail défensif de la nation; et par là il a atteint un rang plus haut dans les invisibles légions de Wojciech Piast. Il y a une relation de cause à effet entre les aspirations de ce genre et les paroles caractéristiques de Broniecki de Slawoszew (5) : « Il importe de se défaire des exubérances dont est coutumière la guerilla sociale pour se consacrer à la grande *gromada*, la collectivité.»

Evidemment tout cela ne veut pas dire que sous les agitations de la lutte sociale il n'y ait pas eu pour l'artiste écueils et bas-fonds. Les dangers en sont même plus redoutables. Sans doute il est toujours loisible à l'artiste de s'en tenir aux premiers abords des questions sociales... Mais s'il a l'ambition d'y creuser davantage, l'éclat du talent le plus brillant ne saurait suffire à lui seul. Et c'est presque une règle qu'une connaissance superficielle ou purement littéraire des faits conduit, non pas tant à une stylisation de la réalité, qu'à une simplification fragmentaire et à une rationalisation qui cesse de re-

(5) Un personnage de la *Gromada* (*La Collectivité*).

lever du domaine de l'art. On croit avoir obtenu un raccourci de perspective, et l'on a réalisé quelque chose comme une contracture du phénomène ou comme l'ablation d'organes moins visibles et cependant très importants à l'occasion. Une opération de cette sorte, bien que rigoureusement « esthétique », médicalement parlant, c'est-à-dire faite en vue de la beauté et non point de l'utilité, n'ajoute rien aux mérites de l'artiste.

Or il me semble que par les incidences de l'année 1905 sur la pensée de Weyssenhoff on peut saisir l'occasion de souligner les remarques qui précèdent. Ces incidences, elles sont trop faibles, trop lénitives et d'une délicatesse trop raffinée, pour pouvoir provoquer un de ces regards puissants et dont la sincérité est créatrice.

Et puis dans les héros des *Hetmans*, comme dans les personnages de la *Gromada* et même dans ceux de **Cudno** et la **terre cudnienne**, écrit après la grande guerre, il y a du néophyte, il y a, je dirais, du Podfilipski se ralliant d'une façon inattendue à la religion sociale de Weyssenhoff. Les uns et les autres en savent trop peu pour que leur foi en soit en sécurité et ils déguisent le dilettantisme de cette foi et leur connaissance incertaine de la vie actuelle par l'éclat de la parole et par le geste expressif en face des fidèles anciens ou des « mécréants ».

C'est pourquoi cette nouvelle publiée dans les journaux sur la mort prématurée de Podfilipski (6) semble annoncer en même temps la fin d'une nuance de la vie romanesque de Pologne. Car avec lui s'est évanoui je ne sais où, tel un parfum d'ambre exhalé par des lettres d'amour, ce ton cristallin, imprégné de finesse et de sobre élégance, et cette foi opiniâtre, presque provocante en la mission civilisatrice du sybaritisme, de la paresse, du chic et du confort.

MÉMENTO. — Poésies, poésies, poésies!... Les volumes s'entassent et demeurent immobiles. Mais non! Ils vibrent d'une vie secrète languissante ou tendre... Voici le *Laurier Olympique*, de Casimir Wierzynski (Paris, Geb. et Wolff, 1930), véritable jaillissement de

(6) Allusion à un passage de l'avant-propos . Cf. *Vie et opinions de Sigismond Podfilipski*, traduit du polonais par Paul Cazin, Paris, Plon, s. d., p. I.

pures forces lyriques, maîtrisées par je ne sais quel instinct d'équilibre rapide, puissant, infaillible!... Ce petit recueil de poèmes si intenses a valu à Wierzynski une éclatante victoire aux Jeux Olympiques à Amsterdam. Mlle T. Kœrner a fait un effort louable en traduisant le *Laurier* en vers français, que son aimable préfacier, M. Fernand Divoire, qualifie « d'excellents ». — Witold Hulewicz, *Sonety Instrumentalne* (les Sonnets instrumentaux), Varsovie, F. Hœsrick, 1929. C'est un cortège de portraits poétiques des grands compositeurs accompagné d'une suite de curieuses « biographies » des instruments, où le fervent ami et prestigieux traducteur de Reiner Maria Rilke a mis toute sa passion musicale et toute son ingéniosité de versificateur averti, amoureux du rythme et plus encore de la sonorité latente du verbe. — Joseph-André Teslar, *Mocniejsza nizli, smierc* (Plus forte que la mort), Varsovie, Maison du Livre, 1929. Ce recueil des poésises écrites entre 1914 et 1919 nous apporte comme un souffle vivifiant de cette époque « déjà lointaine », si saturée d'héroïsme. Le poète suit pas à pas les péripéties mouvementées de la guerre et les incorpore directement, fidèlement au flux mouvant de sa vie intérieure discrète et nuancée. Et son âme intrépide et suave, tour à tour mélancolique et gaie, grave, vivace ou tendre, conservant des affinités profondes avec le paysage sonore des chants populaires polonais, s'exprime en des vers peut-être d'inégale perfection, mais toujours francs, toujours spontanés, souvent d'une pénétrante beauté morale et d'une musicalité exquise. — Marie Znatowicz-Szczepanska, *Wiosna i Lato* (Le Printemps et l'Eté), Varsovie, Hœsick, 1930. Une douce expérience de la vie semble avoir dicté ces strophes pleines d'une inquiète vérité. Le Printemps d'abord, ce frémissement des ailes du bonheur qui se cherche parce que — contrairement au mot de Pascal — il se sent déjà à moitié perdu... l'Eté ensuite, où la nostalgie de la plénitude semble avoir trouvé son terme dans l'enfant. Mais l'âme de l'enfant s'évade elle aussi vers sa destinée chargée de l'inconnu. Et la tendresse inerte de la mère demeure dans son ardente solitude... — Joseph Ruffer,, *Poslanie do dusz* (Message aux âmes), Varsovie, Ed. de la Bibliothèque polonaise, s. d. Appels généreux, voix aux inflexions caressantes et profondes, mais qui ne s'enflent jamais. Ruffer, dont la vie au dessin si pur, semble devenir une personnification de la destinée même du poète, prêche aux hommes la religion du bonheur, de la bonté et de la beauté. Mais la fidélité aux dogmes n'est pas une vertu poétique. Il n'est donc pas surprenant que parmi les effluves passionnés de la joie le visage du tragique apparaisse soudain : dans *Ami, mon doux ami,* (p. 87) ou dans le *Condamné* (p. 98) par exemple. — Thadée Peiper :

L'A, Ed. de la Zwrotnica, Cracovie, s. d. T. Peiper est une personnalité d'extrême avant-garde, une personnalité qui s'affirme obstinément, ardemment. Ses vers scintillent comme des mosaïques formées de métaphores ou de maximes condensées. Fidèle à cette sorte d'hermétisme métaphorique qui semble se rattacher (d'assez loin) à la tradition de Cyprien Norwid, le poète s'adonne éperdument à la chasse aux aspects rares de la réalité quotidienne de la vie, aspects rares dans leur intensité, dans leur étrangeté et même, hélas! dans leur transcendante vulgarité.... C'est un curieux effort verbal d'une intellectualité raffinée, avide de sentir et de formuler. Le poème : *Jardin, dimanche, midi*, me paraît presque admirable dans sa concision intense et saccadée. — Julien Przybos, *Oburacz* (A deux mains), Ed. de Zwrotnica, Cracovie. Poésie « paroxiste », hallucinée, exaltée, enivrée du spectacle dynamique de la vie et de sa propre puissance verbale qu'aucun silence n'amortit : énergie, vitesse, intensité, halètement des forces tumultueuses et puis la seule autorité reconnue, celle du rythme souverain. Mais on ressent parfois une sorte d'impatience : de vivre ainsi perpétuellement, illassablement, sur les limites mêmes des possibilités dynamiques du machinisme moderne. — Joseph Czechowicz, *Dzien jak codzien* (Le jour comme tous les jours), E. Hoesick, Varsovie, 1930. Plus nuancées, plus discrètes que celles de Przybos, les poésies de Czechowicz recèlent je ne sais quelle « mélancolie ironique », mitigée par la fraîcheur délicate d'impressions et d'expressions. D'ailleurs, le sentiment de la force n'est pas tout à fait absent de ce petit volume dépourvu de majuscules. (Est-ce l'effet d'une innocente coquetterie égalitaire?) Mais il apparaît çà et là comme une sorte d'aventure de l'âme humaine bondissant avec allégresse vers sa destinée et non comme une inéluctable nécessité extérieure imposée à l'homme et subie par lui avec une sorte de soumision passionnée. — Romain Brandstaetter : *Jarzma* (Les Jougs), Geb. et Wolff, Varsovie, 1929 : un jeune effort poétique qui promet. — Jalu Kurek : *Spiewy o Rzeczypospolitej* (Les Chants sur la République), Maison du Livre polonais, Varsovie, 1930. L'auteur excelle à transformer l'actualité en apparence éphémère en des jaillissements lyriques, parfois d'une beauté vraiment suggestive. Tels, par exemple : *La République* (p. 8), *Amundsen*, *Le Chant de la Patrie*, *Eloge du ski et de la neige*, et surtout *Sienkiewicz*. Le talent de Jalu Kurek, tout spontané, donc délicieusement divers, mais naturellement inégal, ne semble pas craindre le danger poétique ni risquer même une honorable défaite... Il paraît incarner sans le vouloir ce courant de la poésie qu'on pourrait appeler « vitaliste » et « actualiste », ou encore « intra-réaliste » (et non

pas tant « surréaliste »), car cette poésie semble se mouvoir au sein même de la réalité qu'elle essaie d'exalter et de transfigurer en une essence plus pure et plus forte, essence de quelque nouvelle vérité sociale.

Z.-L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Ray : *Commentaire du Pacte de la Société des Nations selon la politique et la jurisprudence des organes de la Société*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1930. — E. Sobolevitch : *Les Etats baltes et la Russie soviétique. Relations internationales jusqu'en 1928*, Paris, Presses universitaires de France, sans date. — C. Evelpidi : *Les Etats balkaniques, étude comparée politique, sociale, économique et financière*. Paris, Rousseau et Cie, 1930.

M. Ray, agrégé de philosophie, docteur en droit et docteur ès letres, est conseiller juridique du Ministère japonais des Affaires étrangères. Il a déjà fait paraître hors commerce, à Tokyo, deux éditions d'un Commentaire sur le Pacte. Aujourd'hui, il présente un travail de plus de 700 pages, Commentaire du Pacte de la Société des Nations, dont l'érudition et le sens critique lui font le plus grand honneur. On saura particulièrement gré à l'auteur de ne jamais regarder l'abstention comme un gage d'impartialité et de prendre parti, avec toute l'autorité que lui confère sa connaissance du sujet, dans les questions controversées.

Il démontre, à l'aide de témoignages décisifs, que le pacte est un texte politique au moins autant que juridique. Dans cette prédominance des considérations politiques, M. Briand a vu à la fois un danger, la poursuite des succès de prestige, et un remède, le développement de l'esprit de conciliation. En juriste, M. Ray observe que cet esprit aura d'autant moins de peine à triompher qu'il trouvera mieux préparées les voies des procédures régulières. De ces données liminaires se déduit le plan de son livre : définir les grands courants politiques qui dominent l'application des textes, chercher en même temps à dessiner d'un trait assez ferme les lignes de la jurisprudence qui s'élabore.

L'auteur souligne une circonstance à la fois politique et juridique que l'on perd trop aisément de vue, bien qu'elle ait eu une influence déterminante sur la structure de la Société des Nations; c'est le fait que le pacte n'est pas autre

chose que les vingt-six premiers articles des traités de paix signés entre les Puissances alliées pendant la guerre et leurs ennemis. Il en résulte des difficultés juridiques particulièrement sensibles en ce qui touche la condition des signataires des traités qui ne sont pas membres de la Société, et celle des membres de la Société qui ne sont pas signataires des traités. M. Ray analyse ces difficultés et les controverses auxquelles elles donnent lieu. A propos du secrétariat, il traite avec discernement une question qui a fait les frais de la dernière session, encore qu'il faille s'attendre à la voir rebondir périodiquement : c'est la fâcheuse tendance de chaque Etat à considérer ses ressortissants membres du secrétariat comme étant, dans cette administration internationale, les représentants d'intérêts nationaux.

Il passe en revue la nature, l'objet, les membres et les organes de la Société. La troisième partie du Commentaire est intitulée « Du maintien de la Paix ». Peut-être M. Ray y surévalue-t-il un peu le « succès » que fut pour la Société le règlement pacifique du conflit gréco-bulgare. Je crois que l'intervention de la Société, certes rapide et intelligente, n'en fut pas moins regardée *in petto* comme providentielle par les parties, qui n'avaient ni l'intention ni les moyens de « tenir le coup ». C'est un précédent auquel il ne faut pas trop se fier.

M. Ray étudie également, dans l'ordre des articles du pacte, la Société et les traités, l'administration des intérêts internationaux et la question des amendements.

Il conclut :

> Le texte du pacte a une ductilité, une souplesse qui lui permettent de s'adapter à la transformation des circonstances et des idées. Il peut être maintenu sans devenir un obstacle au progrès, car il peut, comme un être vivant, conserver sa forme en renouvelant au besoin sa substance.

Livre magistral et que nul de ceux qui s'intéressent à l'activité de la Société des Nations n'a le droit d'ignorer.

§

L'auteur des **Etats Baltes et la Russie Soviétique** débute par

une substantielle étude de la doctrine soviétique du droit international, préface indispensable, en effet, à tout exposé correct des relations extérieures de la Russie. Il constate avec raison que la conception soviétique du droit rend impossible l'établissement de règles stables de droit international, et même l'existence d'un droit objectif en général, quel qu'il soit.

Suit un historique des événements — trop peu connus en Occident — dont les pays baltes ont été le théâtre depuis l'occupation allemande jusqu'à la signature des traités de paix. Peut-être l'appréciation portée sur les rapports entre la Finlande et les Alliés lors de la campagne antisoviétique de 1919 pourrait-elle donner matière à controverse. Mais, dans l'ensemble, ce résumé est instructif et met en lumière le trait dominant de la lutte dans chaque pays : antirusse en Finlande, antipolonais en Lithuanie, dirigé contre les barons en Estonie et en Lettonie.

M. Sobolevitch analyse ensuite la politique russe dans les pays baltes. Il retrace les efforts de la diplomatie moscovite pour traiter individuellement avec chacun de ces pays et esquiver un « front balte ». Il souligne le parti que cette diplomatie a tiré du conflit polono-lithuanien, « conflit qui est l'atout principal aux mains des dirigeants de la politique russe dans la région de la Baltique ».

Entre les deux formules « Etats-barrière » et « Etats-pont », l'auteur adopte résolument la seconde. Il conclut, en effet, que tous les efforts des Baltes devront être dirigés vers des relations pacifiques avec la Russie, et que ce n'est qu'en donnant à celle-ci toutes les facilités économiques possibles que ces Etats jouiront d'une existence libre et d'un développement florissant. Conclusion parfaitement louable; tout au plus peut-on reprocher à son auteur de se tenir un peu étroitement dans les limites des rapports russo-baltes et de ne pas s'arrêter suffisamment aux répercussions baltes de toute altération éventuelle dans le trinôme Russie-Allemagne-Pologne.

M. Sobolevitch analyse aussi les traités conclus entre la Russie et les Etats baltes, ainsi que la situation économique de ces derniers.

Son livre est, en somme, un excellent instrument de travail. Je reprocherai seulement à sa bibliographie d'être incom-

plète et parfois mal rédigée : il ne sert de rien, par exemple, de mentionner une conférence faite par M. Pusta le 7 mai 1923, si l'on n'ajoute pas que cette conférence a été publiée par les soins du « Comité national d'études sociales et politiques ».

§

L'auteur des **Etats Balkaniques** propose de « donner une idée autant que possible précise sur les Etats du Sud-Est européen ». Il a certes atteint son but s'il ne s'agit que de vues d'ensemble, et son ouvrage, clair et bien ordonné, sera utile à tous ceux qui s'intéressent aux Balkans. Mais je lui adresserai divers griefs. D'abord, les statistiques sur lesquelles il se fonde sont souvent un peu anciennes, et il eût pu sans grande difficulté mettre sa documentation plus à jour, ne serait-ce qu'en se servant de l'excellente revue qu'est l'*Europe Centrale*, publiée à Prague.

En second lieu, la partie politique est vraiment superficielle et, sur certains points, périmée ou tendancieuse. M. Evelpidi semble, par exemple, ignorer la constitution albanaise du 1er septembre 1928. Il affirme que les mesures visant la protection des minorités « sont restées lettre morte (dans les Balkans) par suite de la vague de nationalisme qui a gagné toute l'Europe d'après-guerre ». Sans doute le sort des minorités était-il plus enviable avant-guerre! Le problème est plus délicat et plus étudié que ne le croit M. Evelpidi lorsqu'il préconise, pour le résoudre, la création d'un organe spécial composé de représentants des Etats balkaniques sous la présidence d'un membre neutre désigné par la Société des Nations.

M. Evelpidi dit, sans fausse modestie, que son livre a pour objet de redresser les jugements trop fréquemment portés sur les Balkans, « presque toutes les études (consacrées à ce sujet) s'étant donné pour but de soutenir une cause nationale, un point de vue politique, souvent même quelque intérêt mal dissimulé ». Soit. Mais on aimerait d'autant mieux savoir à quelle source il a puisé ses informations. Sa bibliographie, limitée (pourquoi?) aux ouvrages français, comporte de gra-

ves lacunes. Et l'absence courante de références en bas de page n'est pas faite pour faciliter la critique.

Autres témoignages de la hâte avec laquelle M. Evelpidi a écrit son livre : les fantaisies orthographiques et les fautes de rédaction. Dans un ouvrage destiné à familiariser le public avec les questions balkaniques, il est fâcheux de trouver un pareil massacre de noms slaves : Stamboulinsky, Voukissievitch, Skoupchina, Zifcovitch, etc. Puis, que veut dire M. Evelpidi quand il constate que les sous-préfets étaient placés en Yougoslavie (avant la réforme de 1929) sous les ordres du « gouverneur général »? Ou que la « Grande Serbie comprend tous les territoires de la monarchie dualiste dissoute habités par les Slaves, c'est-à-dire les Slovènes, les Croates », etc.? Où a-t-il pris que les Juifs espagnols de Serbie se sont retirés en Autriche et ont été remplacés par des Israélites allemands?

Même négligence dans l'interprétation des faits. Il présente l'accord gréco-bulgare de 1924 sur les minorités comme ayant été « surtout la cause de la dénonciation du traité d'alliance gréco-serbe conclu en 1913 ». Or, l'accord gréco-bulgare est du 26 novembre 1924 et la dénonciation du 14 novembre précédent. Et les questions en jeu étaient autrement compliquées que ne le sous-entend la phrase de M. Evelpidi.

On peut se rallier à la conclusion de celui-ci, lorsqu'il dit que l'institution de démocraties agraires dans les Etats balkaniques constitue une base d'entente entre ceux-ci, idée qui a d'ailleurs été exprimée avec beaucoup plus d'autorité et de développement par Jacques Ancel dans ses *Peuples et nations des Balkans*.

Par contre, on reste sceptique quand on entend l'auteur déclarer « actuellement réalisable » une union monétaire interbalkanique, base d'une union douanière, ou prétendre que le patriarcat œcuménique de Constantinople jouit d'une autorité suffisante pour exercer une influence quelconque sur la pacification des Balkans!

Accordons volontiers à M. Evelpidi que « travailler à la formation d'une fédération balkanique, c'est travailler à la paix de l'Europe ».

ALBERT MOUSSET.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Dwinger : *Mon Journal de Sibérie dans les camps de prisonniers*, Payot. — Mémento.

Quand la Guerre Mondiale éclata, Dwinger, l'auteur de **Mon Journal de Sibérie dans les camps de prisonniers**, avait 16 ans. Il s'engagea dans un régiment de dragons et était devenu enseigne quand il fut pris avec beaucoup d'autres de son escadron au cours d'une attaque contre les Cosaques en Courlande au printemps de 1915. Il avait deux balles dans les chairs. On le traîna d'ambulance en hôpital jusqu'à Moscou. Les vainqueurs étaient quelquefois délicats et généreux, généralement négligents, brutaux et cruels. C'était l'influence des haines ethniques. Dwinger, qui paraît n'avoir rien su des atrocités allemandes (ou les avoir systématiquement oubliées) s'indigne que les prisonniers allemands aient été mal nourris, parce que ceux des Russes l'étaient mal aussi. « Si nous leur donnons peu à manger, s'écrie-t-il, c'est à cause du blocus inhumain auquel nous sommes soumis. » Il met son point d'honneur à croire que son pays a toujours raison et tous les officiers prisonniers semblent avoir fait comme lui. Mais peu à peu les grandes crises arrivèrent pour lui. A Moscou, l'une de ses blessures suppura horriblement; le chirurgien russe opina qu'il fallait lui couper la cuisse pour le sauver de la mort; il supplia qu'on retarde son amputation et le miracle se produisit : le jour où l'opération devait avoir lieu, un chirurgien autrichien remplaça le Russe, il changea le pansement, la blessure guérit rapidement et Dwinger se reprit à espérer. Mais à la fin de 1915, il fut transporté au camp de Totskojé (près de Samara). En route, la dysenterie fit quelques victimes parmi ses compagnons ; à Totsjoké le typhus les décima; sur 24.000 prisonniers, 17.000 en moururent; l'inhumanité du commandant russe rendit le désastre plus effrayant, mais des brutes comme lui avaient donné l'exemple en Allemagne, témoin ce camp où 1.500 Français sur 1.800 moururent du typhus en 1915.

En 1916, Dwinger et ses compagnons furent transportés

en Sibérie. Ils traversèrent l'Oural et vers Omsk virent l'emplacement de la Maison des Morts décrite par Dostoïewski : « C'eût été un paradis pour nous, comparé à nos trous terreux de Totzkojé », pensa Dwinger. Leur voyage finit dans un camp près d'Irkoutsk. Un officier humain y commandait, cela influait sur ses inférieurs, « qui tenaient la guerre pour un malheur, mais aussi comme une croisade destinée à châtier les Allemands. » Malheureusement, l'infirmière suédoise Elsa Brandstrom étant venue visiter le camp, un prisonnier en dénonça la malpropreté et l'absence de soins aux malades; le commandant en fut alors remplacé par un barbare qui commença par faire donner 50 coups de knout à 300 hommes soupçonnés d'avoir renseigné la Suédoise. L'été se passa bien ensuite, nombre de prisonniers ayant été envoyés travailler aux champs, mais à l'automne Dwinger et ses camarades furent transportés dans un autre camp près du désert de Grobi. Là, le découragement les gagna tous plus ou moins; le milieu était si écœurant, que Dwinger, qui était jusqu'alors resté avec ses subordonnés de l'escadron, se décida à les quitter et, revendiquant ses droits d'enseigne, se fit transférer au camp des officiers. Mais là, progressivement, les mêmes effets se produisirent; l'onanisme et la pédérastie se répandirent peu à peu parmi les officiers comme parmi les soldats; la différence la plus essentielle était que ceux-ci, mal nourris depuis longtemps, moururent en grand nombre de la tuberculose. La révolution bolchévique ne fit qu'ajouter à cette décomposition morale la décomposition sociale. Les Russes se battirent entre eux; les bolchéviks, qui s'étaient emparés du camp, en furent chassés par Semenoff. Dwinger alors se décida à s'enfuir à Pékin.

Des récits de ceux qui ont vu des choses particulièrement dramatiques à la guerre, beaucoup sont ternes, nombre creux, verbeux et boursouflés; Dwinger est un de ces narrateurs exceptionnels dont le talent est au niveau du pathétique de leurs souvenirs. Son livre est avant tout le récit de ses sensations et de celles de ses compagnons. L'analyse psychologique y met en relief la grandeur du drame. Quoiqu'il ait poussé indubitablement l'art jusqu'à modifier beaucoup de ce qu'il raconte, il est très rarement invraisemblable; il a ainsi

créé un de ces chefs-d'œuvre qui feront partie du patrimoine littéraire de l'humanité parce qu'ils font revivre avec une vigueur insurpassable des aventures exceptionnelles.

ÉMILE LALOY.

§

MÉMENTO. — Jean Marot: *Belhumeur,* Chalon-sur-Saône, impr. du Progrès de Saône-et-Loire (l'auteur, instituteur bourguignon, a donné comme titre au récit de ce qu'il a vu au 334e d'inf., le nom vraiment symbolique de son colonel, tué en 1918; il a surtout servi en Alsace (1914-6); de mai à juillet 17, il combattit au Chemin-des-Dames; d'août à octobre 17, à Reims; pendant l'hiver 1917-18, en Champagne; en février-avril 1918, en Argonne; le 334e fut alors dissous et l'auteur devint observateur dans les ballons, à la Montagne de Reims et à Vadenay [offensive du 26 sept.]; il rapporte « seulement ce qu'il a vu », mais il a vu énormément de choses intéressantes et les dit franchement et clairement, louant et blâmant en homme intelligent, justement fier de son courage et de celui de ses compatriotes). — Raymond Offner : *Esclave,* Figuière (réflexions et observations, fines, ingénieuses et subtiles, d'un antimilitariste qui a du talent, mais qui a eu tort de faire, dans ses prétendus souvenirs, une part si exiguë au concret et à l'action). — Cyp. Etchegoyen : *Mon tour viendra (l'enfer du poilu),* Arras, I. N. S. A. P. (souvenirs d'un fantassin basque qui a combattu à Gozée, Ribemont, Marchaix-en-Brie, Pontavert en août et sept. 1914, qui prit part ensuite à plusieurs des grandes affaires de la guerre, devint lieutenant et fut finalement envoyé à l'hôpital par une blessure à la jambe, en 1918; son récit, rempli de souvenirs intéressants, manque un peu d'horizon et d'analyse psychologique; c'est épique, mais un peu factice et incomplet). — Alfred Scurmann : *Souvenirs d'un simple poilu,* la Jeune Académie (récit clair et sincère des souffrances et des dangers d'un fantassin animé du meilleur esprit; en mars et avril 1916, il cantonna à la Neuville-au-Pont et à Souilly, puis le 19 mai traversa le tunnel de Tavannes pour aller prendre part au drame qui se déroulait autour de Vaux; en juin, il était à Haudainville, en août à l'Arbre-aux-Taches et à Massiges, en février 1917, aux Eparges).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Pierre de Crisenoy : *Fra Angelico.* Avec de nombreuses reprod.; Bloud et Gay. 5 »

Lionel de Fonseka : *De la vérité dans l'art.* Dialogue entre un Oriental et un Occidental; Libr. des Lettres et des Arts. » »

Archéologie

Général Broussaud : *Les carreaux de faïence peinte dans l'Afrique du Nord.* Avec de nombr. illust. (Coll. du *Centenaire de l'Algérie,* 1830-1930); Plon. » »

Georges Marçais : *Le costume musulman d'Alger.* Avec de nombr. illust. (Coll. du *Centenaire de l'Algérie,* 1830-1930); Plon. » »

Ethnographie. Folklore

O.-V. de L. Milosz : *Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie;* Edit. Fourcade. » »

C. J. Popp Serboianu : *Les tziganes.* Histoire, Ethnographie, Linguistique, Grammaire, Dictionnaire; Payot. 40 »

Histoire

Max L. Margolis et Alexandre Marx : *Histoire du peuple juif des origines jusqu'à nos jours,* traduit de l'anglais par J. Robillot; Payot. 60 »

Linguistique

Alf. Lombard : *Les constructions nominales dans le français moderne,* étude syntaxique et stylistique; Almquest et Wiksells, Upsal et Stockholm. » »

Littérature

Marie Armand : *Méditations d'un ancien croyant;* Nouvelles Editions Argo. 12 »

Marguerite Aron : *Un animateur de la jeunesse au XVIIIe siècle.* Avec un portrait. Introduction par le R. P. P. Mandonnet; Desclée de Brouwer. 20 »

Bossuet : *Œuvres complètes. Traité de la Concupiscence,* texte établi et présenté par C. Urbain et E. Levesque; Edit. Fernand Roches. 18 »

André Boulanger : *L'art poétique de Jacques Pelletier du Mans, 1555,* publié d'après l'édition unique, avec introduction et commentaire; Belles-Lettres. » »

André Breton : *Second manifeste du Surréalisme*; Edit. Kra. » »

Marcel Brion : *La vie d'Alaric.* (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 15 »

Lucien Christophe : *Aux lueurs du brasier,* 1917-1920; Albin Michel. 15 »

Francisco Contreras : *Valery Larbaud, son œuvre.* Portrait et autographe; Nouvelle Revue critique. 9 »

Démétrius Cydonès : *Correspondance.* Texte inédit, établi et traduit par Giuseppe Cammelli; Belles-Lettres. 40 »

Jean Dorsenne : *La noire idole;* Nouv. Revue critique. 12 »
Albert Erlande : *C'est nous : la Légion!* Edit. de France. » »
Emile Evrat : *Le féminisme dans l'Enéide de Virgile et dans la Jérusalem délivrée du Tasse*; Nouv. éditions Argo. 12 »
Vera Figner : *Mémoires d'une révolutionnaire*, traduit du russe par Victor Serge. Avec un portrait; Nouv. Revue franç. » »
Frédéric Holderlin : *Hypérion ou l'Hermite en Grèce*, traduit par Joseph Delage. (Coll. *Romantiques allemands*); Ed. Victor Attinger, 2 vol. 30 »
Gustave Lanson : *Le marquis de Vauvenargues;* Hachette. 12 »
Achille Magnier : *Hier, aujourd'hui, demain*, ce que j'ai vu, ce que je vois, ce que verra qui vivra, causeries d'un vieillard à son petit-fils; Revue mod. des Arts et de la Vie. 12 »
Salvador de Madariaga : *Anglais, Français, Espagnols;* Nouv. Revue franç. 15 »
Martial : *Epigrammes*. Tome 1er (Livres I-VII). Texte établi et traduit par H. J. Izaac; Belles-Lettres. 40 »
Jean Minassian : *Un poète : Gomidas bey;* Edit. Balenz. 5 »
Paul Moinet : *Messaline la calomniée;* Edit. et publ. contemporaines. 12 »
Platon : *Œuvres complètes*. Tome XII, 3e partie : *Dialogues apocryphes*. Texte établi et traduit par Joseph Souilhé; Belles-Lettres. 30 »
Platon : *Œuvres complètes*. Tome XIII, 2e partie : *Dialogues suspects*. Texte établi et traduit par Joseph Souilhé; Belles-Lettres. 30 »
Jacques Raulet : *Un cœur aux quatre vents : Charlotte Corday*. (Coll. *Le Passé vivant*); Hachette. 12 »
Richardson : *Paméla ou la vertu récompensée*, extraits, traduction de l'abbé Prévost. Introduction et notes par Pierre Mélèse; Renaissance du Livre. 5,50
René Rudler : *La grenade;* Edit. Argo. 12 »
Martin Saint-René : *Victor Hugo et la Légende des siècles*; Bibliothèque des études poétiques. 15 »
Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*, traduction de Emile Saillens, avec le texte anglais en regard. (Coll. *Shakespeare*); Belles-Lettres. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Gaston Delvaux : *L'invasion de la Belgique devant la science allemande du droit des gens;* Imp. Demarteau, Liège. 8 »

Pédagogie

Hans Zulliger : *La psychanalyse à l'école*, traduit par J. P.; Flammarion. 12 »

Philosophie

Edgar de Bruyne : *Esquisse d'une philosophie de l'art*, traduit du néerlandais par Léon Breckk; Dewit, Bruxelles. 60 »
René Duret : *Les facteurs pratiques de la croyance dans la perception;* Alcan. 30 »
René Duret : *L'objet de la perception;* Alcan. 15 »
Paul Siwek : *La psychophysique humaine d'après Aristote*; Alcan. 30 »
Camille Spiess : *L'inversion sexuelle. Origine et signification;* Edit. Athanor, 23, rue de la Fraternité, Colombes, Seine. 0,50
Camille Spiess : *Mémoire sur la genèse des sexes et leur synthèse occulte;* Edit. Athanor, 23, rue de la Fidélité, Colombes, Seine. 2 »

Poésie

Robert de Bédarieux : *Les Symboles, les Voix humaines*, II, poèmes libres; Paul Liger-Belair, Dijon. 12 »
Robert Clémencin : *Les Myrtilles;* Messein. » »

Alexandre Embiricos : *Les paysages vivants;* Messein. 10 »
Prosper Gien : *Poussières.* Préface d'Armand Praviel; Le Rouge et le Noir. » »
Armand Godoy : *Les Litanies de la Vierge;* Messein. » »
René Lacôte : *Les volets entr'ouverts;* chez l'auteur, Cercoux, Charente-Inférieure. 5 »
Blanche Messis : *Pétales;* La Jeune Académie. » »
Armand Méraud : *Confidences à moi-même;* Messein. » »
O.-V. de L. Milosz : *Poèmes 1895-1927;* Edit. Fourcade. 12 »
Hélène Mury : *Les enfants et les mères;* Messein. 12 »
Francis Vielé-Griffin : *Œuvres de Francis Vielé-Griffin.* Tome IV : *La lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Sapho. La légende de Bellérophon Hippalide;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Politique

Paul Achard : *Ia!* (L'Allemagne s'est-elle reconstituée? L'Allemagne est-elle redevenue l'Allemagne de 1913? L'Allemagne veut-elle, prépare-t-elle la guerre? L'Allemagne est-elle pacifiste?); Lettres françaises. 15 »

Questions médicales

Docteur Cabanès : *Grands névropathes, malades immortels* (Baudelaire, Byron, Chateaubriand, Molière, Pascal, Shelley, Wagner), Avec 47 illust.; Albin Michel. 20 »
Marcel Nathan : *L'esprit et ses maladies.* Avec 60 pl. en héliogravure. 25 »

Questions militaires et maritimes

A. d'Anthouard et A. Rauschot : *L'expédition de Madagascar, journaux de route;* Soc. d'Edit. maritimes et coloniales. » »
Amiral Loizeau : *Femme de marin;* Nouvelles Editions Argo. 15 »

Roman

Jean Ajalbert : *En amour.* Illust. de Gaude Roza; Figuière. 10 »
Ali-Bert : *La fontaine aux amours* (Nouvelles « Africaines »). Bois originaux d'André Margat; Messein. 15 »
Marcel Arland : *La route obscure;* Nouv. Revue Franç. 12 »
Maurice Bedel : *Philippine;* Nouv. Revue franç. 15 »
Maurice Betz : *Plaisir d'amour;* Emile-Paul. 15 »
Jacques Bompard : *L'estuaire;* Perrin. 12 »
Pierre Chardon : *La faillite sentimentale;* Edit. Prométhée. 12 »
Charles-Etienne : *Le bal des folles;* Edit. Carlo. » »
André Demaison : *La comédie animale;* Grasset. 15 »
Jean Donyau : *Darling, darling;* Nouv. Revue critique. 12 »
Jean Dorsenne : *Le sang de l'amour;* Lemerre. 15 »
Albert Flament : *L'homme aimé;* Flammarion. 12 »
Louis Gabrielli : *Un château de cartes;* Edit. du Tambourin. » »
Leo Gaubert : *Ceux que l'ombre emporte;* Renaissance du Livre. 15 »
L. Gautier-Vignal : *Le chant d'Ilse;* Calmann-Lévy. 12 »
Ferdinand Gidon : *Mon bisaïeul philosophe rustique;* Sans Pareil.
Marion Gilbert : *La maison du doute;* Edit. des Portiques. 12 »
Gilbert de Voisins : *Les grands voiliers;* Grasset. » »
Remy de Gourmont : *Œuvres de Remy de Gourmont.* Tome IV : *Le Songe d'une femme. Choses anciennes;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »
Franz Hellens : *Les filles du désir;* Nouv. Revue franç. 15 »
Pierre Hubermont : *Treize hommes dans la mine;* Libr. Valois. 13,50
Robert Husson : *La montagne veut vivre,* roman hivernal du village le plus élevé des Alpes. Préface d'Alfred Mortier; Edit. Guillon.

15 »

René Jadfard : *Le cantique aux ténèbres;* Libr. de France. 12 »

René Jouglet : *Les aventuriers;* Calmann-Lévy. 12 »

Marguerite Jouve : *Nocturne;* Edit. du Tambourin. » »

Louis Lecoq : *Caïn;* Denoel et Steele. 13,50

Georges Limbour : *L'illustre cheval blanc;* Nouv. Revue franç. » »

Pierre Louys : *Les aventures du Roi Pausole.* Illustré de 12 gravures en couleurs de Nicolas Sternberg; Kra. » »

Armand Lunel : *Noire et grise;* Nouv. Revue franç. 15 »

André Malvil : *La grande ourse;* Nouv. Revue franç. 15 »

Yves Pascal : *La place déserte;* Fayard. 12 »

Alice de Payer : *Le roi sans royaume.* Préface de José Germain; Renaissance du Livre. 12 »

Marcelle Prat : *Combat de femmes;* Flammarion. 12 »

Henri de Régnier : *Le Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne;* Mercure de France. 12 »

J.-H. Rosny aîné : *L'initiation de Diane;* Flammarion. 12 »

Andrée Sikorska : *Le pays sans eau;* Férenczi. » »

Simone Téry : *Passagère;* Libr. Valois. 15 »

Léon Tolstoï : *La guerre et la paix,* traduction nouvelle et intégrale avec une étude documentaire et des notes par Louis Jousserandot. Tome I; Payot. 30 »

Pierre Véry : *Danse à l'ombre;* Nouv. Revue franç. 18 »

Michel Yell : *Le déserteur;* Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

H. Deneux : *La métrophotographie appliquée à l'architecture.* Avec 120 clichés au trait et 30 épures métrophotographiques h.t.; Catin. 50 »

Georges Moreau : *Etude sur l'utilisation des marées en France;* Delagrave. » »

J. Rousset : *Guide du technicien pour l'organisation du travail personnel;* Libr. Polytechnique Béranger. » »

Sociologie

Henry Ford, en collaboration avec Samuel Crowther : *Le progrès,* traduction française par Arthur Foerster; Payot. 24 »

René Gonnard : *Histoire des doctrines économiques;* Libr. Valois. 65 »

P.-J. Proudhon : *Œuvres complètes,* nouv. édit. publiée avec des notes et des documents inédits sous la direction de MM. C. Bouglé et H. Moysset. *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise,* I, Introduction par G. Guy-Grand, Etude de Gabriel Séailles, Notes de C. Bouglé et J.-L. Puech. Avec un portrait; Marcel Rivière. 40 »

Varia

Léon Douarche : *Le vin,* extraits et fragments des auteurs français du XVI[e] au XX[e] siècle. Préface de M. Edouard Barthe; Alcan. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Pierre Lasserre. — La tombe de Benjamin Constant. Une inscription pour deux morts. — Le monument Léon Dierx. — Prix littéraires. — A propos de Rimbaud. — La coulisse. — Le « Sottisier commenté ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Pierre Lasserre. — En pleine vigueur intellectuelle,

à l'heure où Pierre Lasserre allait contempler dans son effet total le monument qu'il élevait à Renan et qui prendra place à côté du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, un banal refroidissement a brisé son effort. L'Académie allait probablement l'accueillir. Il semblait tenir à figurer dans cette assemblée où, selon Voltaire, on rencontre toutes sortes de gens et même des écrivains. L'honneur eût été pour l'Académie. Pierre Lasserre a connu même sort que Paul Souday : il lui a fallu tout quitter alors qu'il allait enfin goûter la tardive récompense d'un labeur de bénédictin. Il est vrai que Pierre Lasserre était de ceux qui savent se donner eux-mêmes leur récompense. Ce grand travailleur laisse transparaître dans ses écrits une sorte d'allégresse intellectuelle qui prouve qu'au jeu des idées, il prenait joie. Et puis, « ce vieux sage », comme on l'a dénommé dans un journal, avait beaucoup de malice. Il savait ce qu'on peut demander à la vie. Il l'acceptait avec une gaieté qui n'était pas exempte de toute ironie et il avait trop de bon sens pour mépriser le butin de l'instant qui passe. Il était d'ailleurs un homme fort vivant. Le récit d'un voyage qu'il fit en Allemagne au cours de sa jeunesse nous révèle bien de la fantaisie dans l'imagination et une réelle aptitude à se laisser prendre de tout cœur à l'universelle féerie. Aucune affectation, ni aucune pédanterie. Mélange savoureux de vivacité, de bonhomie et de malice. On était immédiatement à l'aise avec lui et tout en lui respirait la franchise. Les hommes réels nous offrent toujours des surprises. Ce rude jouteur qui opposa aux chimères romantiques un sens aigu du réel avoua un jour qu'il avait fort goûté « la vie de demi-rêve et de paresse imaginative » et qu'il s'y était adonné plus qu'il ne l'aurait fallu pour la réussite terrestre. Que voilà un trait sympathique ! Méprisons en toute connaissance de cause ces âmes brutales qui prennent pour idéal de vie la trajectoire du projectile qui fonce aveuglément sur son but. La volupté à jamais les bannit de ses paradis !

Pierre Lasserre naquit à Orthez le 30 mai 1867. Son père était avoué et ses ancêtres appartenaient à la race paysanne du Béarn. Au XIXe siècle, on n'eût pas manqué de dire qu'il tenait de son père le talent souple et vigoureux de dialectique qui lui permit d'instruire le procès du romantisme. D'une saine ascendance campagnarde, on pourrait dire qu'il avait reçu l'équilibre d'âme et le sens du naïf qui l'a si bien servi pour sentir Mistral et aussi pour goûter la pure et limpide musique de Schubert dont il a dit : « L'âme de paysan et de montagnard que je tiens de mes origines trouve en lui un doux et profond écho. » A son Béarn natal, il attribuait son fonds persistant de gaieté et lorsqu'il affirmait fort prudemment d'ailleurs que l'intelligence après examen complet trouvait

un peu plus fortes les thèses optimistes que les thèses pessimistes, on peut supposer que le fonds de gaieté béarnaise faisait pencher la balance du côté de l'optimisme.

On sait que Pierre Lasserre embrassa la carrière universitaire. Mais il faillit opter pour la composition musicale. Etudiant, il s'orienta vers la philosophie, cette discipline convenant particulièrement à ce caractère dominant de son être qu'il définit lui-même une « ambition d'intelligence universelle ». Fasciné par Taine et par Renan, par ce dernier surtout, il suit la même voie qu'eux et, après avoir été admissible au concours à l'Ecole Normale où il dédaigna de se présenter une seconde fois, il conquit l'agrégation de philosophie en 1892. De ses années d'étudiant, il a fixé le souvenir en des pages où il évoque avec gaieté la curieuse pension Laveur et avec mélancolie le souvenir de son amitié avec le musicien Lekeu.

En 1893, il occupe une chaire au lycée de Saint-Brieuc et déjà agit profondément sur lui l'enchantement de l'âme celtique qu'il saura définir dans *Renan* d'une manière si riche de charme! Une bourse de voyage lui permet de vivre deux années en Allemagne où il apprend la langue du pays, et approfondit sa connaissance de la philosophie allemande par quoi il ne se laisse d'ailleurs pas éblouir. Il a fort bien montré en particulier les insuffisances de la pensée de Kant à qui nous, Français, nous avons eu la bizarre idée de demander une sorte de morale officielle, comme s'il y avait le moindre rapport entre notre tempérament propre et ce piétisme étroit et glacé qui nous fit accueillir l'immoralisme dionysien d'un Nietzsche comme une délivrance! Il va sans dire qu'en Allemagne l'enthousiasme de Pierre Lasserre pour la musique s'exalte au sein d'une atmosphère propice. Peut-être Pierre Lasserre a-t-il regretté parfois de n'avoir point suivi son penchant musical. Mais au fait, construire des édifices d'idées, est-ce faire autre chose que de la musique? Un système philosophique est peut-être une sorte de symphonie qui exprime à sa manière la mystérieuse et insondable musique de l'univers à l'usage de quelques initiés.

Au retour d'Allemagne, Pierre Lasserre occupe une chaire au lycée de Chartres où il reste huit ans. Alors commence une carrière d'écrivain particulièrement féconde. Avant d'écrire, Pierre Lasserre avait vu, senti et médité. Cette méthode est la bonne. Si l'on veut témoigner sur l'homme et l'univers, qu'on commence à vivre naïvement, sans songer à la littérature! La *Morale de Nietzsche* et *Les Idées de Nietzsche sur la musique*, livres qui révèlent la culture philosophique et musicale de Pierre Lasserre! Mais c'est la célèbre thèse de 1907 : *Le Romantisme français* qui lui donne d'un coup la grande réputation. On se rappelle le scandale que fit cette thèse

en Sorbonne. Un polémiste qui maniait la dialectique avec force et allégresse se révélait. Derrière le polémiste s'affirmait un psychologue expert à l'analyse des sentiments et capable de les incarner en des portraits saisissants de vie. Se souvient-on que cette thèse qui soulevait tant de colères put aborder le grand public grâce aux éditions du *Mercure de France*? Aux vrais indépendants, le *Mercure* a toujours été et continue d'être la maison hospitalière.

Le Romantisme français fut bientôt complété par la *Doctrine officielle de l'Université,* attaque fort vive contre les programmes de 1902. Je n'insiste pas sur ce livre. J'attache peu d'importance aux méthodes d'éducation, je pense que les esprits originaux savent fort bien trouver d'eux-mêmes les maîtres qui ont écrit pour eux et je suis persuadé par surcroît que les esprits qui comptent se forment en s'opposant à l'enseignement qui leur est donné.

Un polémiste comme Pierre Lasserre devait tout naturellement entrer dans les luttes de partis. Il prit part aux combats politiques, ce qui lui permit de comparer le penseur loyal et informé s'aventurant dans ce domaine à un savant professeur d'hippologie « qui se laisse enrosser sur les champs de foire par les maquignons ». Pierre Lasserre avait parfois des formules heureusement marquées d'humour. Sa collaboration à l'*Action française* fut brillante. Jusqu'en 1914, il y fut critique littéraire.

La guerre achevée, se succèdent ouvrages sur ouvrages qui révèlent une riche variété de tendances et touchent magistralement aux plus hautes et aux plus brûlantes questions. Mentionnons en particulier un grand ouvrage sur *Frédéric Mistral* où la critique s'élève parfois jusqu'à la méditation lyrique, et *Les Chapelles Littéraires* où Pierre Lasserre s'attaque crânement aux coteries littéraires d'aujourd'hui. *Portraits et discussions, Mes routes, Cinquante ans de pensée française, Des Romantiques à nous, Faust en France et autres études, Georges Sorel* témoignent de l'immense culture d'un esprit passionnément ouvert à tous les problèmes de son époque. La ferveur pour la musique fait naître *Philosophie du goût musical* et *l'Esprit de la Musique française*.

A côté de cela, des romans fort vivants, tout imprégnés de directes impressions de la vie et à vrai dire un peu éclipsés par les ouvrages philosophiques et critiques : *Henri de Sauvelade, le Crime de Biodos, la Promenade insolite,* des nouvelles, enfin : *Le Secret d'Abélard* et *la Nuit Tarbaise*. Le grand ouvrage sur *Renan* en quatre volumes dont deux ont paru allait être le magnifique couronnement d'une vie si bien remplie. En 1922, Pierre Lasserre avait reçu le Grand Prix de Littérature de l'Académie française. Candidat en 1929, il avait eu cinq voix.

On a remarqué que beaucoup de penseurs, après des circuits plus ou moins amples, ferment la boucle en revenant à leurs attitudes de jeunesse. Séduit d'abord par le libéralisme, Pierre Lasserre avait ensuite durement bataillé pour des idées intransigeantes. Il avait ensuite repris goût au plus large libéralisme, disant avec esprit que seul Dieu avait le droit de ne pas être libéral. Un tel libéralisme traduisait sans doute une foi mitigée en ce que nous nommons des vérités. Faute d'une bonne et indubitable vérité, Pierre Lasserre pensait qu'il faut en laisser vivre plusieurs dont aucune n'est bien sûre d'elle-même. Une telle attitude aurait de grandes chances de serrer le vrai d'assez près, à condition de la tonifier par une touche de cruauté, c'est-à-dire d'humanité. Liberté d'épanouissement des idées diverses et contraires! Oui. Compter sur leur pacifique harmonie? Chimère. Un recul de plusieurs années ne peut que grandir l'œuvre et le nom de Pierre Lasserre. — G. B.

§

La tombe de Benjamin Constant. Une inscription pour deux morts. — Trois des représentants du libéralisme sous la Restauration, trois orateurs de la « gauche constitutionnelle », le général Foy, Manuel et Benjamin Constant, sont réunis à peu de distance l'un de l'autre dans la partie du Père-Lachaise que nous visitions dernièrement à l'occasion du centenaire de la mort de l'auteur d'*Adolphe*. Et les funérailles de Benjamin Constant ne furent pas moins grandioses, on le sait, que celles des deux amis qui l'avaient précédé en cet endroit.

Tout Paris était dans les rues, raconte Louis de Loménie dans sa *Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien*... Beaucoup de maisons étaient tendues de noir... Les étudiants voulurent d'abord porter le corps sur leurs épaules (comme pour Foy et pour Manuel); une des poignées du brancard s'étant cassée, on le replaça sur le corbillard; mais le corbillard se trouva trop petit pour le cercueil et il fallut que le grand et glorieux cadavre attendît, au milieu de la rue Saint-Honoré, qu'avec la scie et le rabot on eût agrandi le char qui devait le conduire à son dernier séjour. Le cercueil une fois placé, les étudiants s'attelèrent au char. Au sortir du temple protestant de la rue Saint-Antoine, quelques voix crièrent : Au Panthéon! On n'arriva au Père-Lachaise qu'à la nuit, par une pluie froide et fine. Benjamin Constant fit son entrée dans le champ du repos, entouré de cavaliers portant des torches, au son d'une musique lugubre et suivi d'une immense multitude; il s'achemina vers la fosse où nous descendons tous et, là, après avoir reçu les adieux touchants de son vieil ami Lafayette, l'auteur d'*Adolphe* put enfin jouir dans la mort de cette paix constamment refusée à sa vie.

Par les registres du cimetière, nous savons, en outre, que le cercueil fut déposé provisoirement sur le devant du tombeau du général Foy et du bosquet du Dragon, d'après l'ordre du Préfet de la Seine. C'est-à-dire que le terrain où l'on creusa le caveau fut donné par la Ville de Paris.

La modeste sépulture que l'on voit aujourd'hui et qui fait face à l'imposant monument du général Foy par David d'Angers (un des plus beaux David du cimetière) n'est plus celle qui fut édifiée à l'époque. Par les soins du baron d'Estournelles de Constant, petit-neveu de Benjamin Constant, la tombe primitive, très abimée, fut refaite en 1887.

C'est une concession perpétuelle de trois mètres composée d'une pierre entourée d'une grille quelque peu endommagée et d'une stèle plate où se lit l'inscription suivante :

In arduis constans
BENJAMIN CONSTANT DE REBECQUE
né à Lausanne en 1767
mort à Paris le 8 *décembre* 1830

Un seul nom. Et, pourtant, deux personnes reposent sous cette pierre...

La deuxième est Charlotte-Virginie Hardenberg, veuve Constant de Rebecque, seconde femme de Benjamin Constant, morte le 24 juillet 1845, à 76 ans, et inhumée le 16 août de la même année. — L. DX.

§

Le monument Léon Dierx, dressé dans le square des Batignolles, sera inauguré le samedi 13 décembre, à quinze heures.

§

Prix littéraires. — Le prix Sully-Prudhomme pour 1930 a été décerné à M. Louis-M. Poulain pour son volume de vers *La Source claire*.

Le prix Gringoire (15.000 francs) a été attribué à M. Daniel-Rops pour *Deux hommes en moi*, recueil de nouvelles.

§

A propos de Rimbaud.

Nimes, 10 novembre 1930.

Mon cher Directeur,

Je lis avec surprise le compte rendu qu'au *Mercure* du 1er courant, M. Gabriel Brunet donne du *Rimbaud* de Mme Méléra.

...On nous dit que Mme Méléra s'est servie de documents nouveaux. De fait, son livre m'a révélé quelques points curieux sur Rimbaud : une

lettre écrite à la traversée du Saint-Gothard, beaucoup de détails sur la vie en Abyssinie, la vraie nature du mal qui emporta Rimbaud : une syphilis, s'il vous plaît, contractée dix ans auparavant. *Mais je vois Mme Méléra revenir, quant aux gains de Rimbaud en Abyssinie, aux chiffres de Berrichon, formellement niés et, semble-t-il, preuves en main par M. Marcel Coulon. En dépit des révélations de M. Coulon, qui nous montrait un Rimbaud vivant des années d'enfer pour acquérir quelques milliers de francs, il nous faut revenir au Rimbaud enrichi par d'habiles trafics! Où est le vrai?*

Voilà un point d'interrogation singulier! M. Brunet a-t-il réfléchi aux conséquences qu'en tirera le lecteur, mal au courant de la question des *Lettres de Rimbaud,* question sur laquelle nous voyons un esprit aussi sûr que M. Brunet se montre généralement, posséder des notions tout à fait vagues.

La façon dont votre collaborateur s'exprime est d'autant plus désobligeante pour moi qu'il ne nous paye pas d'illusions sur le mérite de l'ouvrage dont il rend compte. Il le traite de « biographie romancée ». Il déclare que devant lui « comme en face de toutes les vies romancées, on est un peu gêné ». Il lui reproche de ne point permettre de « distinguer toujours le détail apporté comme ornement du fait qui a valeur de document ». De ne pas manifester « de Rimbaud réel avec certains aspects de son caractère escarpé, voire crapuleux ». Il se demande si son ton n'empêche pas « de mettre bien en évidence les prodigieuses contradictions du caractère de Rimbaud », Il juge que Mme Méléra laisse « un peu dans le flou la vie commune menée par Rimbaud et par Verlaine ». Et « maintes anecdotes que nous possédons sur le poète-maudit, que deviennent-elles? » ajoute-t-il.

Servi par sa perspicacité coutumière, M. Brunet ne se porte pas garant que Mme Méléra ait donné des « documents nouveaux ». On le lui a dit, se contente-t-il d'indiquer. Il a raison d'être prudent, car si le livre de Mme Méléra lui a révélé, par exemple, une lettre écrite à la traversée du Saint-Gothard, c'est parce que M. Brunet ne s'est jamais adressé au recueil des *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud,* publiées en 1893 par Berrichon. Il y aurait lu, pp. 54 à 59 de ce recueil qui contient près de 300 pages, cette missive sur la traversée du Saint-Gothard, ou plutôt du « Gothard », comme ce furieux ennemi de Dieu affecte de dire, et de répéter, en s'adressant à un milieu aussi... bondieusard que son milieu familial. Cette lettre est longue, importante pour la psychologie d'Arthur; j'en ai fait état dans chacun de mes ouvrages rimbaldiens, comme j'ai fait état des « documents nouveaux » dont Mme Méléra se serait servie.

En somme l'ouvrage, ainsi épluché et présenté par M. Brunet, que contient-il en dehors de son « ton ardent, pathétique et lyrique »,

touchante attestation de « la ferveur prodigieuse » que l'auteur nourrit pour son héros? « Oui, que contient-il? » se demandera le lecteur de M. Brunet. « Il ne contient pas grand'chose, mais tout de même il contient de quoi avoir permis à M. Brunet d'écrire les quelques lignes, dont M. Marcel Coulon se plaint », répondra-t-il. Mais cela, par exemple, ajoutera le lecteur, il faut que l'ouvrage de Mme Méléra le contienne vraiment, car la sévérité dont fait preuve, pour le reste du volume, M. Brunet, démontre bien que, pour ces quelques lignes-là, il ne se sera point embarqué (comme l'on dit familièrement) sans biscuit. »

Eh bien, lecteur! tu te trompes. L'ouvrage de Mme Méléra ne contient pas un seul mot d'où l'on puisse inférer, avec la plus faible apparence de raison, que le *où est le vrai?* du compte rendu de M. Gabriel Brunet soit le moindrement du monde légitime.

Car si M. Brunet a vu Mme Méléra « *revenir*, quant aux gains de Rimbaud en Abyssinie, aux chiffres de Berrichon », c'est parce qu'il l'a vue *repousser*, quant aux gains de Rimbaud, les chiffres donnés par Rimbaud lui-même. C'est parce qu'il la voit, au lieu de ce que Rimbaud a écrit, adopter ce que Berrichon a publié, grâce à une falsification aussi grossière que positive et aussi systématique qu'audacieuse.

Le Harrar, en 1883, *lui a rapporté quarante mille francs... en un an quarante mille francs — quarante mille francs or de bénéfice net...* écrit Mme Méléra page 207.

Non. Aucune lettre de Rimbaud, même celles falsifiées, n'indique quel fut, en 1883, le chiffre de ses gains, et l'auteur, ici, raffine sur Berrichon lui-même. Mais, tandis que, le 5 mai 1884, Arthur écrit : « J'ai de 12 à 13 mille francs », Berrichon publie : *J'ai une quarantaine de mille francs.*

Et il résulte du contexte de la lettre, et il résulte du texte, sitôt qu'il n'est pas falsifié, de toutes les lettres précédentes, que ces 12 à 13.000 francs ne sont pas le gain de son année 1883, mais que, à part 3 ou 4.000 francs au plus — au grand plus — qu'Arthur adressa aux siens depuis son arrivée à Aden : juillet-août 1880 (somme dont bonne partie servit, d'ailleurs, à payer des objets nécessaires à son existence et qu'on lui expédiait de France), il résulte de toute la correspondance d'Arthur, que le malheureux, en tout et pour tout, a réuni en quatre ans de son existence ah! certes, d'enfer, ces 12 à 13.000 francs.

Un second exemple. Page 212, Mme Méléra écrit : « *Ce mariage, on lui en reparle, il s'irrite* », et elle cite : « *J'ai à présent en mains quarante-trois mille francs.* Que voulez-vous que je fasse de cela en France? Quel mariage voulez-vous que cela me procure?... »

Ici Berrichon est totalement responsable, et la « ferveur prodigieuse » de Mme Méléra n'a pas eu à intervenir. Car elle a puisé dans une missive datée d'Aden, le 30 décembre 1884; mais une missive où Arthur n'a pas écrit, comme Berrichon a imprimé : « J'ai en mains quarante-trois mille francs ». Arthur a écrit, en effet : *J'ai à présent en mains treize mille francs.*

Mon distingué co-rubriquier à votre « Revue de la Quinzaine » maintient-il, mon cher Directeur, son point d'interrogation? Qu'il le fasse ou non, j'ai l'intention, avec votre assentiment, de corriger la faute que j'ai commise. Commise en ne répondant pas à l'article de Mme Méléra qu'a publié le *Mercure* du 1er avril dernier, sous le titre : *Nouveaux documents autour de Rimbaud.*

Bien que toute une partie de cet article ait été bâtie contre moi, je n'ai pas voulu répondre, pour plusieurs raisons. Un peu parce que Mme Méléra ne me désignait pas nominativement. Un peu parce qu'à l'époque, j'étais bien loin de Rimbaud, mettant la dernière main à mon livre *Dans l'Univers de Mistral.* Un peu par délicatesse, par une de ces pudeurs dont la Muse de la critique, non seulement n'est pas exempte, mais qui sont de son caractère. En m'abstenant de répondre, je soupçonnais bien que, pratiquement, je risquais de commettre une faute. Mais cette faute, je ne pouvais, je ne *devais* certes pas prévoir que le fait d'un critique comme M. Brunet me ferait connaître que je l'ai commise.

Je pars après-demain pour Paris. Sitôt de retour à mes pénates, je dirai ce que je pense des arguments pro-berrichonesques et isabelliens qui m'ont été opposés.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

La Coulisse. — Ces vers, pastiche de *la Cigale et la Fourmi*, dont la collection de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* fournit le texte, ne manquent pas d'actualité :

La Coulisse, ayant monté
En pleine sécurité,
Se trouva fort dépourvue
Quand la baisse fut venue :
Pas d'argent, plus de crédit,
Pour payer point de répit.
Elle alla crier famine
Chez la Banque, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques sous pour tripoter
Jusqu'à la hausse nouvelle.
— Je vous paierai, lui dit-elle,
Fin prochain, délai légal,

Intérêt et principal.
La Banque n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
— Que faisiez-vous au temps haut?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Chaque jour, à tout venant,
J'achetais, ne vous déplaise.
— Vous achetiez, j'en suis aise.
Eh bien! vendez maintenant!

Ces vers ne datent pas d'hier : leur auteur, un très inconnu Charles Giraudias, serait mort à Saintes en 1827. Aujourd'hui, ne se contentant pas de vendre, des maisons de coulisse ferment, et, pour avoir trop prêté, des banques centenaires déposent leur bilan. — P. DY.

§

Le « Sottisier » commenté. — Le « Sottisier » du 1er novembre avait donné la citation suivante :

Dans l'office dramatique de Pâques... [on voit] la course de Simon et de Pierre au Sépulcre. — G. COHEN, *Le Théâtre en France au Moyen Age; I. Le Théâtre religieux*, p. 13.

Reproduisant ce texte, l'*Œuvre* du 4 novembre ajoute le commentaire suivant :

Ainsi que dans les devinettes d'autrefois, cherchez... la sottise.

Si vous avez à portée de la main l'Evangile selon saint Luc, prenez-le. Vous y lirez ch. XXIV, 12 :

« Cependant Pierre se levant courut au sépulcre; et, s'étant baissé, il ne vit que les langes à terre; et il s'en alla, admirant en lui-même ce qui était arrivé... »

Ouvrez maintenant l'Evangile selon saint Jean XIX, 2 à 10 :

« ...Elle [Marie-Madeleine] vint au sépulcre dès le matin, comme les ténèbres régnaient encore; et elle vit que la pierre avait été ôtée du sépulcre. Elle courut donc et vint auprès de Simon-Pierre, et de l'autre disciple que Jésus aimait... »

Donc, d'après saint Luc, un seul disciple qui est Pierre, autrement dit Simon-Pierre : et, d'après saint Jean, deux disciples : Simon-Pierre et « l'autre disciple que Jésus aimait », c'est-à-dire Jean.

Il faudrait donc supposer que M. G. Cohen n'a eu en vue que le passage de saint Luc et qu'il aurait commis un lapsus en écrivant « Simon et Pierre », au lieu de « Simon-Pierre ».

Mais les mystères tirés du Nouveau Testament ne prenaient-ils pas de grandes libertés avec les textes sacrés? Et, précisément, l'étude de M. Cohen ne porte-t-elle pas sur le Théâtre religieux et les mystères?

§

Le Sottisier universel

... Le garçon se dirigea d'un air sombre vers la foule des deux hommes. — Traduction française de *Babbit* de Sinclair Lewis, p. 121.

DES ÉLECTIONS MUNICIPALES EN ROUMANIE. — Sofia, 3 novembre. — Hier ont eu lieu des élections municipales partielles à Sofia et dans trois cent quarante villages. — *L'Œuvre*, 4 novembre.

Ces jours-ci, une courte dépêche envoyée de Genève disait : « Selon le Bureau international du travail, il y a en ce moment dans le monde quinze millions d'ouvriers sans travail. » Cette courte dépêche, passée un peu inaperçue, mérite cependant quelques commentaires. Il y a donc présentement par le monde quinze millions de bras qui demeurent inoccupés, faute de trouver à quoi s'employer! C'est formidable. — *Excelsior*, 5 novembre.

GEORGES LOYAL, CLOWN NOTOIRE, EST ENTERRÉ. — M. Georges Loyal vient d'être enterré à Montreuil... Il est mort à l'âge de 71 ans après avoir passé sa vie à faire rire les autres... Au Nouveau-Cirque, portant haut de forme, un habit tout déchiré, un pantalon beaucoup trop long et des bottines d'une pointure des plus vastes, son entrée sur la piste était toujours originale, et bientôt les spectateurs se tordaient de rire, grâce à ses pirouettes et sa conversation. — *Chicago Tribune* (édition de Paris), 6 novembre.

LES COULISSES D'UN TROMBONE OU LE GOSSE DU MUSICIEN. — Dans un festival de musique donné l'autre jour au Crystal Palace de Londres, un musicien, ne voulant pas se séparer de son fils, dont sans doute, veuf, il ne savait que faire, l'a carrément installé dans le pavillon de son instrument. Pendant tout le temps que dura le concert, l'enfant n'a pas bougé. — *Comœdia*, 20 octobre.

Derrière le président... El Mokri et Si Kaddour ben Ghabrit, habbou des Lieux Saints. — (Légende d'une photographie.) *L'Illustration*, 25 octobre.

§

Publications du « Mercure de France »

LE VOYAGE D'AMOUR OU L'INITIATION VÉNITIENNE, par Henri de Régnier. Vol. in-16, 12 fr. La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 745 ex. numérotés de 100 à 844, à 40 francs; 25 ex. marqués à la presse de A à Z, hors commerce. Il a été tiré dans le format in-8 raisin : 22 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, à 175 francs; 77 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 99, à 120 francs.

Typographie Firmin-Didot, Paris, — 1930.

Le Gérant : A. VALLETTE.